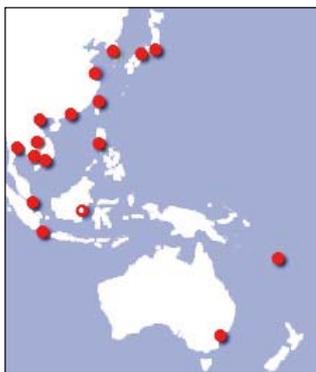


## ÉDITORIAL



Ce numéro 10 d'ASIA est riche d'une cinquantaine d'articles signés par les élèves de 16 lycées de la zone Asie-Pacifique de l'AEFE (Agence pour l'enseignement français à l'étranger). Ces « élèves journalistes » ont été encadrés par des enseignants bénévoles, principalement d'histoire-géographie mais aussi de français, d'anglais et de sciences économiques et sociales.

Dans le cadre du vingtième anniversaire de la fondation de l'AEFE, ASIA est imprimé selon des critères de développement durable et largement diffusé dans le réseau des lycées français de l'étranger et des écoles de la Mission laïque française. Sélectionné par le CLEMI (Centre de Liaison pour l'Éducation aux Médias et à l'Information), ASIA bénéficie, pour la troisième année consécutive, d'une distribution en France lors de la Semaine de la presse et des médias dans l'école®.

Depuis 2006, sur le modèle d'ASIA, d'autres publications scolaires régionales sont nées (L'Echo des Amériques, Asia junior, Africa...) partageant les mêmes valeurs : l'ouverture sur les peuples et les cultures de nos pays d'accueil, la solidarité et le développement durable.

En 2010, pour accompagner l'enseignement de l'histoire des arts, ASIA consacre un dossier spécial au « septième art » en Asie et Océanie, intitulé « Cinéma mon amour ».

Bonne lecture à tous et ... moteur !

## J.M.G. LE CLÉZIO : "J'AIMERAIS RÉALISER UN FILM"

L'écrivain franco-mauricien et prix Nobel de littérature a accordé un entretien exclusif au journal ASIA, le 30 novembre 2009, à Tokyo. Dans le cadre de la série des *Dits d'Asie*, cette interview a été préparée par les élèves des rédactions ASIA des lycées de Port-Vila, Séoul et Tokyo. Elle a permis de découvrir différentes facettes de la vie de Jean-Marie Gustave Le Clézio en Océanie ou en Asie et de l'interroger sur son grand amour du cinéma. (Lire la suite p. 2)



J.M.G. Le Clézio durant l'entretien du « Dit d'Asie » (© - ASIA)

En réponse à des questions d'élèves, *Le Dit d'Asie* est la parole d'une personnalité sur sa jeunesse, le début de sa vocation et sa relation au Japon ou à l'Asie.

### Sommaire

*Le Dit d'Asie* de J.M.G. Le Clézio (p.2-4) et de Juliette Gréco (p.39)

**Le dossier d'ASIA : « Cinéma mon amour »**

*Cinéma blong Vanuatu - Un Cinéma Paradiso d'Océanie - Coup de foudre pour Dovia* (p.5-7) ; *Quotas : Séoul fait son cinéma - Le cinéma interdit - Park Chan-wook* (p.9-10) ; *Entretien avec Brillante Mendoza, cinéaste philippin* (p.10-11) ; *Cinéma mon amour - Barrage contre le Pacifique - Hiroshima mon amour* (p.12-13) ; *La caméra de Rithy Panh pour lutter contre l'oubli - Entretien* (p.13-14) ; *Philippe Claudel* (p.14-38) ; *Eric Khoo, cinéaste de l'humain* (p.15) ; *Dang Nhat Minh : du feu dans son art* (p.16) ; *Tran Nu Yen Khe* (p.17) ; *Toho, le cinéma sur un plateau* (p.18) ; *Le cinéma indonésien - Julie Estelle, nouvelle étoile* (p.18-19) ; *Hong Kong : un cinéma fantasmé et une véritable passion - L'épopée du cinéma* (p.19-20) ; *Shanghai : les ombres électriques - Allons au cinéma* (p.21-22) ; *Kyoto : Eigamura, Zatoichi et le cinéma d'animation* (p.23-25).

**Patrimoine, éducation et mémoire d'Asie-Pacifique**

*La mosquée du Sultan à Singapour - Coup de théâtre au Lycée - Le HDB, une image de marque de Singapour* (p.25-27) ; *L'École de Taïpei à 22 ans* (p.27) ; *Découverte de l'île indonésienne de Bintan* (p.28) ; *À la découverte du delta de la Mahakam* (p.29) ; *Cambodge : le droit à l'éducation avant tout* (p.30) - *Sunthary - Le procès des Khmers rouges* (p.31) - *Le puzzle du Baphuon* (p.32) ; *On est tombé sur un os* (p.33) ; *Pressons, pressons, la planète n'attend pas* (p.34) ; *Point de vue de Sydney* (p.35) ; *Thaïlande : vacances médicales au pays du sourire - Une rencontre hors du commun* (p.35-36) ; *Laos : les Sea Games arrivent - Au cœur des Jeux* (p.37-38) ; *M. Ishii, du Lycée au Musée* (p.40).

Journal imprimé sur papier issu de forêts durablement gérées  
Encre à base d'huile de soja et contenant peu de chlore.



Avec le soutien de l'agence pour l'enseignement français à l'étranger

85 élèves et sept classes ont participé à ce numéro 10 d'ASIA. Figurent ici les noms des enseignants coordonnateurs des rédactions d'ASIA en Asie-Pacifique (la liste complète est publiée p. 38)

**Lycée franco-japonais de Tokyo:** Matthieu Séguéla. **Lycée international français de Jakarta:** Philippe Rigaux. **Ecole française Colette d'Hô-Chi-Minh-ville:** Fabien Giard. **Lycée français international Victor Segalen de Hong Kong:** François Drémeaux et Franck Lefèvre. **Lycée français de Singapour:** Caroline Chomienne. **Lycée international français de Bangkok:** Bruno Goubily. **Lycée français de Séoul:** Nicolas Deroo. **Lycée Descartes de Phnom Penh:** Betty Mouth et Cyril Ferron. **Section française de l'European school of Taipei:** Sabrina Barré. **Lycée français Alexandre Yersin d'Hanoi:** Philippe Lebadéz et Sophian Bouchoucha. **Lycée Condorcet de Sydney:** Ollivier Cicero. **Lycée français de Port Vila:** Charles Edouard Saint Guilhem. **Ecole française du Kansai à Kyoto:** Mary Baker. **Eurocampus Ecole française de Manille:** Dominique Bérard. **Lycée français de Shanghai:** Elisabeth Maybon. **Lycée Hoffet de Vientiane:** Frédéric Biquin. **Ecole Total - Mission laïque française à Balikpapan** (Ecole invitée): Janine Corouge Le Bars.

**Maquettistes et coordinateurs Asie:** F. Drémeaux, P. Perez, M. Séguéla.

**Directeur de publication:** M. Séguéla. [asia@lfjtokyo.org](mailto:asia@lfjtokyo.org) / [www.aefe-asie.net](http://www.aefe-asie.net)

## LE DIT DE J.M.G. LE CLÉZIO

Cette « interview régionale », préparée par les élèves des rédactions d'ASIA de Port-Vila, Séoul et Tokyo, s'est déroulée au Lycée franco-japonais de Tokyo. Elle a permis de mieux connaître la vie de J.M.G. Le Clézio. Celle d'un enfant de la guerre, d'un écolier passionné de géographie et de cinéma puis d'un étudiant en littérature attiré par la médecine. De la Thaïlande à la Corée, en passant par le Vanuatu et le Japon, l'écrivain a livré quelques unes de ses impressions sur les sociétés asiatiques et océaniques qu'il a côtoyées et aimées. Ce « Dit de J.M.G. Le Clézio » (1) est le message d'un humaniste au long cours, d'un grand écrivain toujours à la rencontre de l'Autre et d'un voyageur de l'imaginaire attiré depuis longtemps par le 7<sup>ème</sup> Art.

**ASIA - Dès l'âge de 7 ans, vous écrivez vos premiers textes consacrés à la mer. A 23 ans, vous publiez *Le Procès verbal*, qui obtient le Prix Renaudot. Dans « les premiers ormeaux du chemin » de votre vie, pensez-vous avoir été un enfant précoce ou un jeune homme pressé ?**

J.M.G. Le Clézio : *J'ai été surtout victime de l'époque, parce que c'était une époque qui suivait la Deuxième Guerre mondiale. C'était une époque où les enfants ne sortaient pas beaucoup parce qu'ils étaient enfermés dans leur maison du fait que tout était miné. Il y avait des mines un peu partout et nous avions l'interdiction d'aller jouer au ballon dans les champs. Il fallait donc occuper son temps et j'ai occupé mon temps en commençant par écrire. Nous n'avions pas non plus de télévision à l'époque et les moyens de se distraire étaient de créer quelque chose. Mon frère aussi écrivait. Nous écrivions chacun nos romans et nous les échangeons. C'était une distraction.*

**Durant votre scolarité, quelle était votre matière préférée ?**

*J'aimais beaucoup la géographie, je faisais des cahiers de géographie qui étaient très, très, très, soignés avec des drapeaux de chaque pays et la population. Tout cela propre et très bien tenu.*

**Et la matière que vous aimiez le moins ?**

*Je dois dire à ma grande honte que c'était les mathématiques mais ce n'était pas parce qu'elles ne m'intéressaient pas. C'est parce que j'avais des notes catastrophiques et je n'avais pas l'esprit logique qu'il fallait. Mais j'ai toujours pensé que si je m'étais donné un peu de mal, j'aurais pu remonter la pente.*

**Au Lycée de Nice, quelle filière avez-vous suivie et saviez-vous déjà ce que vous alliez faire après le baccalauréat ?**

*J'ai suivi une filière littéraire parce que mes notes dans les sciences n'étaient pas brillantes mais j'aurais bien aimé faire médecine. Ce sont des études que j'aurais aimé faire. D'ailleurs, pendant que je suivais des études littéraires à l'université à Nice, en même temps j'allais en auditeur libre aux cours de médecine ou aux cours de psychiatrie parce que je trouvais ça très intéressant. Mais je n'avais pas les compétences pour devenir médecin.*

(1) - L'expression « Le Dit de ... » est propre à l'Extrême-Orient et rappelle « Le Dit du Genji » (*Genji monogatari*, chef-d'œuvre de la littérature japonaise du X<sup>e</sup> siècle) et « Le Dit de Tianyi » (grand roman contemporain de François Cheng, écrivain d'origine chinoise et Académicien français).



J.M.G. Le Clézio. A sa droite, calligraphie de « Ryo » (*Le voyage*) par Ken Kopff ; en fond, tableaux de Stéphane Leroux. (© ASIA)

**Elève, avez-vous pratiqué certaines activités périscolaires qui ont eu une influence marquante sur vos études ou votre carrière ? Par exemple, de la musique, du dessin, un club cinéma, un atelier d'écriture ...**

*Je n'ai pas fait tout cela mais j'ai pratiqué la projection de films. J'avais un vieux projecteur et des films. Je faisais du montage et j'organisais des projections privées dans l'appartement de ma grand-mère avec ce vieux projecteur. J'aimais beaucoup cela.*

**À l'âge de 27 ans, vous effectuez votre service militaire en Thaïlande en tant que coopérant. Vous en êtes expulsé pour avoir dénoncé la prostitution infantile. Pouvez-vous nous parler de cet acte de révolte et de ses conséquences peut-être ... prédestinées ?**

*Ce n'était pas aussi simple que cela. Il y a eu une conjuration de faits qui ont conduit à mon expulsion. C'est vrai que j'avais publié un entretien dans lequel je disais que la prostitution infantile était un des grands crimes à l'époque, que c'était un des grands problèmes de la Thaïlande. On m'avait chargé d'enseigner les sciences politiques à l'université de Thammasat à Bangkok, et j'avais eu la malencontreuse idée d'inclure dans le panel des politiques dont j'enseignais le message, Mao Zedong, interdit en Thaïlande. Donc des élèves m'ont dénoncé et cette conjonction d'événements a abouti à mon expulsion.*

**Comparée à d'autres continents, l'Asie est peu présente dans votre œuvre littéraire ? Quelles en sont les raisons ?**

*Je n'écris pas sur mes voyages véritablement. Je pense donc que l'Asie est présente mais d'une façon plus détournée, moins directe, par des paysages, par des scènes de rue. Par exemple, j'ai vécu un long moment en Corée, à Séoul. C'est une ville que j'aime beaucoup et même si ça n'apparaît pas directement, si je ne mentionne pas Séoul, je pense toujours à ses ruelles traversées par des fils électriques et la pluie... Tout cela rentre dans le décor de ce que j'écris.*

**De l'Asie, Monsieur Le Clézio, nous allons voyager vers l'Océanie et rejoindre le Vanuatu, où les élèves de la rédaction du Lycée français de Port-Vila souhaitent vous poser quatre questions. Je les poserai en leur nom et au nom de Prisca Mabonlala Virelala, élève native de l'île de Raga et rédactrice au journal ASIA.**

**Aviez-vous l'intention d'écrire un livre en venant au Vanuatu, ou bien l'inspiration vous est-elle venue après avoir séjourné dans notre archipel ?**

*C'est une aventure complexe parce que j'avais été invité à bord d'un bateau qui voyageait, un bateau sur lequel se trouvaient d'ailleurs beaucoup de lycéens, qui voyageaient autour du monde et allaient de pays en pays, de continent en continent. Ils voulaient faire le tour du monde en partant des Etats-Unis et terminer la course en Europe. On m'a proposé de rejoindre ce bateau à un certain point. On m'a demandé de choisir le point et j'ai choisi le Vanuatu parce que je ne connaissais pas. J'ai pensé que je n'aurais jamais d'autres occasions dans ma vie de me rendre dans ce pays en bateau. J'aime beaucoup arriver en bateau dans un pays. C'est très différent que d'arriver en avion. C'est un peu l'aventure. Ce voyage était organisé par l'Encyclopédie Britannique qui en avait financé une partie. Chaque personne qui montait à bord de ce bateau devait écrire un journal de bord dans lequel elle racontait ce voyage. J'ai un peu triché parce qu'au lieu de raconter mon journal de bord, j'ai parlé du Vanuatu uniquement. Je n'ai pas parlé du bateau mais j'ai parlé du Vanuatu.*

**Vous qui avez beaucoup voyagé, avez-vous senti une particularité dans les contes traditionnels du Vanuatu ?**

*Je ne les connaissais pas. J'ai eu la chance de rencontrer une conteuse très étonnante, Charlotte Waimatansuè qui a raconté pendant plusieurs soirées des contes très intéressants et très vivants parce qu'ils ne sont pas écrits. C'étaient des contes qui avaient été transmis oralement jusqu'à elle. La particularité est que ce sont des contes toujours pleins d'humour. Il y a toujours une situation drôle dans ces contes. Même quand on raconte des choses qui sont un peu tragiques, il y a un moment où c'est drôle et c'est cet humour du Vanuatu que j'aime bien.*

**Votre livre s'appelle Raga, approche du continent invisible. Pourquoi cette expression "continent invisible" et qu'avez-vous "vu" dans notre archipel ... "invisible" ?**

*Je l'ai appelé continent invisible parce que les navigateurs pendant très longtemps sont passés à côté sans le voir. Et même les premiers navigateurs européens comme Pedro de Queiros, qui a abordé les côtes du Vanuatu, ne savait pas du tout ce que c'était et n'en a rien rapporté de très intéressant. Il n'a fait qu'effleurer cet endroit et je généralisais cette idée au fait que beaucoup de voyages, de découvertes étaient faits par hasard et sans vraiment le vouloir. Cristobal Colon par exemple est passé à côté de l'Amérique sans se rendre compte de ce qu'il voyait, il n'a pas imaginé qu'il découvrirait l'Amérique et même les grands conquérants du continent américain ont conquis des pays de façon malencontreuse, sans rencontrer les sociétés dans lesquelles ils allaient. Ils cherchaient de l'or, ils cherchaient des esclaves, des matières premières mais ils ne se rendaient pas compte de ce qu'ils voyaient. Donc ils étaient aveugles. Ce n'est pas que le continent était invisible, c'est eux qui étaient aveugles et ne le voyaient pas.*

**Les monnaies traditionnelles du Vanuatu ont longtemps été : la natte, les cochons ou leurs dents spiralées... Encore aujourd'hui ces objets sont utilisés dans de nombreuses cérémonies. Que peut-on espérer pour les petites îles comme les nôtres écartées mais touchées aussi par la mondialisation ?**

*Une certaine forme de résistance puisque je crois que la personne qui pose cette question est de l'île de Pentecôte, qu'on appelle aussi Raga. La monnaie dans cette île, ce sont les nattes en roseau, de très très belles nattes en roseau, qui sont tissées seulement par les femmes.*



**J.M.G. Le Clézio par Joël Ito (2<sup>nd</sup>e B)**

*Elles utilisent toujours ces nattes pour payer des éléments de leurs vies. Par exemple, la scolarité des enfants, ce sont elles qui la payent en apportant les nattes de roseau. Donc, il faut résister à la mondialisation et ça c'est une des bonnes façons.*

**Nous faisons un retour en Asie, Monsieur Le Clézio, en Corée cette fois. Les questions que je vais vous poser ont été préparées par la rédaction d'ASIA de Séoul. Je vous en poserai également en tant qu'élève coréenne du lycée français et journaliste d'ASIA.**

**Pourquoi avez-vous accepté d'enseigner la littérature française dans une université de Séoul entre 2007 et 2008 ?**

*J'étais déjà venu plusieurs fois en Corée, la première fois il y a six ans. Chaque fois que je suis venu en Corée, notamment à l'invitation de la fondation Daesan, j'ai eu l'impression d'un pays très différent des autres pays d'Asie que je connaissais déjà, comme le Japon ou la Chine. J'ai eu envie de découvrir ce caractère particulier de la Corée. De plus, les Coréens sont des gens très agréables, pleins d'humour, qui savent s'amuser et qui aiment bien boire, rire, danser et chanter. J'ai donc trouvé l'accueil très agréable. Lorsqu'on m'a proposé d'enseigner à l'Université d'Ewha, à Séoul, je n'ai pas hésité parce que j'ai pensé que c'était une expérience unique pour pouvoir mieux connaître la Corée et en particulier la ville de Séoul.*

**Peut-on écrire sur la Corée sans être condamné à rester le témoin extérieur d'une société, d'une Histoire que personne, même le peuple coréen lui-même, divisé depuis 1945, ne semble maîtriser ?**

*Tout à fait d'accord avec vous. Du reste, je n'ai pas écrit sur la Corée.*

**La Corée du Sud tournée vers le futur, la Corée du Nord tournée vers le passé : le parallèle est-il osé ou simpliste ?**

*Il n'est pas vraiment simpliste, il est plutôt tragique parce qu'effectivement, lorsqu'on voit des images qui proviennent de la Corée du Nord – moi, je ne suis pas allé en Corée du Nord -, on a l'impression d'une population qui est prisonnière d'une sorte de folie. Cette folie qui consiste à maintenir un système archaïque, ultra militariste, dans un monde où tout va plutôt vers la communication et les échanges. Et nous ne pouvons que souhaiter la réconciliation des deux Corée et la rencontre de ces deux « parties » de la population coréenne qui sont de la même langue et de la même culture.*

**Vous aimez et connaissez bien le cinéma coréen contemporain (1). Comment le définiriez-vous ?**

*Il est très compliqué. Ce n'est pas un cinéma simple ! Il y a le pire et le meilleur, il y a des films très violents comme les films de Park Chan-wook, des films très délicats et très appliqués sur la société comme ceux du romancier Lee Chang-dong. Donc, j'apprécie cette variété dans le cinéma. J'ajouterai que lorsque je vois des films produits aujourd'hui par l'école de cinéma à Séoul, je constate que la jeune génération est très talentueuse et très prometteuse. C'est un cinéma encore jeune, mais plein de promesses.*

**Pourquoi le film *Ugetsu monogatari, Les Contes de la lune vague après la pluie* de Mizoguchi, a-t-il été un choc esthétique pour vous ?**

*C'est parce que je n'avais jamais vu de films d'art jusque là. J'avais 14 ou 15 ans, je passais dans les rues, en France et je vois un cinéma qui affichait ce film qui était déjà un film ancien à l'époque. Et je suis entré, par curiosité parce que je n'avais jamais vu de films japonais. Et j'ai été très étonné que le cinéma ne soit pas seulement des films d'actions, des westerns, des films de guerre ou des romances musicales. Tout à coup, j'étais devant un cinéma qui racontait quelque chose de profond et de fort, qui parlait d'un temps historique, mais qui pouvait aussi être le présent.*



**« J'aimerais réaliser un film en Corée »**

**Aimeriez-vous que vos livres soient adaptés au cinéma ? Ou même réaliser un film ?**

*Réaliser un film ? Oui, j'aimerais bien, je n'ai pas renoncé à ce projet d'ailleurs. J'aimerais réaliser un film en Corée justement. J'aime beaucoup les acteurs et les actrices coréens, c'est pourquoi j'aimerais bien faire cela en Corée. Mais l'adaptation d'un roman au cinéma ne m'intéresse pas énormément. Je pense que ce sont des modes d'expressions très différents, et il faut qu'un cinéaste soit très talentueux pour adapter un roman. Je n'ai jamais encore vu l'adaptation d'un roman qui me satisfasse. « Madame Bovary » par exemple, est un beau film mais qui me semble imparfait. Je ne retrouve pas la profondeur du roman dans ce film, un film de Chabrol je crois. J'ai vu l'adaptation du « Procès » de Kafka, et ce n'est pas satisfaisant non plus. Donc je n'attends rien de l'adaptation d'un film, il faut que le réalisateur réinvente complètement l'histoire.*

**Vous avez voyagé à Kyushu, aux îles d'Amami, à Hokkaido, peut-être un jour à Okinawa ... préférez-vous les périphéries rurales du Japon à ses centres urbains ?**

*Ce n'est pas que je les préfère mais je pense qu'il faut les rencontrer en même temps que l'on rencontre le centre d'un pays. Le Japon est un pays assez centralisé, comme l'est la France aussi. Et qu'est-ce que l'on connaît de la*

*France si l'on va seulement à Paris ? Il faut aussi aller voir la Bretagne, et le Midi... Toulouse qui est une ville merveilleuse. Il faut connaître aussi la périphérie.*

**Lors d'une conférence commune avec Kenzaburô Ôe donnée à la Maison franco-japonaise, vous avez affirmé que vous étiez un « fils de la guerre ». Vous avez mentionné également l'importance de la fin de la colonisation. Pensez-vous que ce double contexte historique ait déterminé votre façon d'écrire, de penser et même de vivre ?**

*Oui, certainement, la guerre c'est indéniable, c'est elle qui m'a donné le besoin d'écrire, pour m'échapper, me libérer de la prison de l'après-guerre. Oui, c'est indéniable. Et aujourd'hui encore, il y a des pays en guerre dans le monde et je ne peux pas m'empêcher de penser aux enfants et aux adolescents de votre âge, qui vivent dans des conditions difficiles, au milieu des bombes et des attentats. Comment arriveront-ils à s'en sortir ? Cela me trouble parce que je me souviens de tout cela.*

**En conclusion de cet entretien, quel message souhaiteriez-vous adresser aux jeunes des lycées français à l'étranger ?**

*Je ne connais pas beaucoup de lycées français à l'étranger, mais ce lycée, ici, me donne beaucoup d'espoir. Je ne peux que vous féliciter du sérieux et de l'attention que vous portez aux études, à la langue française. La langue française, ce n'est pas une langue universelle, n'allons pas dire cela, mais c'est une langue qui a une histoire ancienne, et je pense que pour améliorer les relations entre les nations, il est bon de connaître les histoires et les langues des pays anciens. Et je souhaiterais vivement qu'en France, et dans d'autres pays aussi, on puisse étudier la langue coréenne, la langue japonaise. La langue anglaise aussi, parce que les Français ne parlent pas très bien l'anglais ! Ce serait un progrès dans les relations. Vous êtes donc à la pointe du progrès et je vous en félicite.*

**Propos recueillis par Clarisse Tistchenko, Hanna Kim, Romane Le Maut, Andreas Elledge (ASIA Tokyo).**

**Entretien préparé avec les élèves d'ASIA Séoul et la rédaction d'ASIA Port-Vila représentée par Prisca Mabonlala Virelala.**



**J.M.G. Le Clézio entouré des élèves du DIT d'Asie de Tokyo : (de gauche à droite) Ken Kopff, Joël Ito, Sangam Chouchan, Clarisse Tistchenko, Andreas Elledge, Hanna Kim et Romane Le Maut. (Photographie : © ASIA - Farid El Khalki).**

(1) - Dans *BALLACINER*, paru en 2007 chez Gallimard, J. M. G. Le Clézio publie trois entretiens qu'il a réalisés avec des cinéastes coréens : Park-Chan-wook, Lee Chang-dong et la réalisatrice Lee Jeong-hyang. Tout au long de ce très beau livre écrit avec les yeux du cinéphile et la sensibilité de l'écrivain, J.M.G. Le Clézio consacre aussi des « intermèdes » au cinéma japonais et à deux maîtres : Ozu et Mizoguchi.

## CINÉMA BLOMG VANUATU : REPORTAGE TOUT EN IMAGES

Au Vanuatu, on ne peut pas parler de véritable industrie du cinéma, mais plutôt d'une production locale et associative. Faute de financement, notre petit pays du Pacifique Sud ne peut produire de vrais longs métrages de qualité professionnelle. Pourtant depuis quelques années le cinéma en fait rêver plus d'un.

C'est ainsi que l'association du *Wan Smolbag Theatre* a développé une activité cinéma dans le cadre de ses programmes et a réussi, grâce à des productions qui ont conquis le public, à occuper une place au niveau local mais aussi dans le Pacifique.



*Le Wan smolbag, haut lieu de la création audiovisuelle*  
(photographie : Charles-Edouard Saint Guilhem)

Créée il y a 20 ans, cette association a pour but d'aider les jeunes et les gens en difficulté tout en leur faisant pratiquer des activités telles que le théâtre, la radio, le cinéma, la couture, la danse... afin de promouvoir les discussions et les actions dans les communautés.

Jo Dorras, que nous avons rencontrée est un personnage clé de cette association, dans le domaine cinématographique. Après avoir été professeur d'anglais, Jo est devenue scénariste. En s'inspirant des histoires des autres, de sa propre expérience, en discutant avec les gens et en écoutant leurs tracasseries, en voyageant dans les îles, elle a écrit une vingtaine de films se déroulant au Vanuatu.

Les films du smolbag sont des fictions mais ils ont toujours une visée éducative. Les principaux thèmes abordés sont la santé (Sida, tuberculose, malaria), l'environnement (protection des tortues, des coraux...), les problèmes liés à l'alcool ou aux drogues, les Droits de l'Homme et de l'enfant, la violence domestique, les méthodes d'enseignement, le développement...

Cette petite entreprise cinématographique compte 40 acteurs, recrutés par audition, abrite des locaux avec des décors, un département de costumes et accessoires, et toute une équipe de tournage, de montage, de musiciens...

Les films sont la plupart du temps en anglais, afin qu'ils puissent être compris dans les autres pays de la zone, ainsi que lors des tournées dans les autres îles de l'archipel. L'Alliance française de Port Vila a pu faire sous-titrer de nombreuses versions dvd.



*Joe Dorras nous avoue qu'elle écrit ses histoires en écoutant ses copines actrices... ce qui fait bien rire l'une d'elles !*

Le jour de notre interview avec Jo Dorras était celui de la fin du tournage de leur dernière série, très populaire dans le Pacifique, intitulée « Love Patrol ». Cette série dont les principaux protagonistes sont des policiers, touche des sujets tels que le sida et la sexualité.

Elle est tournée dans la ville de Port Vila mais de telle manière à ce que tous les pays du Pacifique puissent s'y reconnaître. Elle connaît un grand succès, particulièrement en Papouasie Nouvelle-Guinée, où un des acteurs principaux ni-vanuatais est même surnommé Brad Pitt !

Tout cela paraît magique et parfait, mais, malgré cette réussite, comme nous l'a souvent répété Jo, on revient toujours au même point, c'est-à-dire le manque d'argent. L'association reçoit de l'argent de différentes aides internationales, mais réaliser des films coûte très cher. De plus, leur travail n'est pas rentable d'un point de vue financier, car ils doivent même payer les chaînes de télévision pour que leurs films soient diffusés ! « Love Patrol » est une exception ; les chaînes du Pacifique acceptent de le diffuser... gratuitement.

Mais ce petit cinéma a un avenir positif et très prometteur, grâce à des personnes et des jeunes de plus en plus motivés, plein d'idées, et des images plein la tête !



*Belinda et Edward de la « Love Patrol »*

(Photo. : <http://www.wansmolbag.org>)

## UN CINÉMA PARADISO D'Océanie

Il y a quelques années, Port-Vila était encore équipée d'une vraie salle de cinéma. Celle-ci existe toujours, et bien qu'elle soit désormais fermée et en train de tomber en ruine, nous sommes allés la visiter afin de plonger dans son histoire....



*Des passants qui ne regardent plus mourir ce grand vaisseau du cinéma.*

Le ciné « Hickson » comprenant 400 places a été construit dans les années 1980. L'ancien projectionniste, Sam, a témoigné pour nous. À cette époque les spectateurs affluaient ; on avait un public très diversifié de Ni-vanuatou, de Chinois, de Vietnamiens, de Français...



*Dans la cabine du projectionniste, on trouve d'anciennes bobines de films. Comme dans le film Cinéma Paradiso...*

Son travail consistait à faire marcher le projecteur qui était du type à arc électrique. Cet arc se forme entre deux charbons. Quand ceux-ci sont usés, ils s'écartent et la lumière baisse. Il faut donc toujours être à côté du projecteur. Il gagnait à l'époque beaucoup d'argent.

Avant les projections, la Police, les prêtres, les chefs coutumiers, les associations de femmes, et des membres du gouvernement venaient « censurer » les films trop « pornographiques » (sic).



*Sam raconte le temps de la splendeur : il était projectionniste.*

Malheureusement, cette belle période s'est terminée avec l'arrivée des téléviseurs, des DVDs. Le cinéma a été repris, et est resté ouvert jusqu'en 2006, grâce à la persévérance de Chintana, une femme haute en couleur d'origine thaïlandaise, amoureuse du cinéma français. Mais la salle se vidant de plus en plus, elle a été contrainte de fermer...



*Les machines sont encore là, bien emballées, prêtes à repartir ?*

Chintana, ancienne programmatrice et gérante confesse avec des trémolos dans la voix que la salle est en vente. L'imposant édifice sera certainement rasé et un hôtel verra le jour. Nous sommes sortis des lieux ; il était 15h30 ; Chintana, qui avait ouvert la salle rien que pour nous, a éteint les lumières et refermé les portes.

Cette visite, parmi les araignées, l'odeur de moisi et d'humidité, qui donne ce sentiment de nostalgie, les vieux morceaux de pellicules dans la cabine de projection, dans la peau de Toto, devenu grand et retrouvant le cinéma *Paradiso* en ruine, nous a fait arriver à une conclusion : c'est dommage...

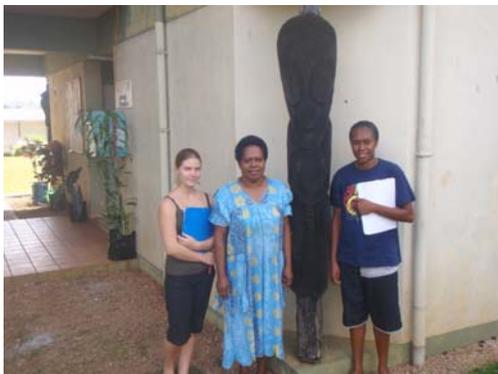


*Dans la salle désaffectée... on oublie qu'on est au Vanuatu... On est au cinéma !*

## COUP DE Foudre POUR DOVIA

Notre dernière rencontre a été avec Madame Dovia Manol, qui a participé l'an dernier au tournage de *Foudre*. Cette série de France 2, réalisée en Nouvelle Calédonie, a consacré plusieurs épisodes au Vanuatu, dans les plaines du volcan Yasur, sur l'île de Tanna.

Nous avons peu d'informations concernant l'histoire, car même Dovia l'actrice ni-vanuataise principale n'a pas réussi à savoir. Elle a été emportée dans un tourbillon, une sorte de rêve, et s'est retrouvée derrière des caméras, une équipe et du matériel transporté par huit 4x4, une phrase énigmatique à prononcer « Donne moi ton cœur d'enfant », à jouer une femme mystérieuse... En bref, plongée dans une vraie ambiance de cinéma, elle a tout vu et n'en a pas perdu une miette. Cette expérience, qui était un désir de longue date, lui a beaucoup plu.



*L'actrice Dovia accepte une photo devant une fougère arborescente sculptée.*

L'image donnée du Vanuatu est difficile à établir, le scénario veut en faire un pays plutôt mystérieux, avec des gens qui vivent encore exclusivement de manière traditionnelle : la production a choisi comme décor un village qui vivrait uniquement selon la coutume, avec des hommes en étui pénien... une image peu réaliste, reconstituée en somme pour le besoin de la fiction.

Petite anecdote amusante, Dovia (qui enseigne à l'institut de la formation des maîtres du Vanuatu) avait déjà fait du « cinéma ». Elle avait participé à « Questions pour un champion francophone 1997 » ! Mais cette expérience de plateau lui avait moins plu que celle d'un vrai tournage. « Il fallait s'arrêter toutes les 5 minutes, pour se remaquiller, et en plus j'ai perdu ! ».



*Nos deux journalistes... à l'affiche ! (Photos Ch.Ed. Saint Guilhem)*

Bien que modeste, le cinéma du Vanuatu connaît son petit succès au niveau du Pacifique.

D'après certaines personnes, le cinéma n'est pas encore vraiment entré dans les mœurs, cela prend du temps, et une salle de cinéma ne peut pas encore être rentable. Le manque d'argent est aussi un frein à son développement, mais comme nous l'avons dit au début de notre article, le « cinéma blong vanuatu » est sur une bonne voie !

**Madeleine d'Ornano et Flaviana Rory (1<sup>ère</sup> ES)**

## QUOTAS : SÉOUL FAIT SON CINÉMA

**Comment la politique culturelle des quotas a-t-elle sauvé le cinéma coréen d'un naufrage annoncé face aux majors d'Hollywood, pour en faire l'un des principaux producteurs de films au monde, à la créativité primée dans les festivals du monde entier ? La Corée du Sud est devenue en l'espace de 20 ans l'un des principaux pays producteurs de films au monde, en partant d'une production très limitée et encadrée dans les années 1970.**

Le cinéma coréen naît durant l'occupation japonaise, avec le drame *La Juste Vengeance* (1919) ou encore la première grande œuvre cinématographique coréenne, *Arirang* (1926), aux accents patriotiques, mais il connaît un véritable tournant après la guerre de Corée (1950-1953). Commence alors une période d'une vingtaine d'années, considérée comme « l'âge d'or » du cinéma coréen. La production passe de cinq films par an au début des années 50 à plus d'une centaine à la fin de la décennie.

### Une production cinématographique à marche forcée

Le coup d'Etat de 1961, qui voit le général Park Chong-Hui s'emparer du pouvoir avec l'aide de la junte militaire sud-coréenne, conduit à une censure sévère de l'industrie cinématographique par le régime. La production, soumise à des lois très contraignantes s'inscrivant dans la politique culturelle officielle devant exalter le soutien au régime. Des normes restrictives sont imposées aux compagnies de production, qui doivent réaliser au minimum quinze films par an pour être autorisées à importer des films étrangers. Les œuvres doivent véhiculer les idées du gouvernement, ce qui interdit de facto toute critique, qu'elle soit sociale ou politique. Certes, cette politique favorise le développement de la jeune industrie cinématographique coréenne, mais elle affecte la qualité des films, au nombre anormalement élevé (229 films produits en 1969).

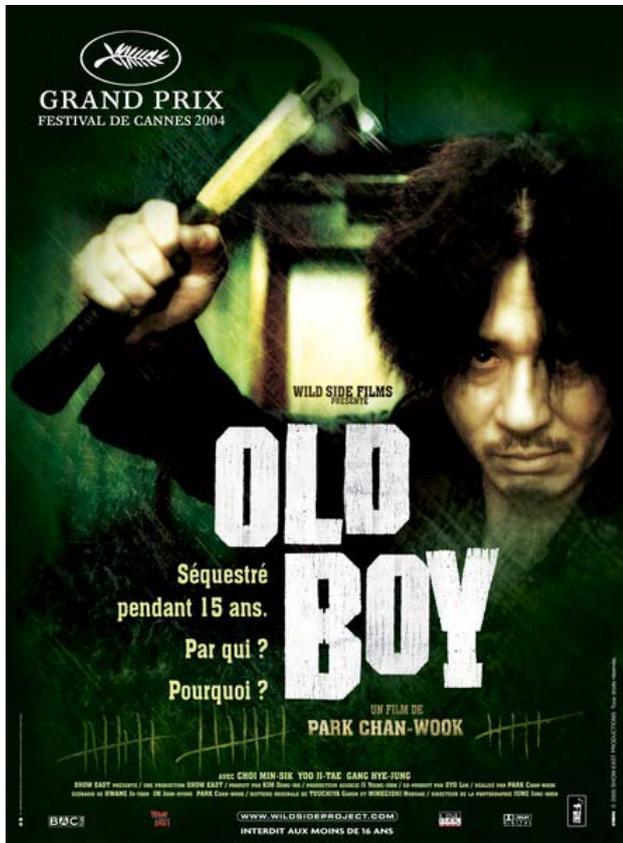
Des quotas sont également instaurés dès 1966 en contraignant les salles à diffuser des films coréens au minimum pendant 90 jours par an. De fait, la limitation des films importés rend cette contrainte quasiment superflue.

Le cinéma coréen connaît donc durant cette période un développement sans précédent dans son histoire. Cependant les films, s'ils sont nombreux, manquent de profondeur et d'originalité. Il faut attendre les années 1980 pour voir se profiler un réel changement.

### La politique des quotas écrans sauve le cinéma coréen face aux majors d'Hollywood

Les années 1980 sont marquées par des révoltes sporadiques, brutalement réprimées par l'Etat : l'exemple le plus marquant est sans doute la révolte étudiante et syndicale de Gwangju, ville du Sud de la Corée : des centaines de personnes sont tuées, des milliers arrêtées ou portées disparues. L'assouplissement viendra quelques années plus tard, à la faveur des Jeux Olympiques (1988) ; la censure s'atténue, tout comme le contrôle exercé par les militaires. Le cinéma coréen, rebelle, fougueux, créatif, critique, revoit enfin le jour.

Ce renouveau aurait toutefois pu être stoppé net car Hollywood renforce ainsi sa position à partir de 1994 grâce à une dérégulation qui ne limite plus le nombre de copies que les majors peuvent désormais distribuer directement en Corée. Le géant américain voit en la Corée du Sud un débouché intéressant pour son industrie cinématographique.



« Old Boy » de Park Chan-wook, Grand Prix du Festival de Cannes 2004 (Crédit photo : allocine.fr)

C'est alors qu'entre en scène la politique des quotas « écrans » : les salles de cinéma doivent désormais diffuser des films coréens pendant au moins 146 jours par an, soit 40% du temps annuel. Des instances de contrôle sont mises en place. Ces mesures sauvent le cinéma coréen d'un échec certain face à l'industrie bien rodée d'Hollywood. La situation devenait en effet dramatique : 16% de part de marché pour les films coréens en 1993, contre 33% en 1985 ! Le rebond sera spectaculaire : la part de marché franchit la barre des 50% en 2001 pour atteindre 64% en 2006.

Cette politique favorise également la création artistique, et donne ainsi naissance au mouvement de la « Nouvelle Vague », où s'illustrent nombre de jeunes réalisateurs, qui n'hésitent pas à se pencher sur le passé récent du pays, tel Im Sang-soo avec *The President's Last Bang* (sur l'assassinat du Président Park) et *Le vieux jardin* (sur les révoltes de Gwangju). Les films et les acteurs coréens ne tardent pas à s'imposer sur la scène internationale, *Old Boy* de Park Chan-wook remportant le Grand Prix du Festival de Cannes en 2004 et Jeon Do-yeon le prix d'interprétation féminine à Cannes en 2007. Le cinéma coréen s'exporte de plus en plus avec des films de genre tels que *The Host* de Bong Joon-ho (2006) et son monstre aquatique ou plus récemment le tsunami de Haeundae alias *Tidal wave* de Yoon Je-kyoon (2009).

La politique des quotas « écrans » a donc bien protégé la Corée d'une hégémonie cinématographique imposée par les Etats-Unis. Elle favorise également l'émergence d'un cinéma d'auteur, à la créativité primée dans de nombreux festivals dans le monde. Mais si cette politique culturelle a un temps été efficace, son utilité est aujourd'hui controversée.

### La fin de la politique des quotas ?

Principal moteur du développement du cinéma coréen, la politique des quotas « écrans » est menacée depuis les négociations sur l'accord de libre-échange (FTA) entre la Corée du Sud et les Etats-Unis. Bien avant la signature de l'accord en 2007 (le traité lui-même ne sera pas ratifié avant 2010), le gouvernement coréen prend, début 2006, l'initiative de réduire la durée minimale de diffusion de films coréens par les salles de 146 à 73 jours par an, la mesure entrant en application en juillet 2006. Cet assouplissement de la politique des quotas s'explique par les enjeux des échanges commerciaux avec les Etats-Unis, le gouvernement coréen privilégiant d'autres industries, telles l'automobile, l'électronique grand public, la pharmacie.

Les professionnels du cinéma coréen, réalisateurs, acteurs, critiques cinématographiques réagissent alors parfois violemment à cette décision, en manifestant notamment lors des festivals de Busan et de Venise en 2006. En dépit de ces protestations, la réduction de moitié du quota de diffusion des films coréens est entrée en vigueur comme prévu.

### La politique des quotas, mêmes réduits, doit-elle être maintenue ?

Le débat reste d'actualité. Certains cinéastes, comme Lee Chang-dong nommé ministre de la culture en Corée en 2003 et décoré par la France de la Légion d'honneur pour sa contribution au maintien de la diversité culturelle, expriment des doutes sur l'utilité de cette politique qui semble aujourd'hui désuète, arguant du fait que si les films sont de bonne qualité, les spectateurs fréquenteront les salles obscures.

Les partisans d'un soutien au cinéma coréen par le maintien de quotas restent toutefois vigilants et poursuivent leurs actions de lobbying en faveur de la diversité culturelle. Les chiffres semblent leur donner raison, puisque la part du marché local est passée à 50% en 2007 à 42% en 2008.

Ainsi l'essor rapide du cinéma coréen est-il étroitement lié à l'établissement d'une politique des quotas, servant dans un premier temps la dictature et exaltant les valeurs du régime avant de devenir un véritable moyen de développer l'industrie cinématographique tout en encourageant un cinéma d'auteur, indépendant, primé dans de nombreux festivals asiatiques mais aussi européens.

Cette politique, qui s'apparente à l'exception culturelle prônée par la France et d'autres pays, doit cependant céder du terrain face à des enjeux commerciaux majeurs pour la Corée du Sud, au nom de la libéralisation des échanges. Le cinéma coréen bénéficiera donc à l'avenir d'une moindre protection et devra d'abord s'appuyer sur ses propres atouts. Fort heureusement ceux-ci sont nombreux.

Grégoire Jarry (1<sup>ère</sup> S)

## LE CINÉMA INTERDIT

**On connaît peu de choses sur la Corée du Nord, pays du Secret. Son cinéma est encore moins bien connu. On peut néanmoins dresser un état des lieux qui en dit long par ses silences.**

Au terme de la guerre de Corée (1950-1953), la péninsule est divisée en deux : au Nord un régime communiste et au Sud un régime autoritaire. Cette distinction va lourdement peser sur la production cinématographique coréenne. Actuellement, l'art cinématographique est considéré comme le plus important des arts en Corée du Nord.



(Crédit photo : culture.foggytest.com)

### Un cinéma de propagande

Il y a un contrôle total des films par l'Etat. La liberté de la création artistique n'existe pas et toutes les structures de production, notamment les studios sont nationalisés.

Dans tous les films, deux sortes de personnages existent : un bon héros et un mauvais. Le bon personnage finit toujours par gagner à la fin. Le mauvais personnage est souvent la représentation des Etats-Unis, du Japon, et des pays capitalistes. La censure officielle exige que le bon personnage incarne une morale. On peut donc parler d'un cinéma de propagande, le cinéma nord-coréen est fondé sur le réalisme socialiste, mis au point en URSS sous Staline. Il s'agit d'illustrer le triomphe du socialisme, de ses valeurs, de sa perfection.

### La passion de Kim Jong-Il pour le cinéma

Le président nord-coréen est un passionné du cinéma. Dans sa biographie officielle, il est écrit que, Kim Jong-Il, « dès les premiers temps de son activité, a fait d'abord concentrer les forces sur l'art cinématographique. » On dit que dans son lieu de résidence, il y aurait une salle de cinéma pour lui seul avec une collection impressionnante de films du monde entier. Comme son père, il considère que le cinéma est une arme importante pour la politique, l'éducation du peuple et pour l'histoire. La passion du président atteint son maximum en 1978 avec l'enlèvement de deux artistes sud-coréens, un réalisateur et une actrice qui seront chargés contre leur gré de faire progresser le cinéma nord-coréen. Aujourd'hui, seulement quelques films nord-coréens ont été projetés en Europe, dont notamment *Le Journal d'une jeune Nord-Coréenne* de Jang In-Hak.

Certains milieux pensent que beaucoup de Coréens du Nord regardent illégalement des films sud-coréens alors que la censure est totale, hormis pour le président. Cependant, ce monde du cinéma bien que réduit et instrumentalisé par la propagande, passionne les habitants de ce pays comme dans tous les autres pays du monde. Lors de sa fuite de la Corée du Nord en 1986, l'actrice Choi Eun-Hee a déclaré que le cinéma constituait son seul terrain d'entente avec Kim Jong-Il.

**Seong-Jun Kim (2<sup>nd</sup>e)**

## PARK CHAN-WOOK, L'HOMME FORT DU CINÉMA CORÉEN



*L'ascension d'une star du cinéma coréen* (Crédit : slashfilm.com)

Park Chan-wook est un réalisateur sud-coréen. Il naît en 1963, à Séoul. Il étudie la philosophie à l'université de Sogang. Mais son école, qui est trop centrée sur une philosophie analytique, lui déplaît et Park Chan-wook décide de suivre une autre voie. Ainsi, Park Chan-wook trouve son intérêt dans le cinéma, après une séance de *Sueurs froides* d'Alfred Hitchcock et crée ensuite une association avec d'autres camarades cinéphiles de son école, la Sogang University.

### Des débuts difficiles

En 1988, il commence à travailler dans l'industrie du cinéma, et effectue des petits métiers, dans le but d'économiser pour faire son premier long-métrage. Il tourne enfin en 1992 *Moon it's the dream*, qui retrace le réseau de la criminalité et de la prostitution dans une ville du sud de la Corée, Busan. Cependant, ce film est un véritable échec commercial. Il tourne pourtant en 1997 son second film, *3 Members*. Son film montre la vie de marginaux cherchant à gagner de l'argent. Les entrées sont encore très faibles et Park Chan-wook qui cherche alors à financer son projet *Vengeance is mine* craint de ne pas pouvoir réaliser son film.

### Le début du succès

Après deux ans d'inactivité cinématographique, Park Chan-wook réalise *Judgement*, un court-métrage sur l'effondrement d'un magasin qui fit 500 morts. Son film est sélectionné au Festival de Clermont-Ferrand, et Park Chan-wook retrouve peu à peu espoir. Le bon succès de ce court-métrage lui permet de disposer d'un important budget pour adapter à l'écran *DMZ*, un roman de Park Sang Yun, autour de la frontière entre les deux Corées. Son film *Joint Security Area* attire 5 millions de spectateurs. C'est son premier grand succès. Park reçoit de nombreux prix dont plusieurs au Festival du film asiatique de Deauville et s'impose comme un cinéaste majeur du nouveau cinéma coréen. Grâce à ce succès, Park Chan-wook peut sortir son ancien projet *Vengeance is mine*, un drame violent. Ce film est très controversé, alors même qu'il est rejeté par une grande partie du public, il est plébiscité par de nombreux festivals. En 2004, il réalise *Old Boy*, une adaptation d'un manga japonais.

### La rançon du succès

Ce film est encore un grand succès, et il vaut à Park de recevoir le Grand Prix du Festival de Cannes. Il réalise *Je suis un cyborg*, une histoire d'amour entre deux internés d'un hôpital psychiatrique, et est consacré par le festival de Berlin du film le plus novateur. En 2009, *Thirst* est en compétition au Festival de Cannes, et remporte cette fois le prix du Jury. Parallèlement, Park Chan-wook suit une activité politique. Il est notamment adhérent du Parti Démocratique du Travail. D'ailleurs, dans le cadre des élections présidentielles en 2002, il réalise un spot télé pour le candidat de son parti. Ainsi, on peut s'apercevoir qu'à travers la vie de Park Chan-wook, cinéaste dorénavant reconnu, primé, le cinéma est un chemin parsemé d'obstacles, d'échecs commerciaux, et que la voie vers le succès, est longue et difficile.

Maxime Bieliaeff (2<sup>nde</sup>)

## «METTRE EN SCÈNE DE L'ART»

Kim Jee-woon est aujourd'hui considéré comme un des réalisateurs les plus importants de la Corée. Il commence sa carrière comme directeur et metteur en scène au théâtre, puis en 1998, il devient réalisateur en portant sur l'écran le film *The Quiet Family*.

La filmographie de Kim Jee-woon se résume à sept films : *The Quiet Family* (1998), *The Foul King* (2000), *Coming Out* (2000), *Three – Memories* (2002), *A Tale of Two Sisters* (2003), *A Bitter Sweet Life* (2005) et *The Good, the Bad, the Weird* (2008).

### Un style empreint de Melville

Kim Jee-woon essaie de réaliser des films complexes, travaillés, et très détaillés. Il porte ses efforts sur le thème, le scénario du film, et à travers les personnages, il nous transmet le message du film, qui à ses yeux est très important. Kim Jee-woon pastiche ainsi le style du cinéaste français Jean-Pierre Melville, qui ne montre jamais les choses directement, c'est-à-dire que tout est symbolique, au point que



Kim Jee-woon (Crédit : premiere.fr)

certaines spectateurs n'en prennent pas conscience. On observe cette technique dans la plupart des films de Kim Jee-woon, mais surtout dans *A Bitter Sweet Life*. Il explique en particulier que la dernière scène du film *A Bitter Sweet Life* symbolise la résolution des conflits du personnage principal, Sun-woo. En fait, on ne voit rien de particulier : Sun-woo s'entraîne à faire de la boxe contre son reflet dans la fenêtre, puis le reflet disparaît et Sun-woo sort de notre point de vue. Kim Jee-woon nous explique : « Le reflet qui disparaît signifie que Sun-woo perd la bataille contre lui-même. Il n'a pas pu découvrir le « vrai Sun-woo » et ses conflits resteront irrésolus, à jamais. » Puis, il ajoute : « Je veux mettre en scène un chef d'œuvre, de l'art. »

Chaeyeon Park (3<sup>ème</sup>)

A lire aussi sur [www.aefe-asie.net](http://www.aefe-asie.net) (rubrique ASIA) un article de Daniel Lim (6<sup>ème</sup>) consacré au film *Haeundae*.

## MENDOZA : « C'EST MA RESPONSABILITÉ DE RACONTER DES HISTOIRES TERRIBLES ! »

Le 10 décembre, la classe de 1<sup>ère</sup> de l'Ecole Française de Manille a accueilli le cinéaste philippin Brillante Mendoza récompensé par le jury du dernier Festival de Cannes. Cycle Brillante Mendoza à l'Alliance française de Manille



De gauche à droite : Flora Gelay de l'ambassade de France à Manille, Annie Guillotin chef d'établissement, Dominique Bérard, Brillante Mendoza, Xavier Banès, Yannick Le Teuff et Manon Guillotin.

Une violence certaine caractérise le cinéma de Brillante Mendoza. Le créateur philippin transcrit cette violence de toutes les façons à travers des histoires vraies qu'il filme dans les rues de Manille au plus près des gens dans leur environnement quotidien. Brillante Mendoza veut d'abord montrer la réalité de son pays sans aucun artifice ni jugement de valeur et, il faut bien le constater, ce Mendoza-là réussit fort « brillamment » !

Pourtant, à Manille où je vis depuis plus d'un an, j'ai réellement souffert à la projection de *Kinatay* le film qui lui a valu le prix de la meilleure mise en scène à Cannes en mai dernier.

Cette rencontre concrète dans notre école, initiée par Dominique Bérard, notre professeur de Lettres, nous a permis non seulement de découvrir l'homme lui-même, mais surtout de comprendre les véritables qualités humanistes de son cinéma. Le plus important pour moi, c'est que cet échange m'a conduit à reconsidérer un jugement finalement trop rapide.

Manon Guillotin (1<sup>ère</sup> L)

## ENTRETIEN AVEC BRILLANTE MENDOZA

Il est difficile de classer votre cinéma dans une catégorie conventionnelle. Peut-on dire que vos films sont des documentaires ou bien s'agit-il d'un genre nouveau ?

Mes films sont d'abord et surtout construits autour d'une histoire vraie qui constitue le cœur même de chacun de mes projets. Je montre des gens dans leur cadre de vie et pourquoi ils sont tous liés les uns aux autres dans l'histoire que je raconte. Ce ne sont pas des documentaires du

*National Geographic bien sûr parce que si ma caméra évolue dans un environnement bien réel, elle ne filme que des acteurs. Il ne s'agit en aucun cas de l'observation scientifique et distante d'une quelconque réalité humaine et sociale. Mes films sont des "fictions narratives" qui ressemblent à des documentaires. Si je devais leur attribuer un genre, je dirais qu'il s'agit de "documentaires dramatiques".*

**Vous donnez à vos films un rythme particulier qui semble vouloir laisser du temps au spectateur pour comprendre et surtout l'impliquer dans ce qu'il voit. Est-ce là une des caractéristiques du "documentaire dramatique" façon Mendoza ?**

*Les films fabriqués par Hollywood sont des produits de divertissement qui utilisent de nombreux effets de surprise et artifices techniques pour capter l'attention des spectateurs. Les miens sont tournés avec une seule caméra et suivent le rythme particulier de chaque récit. Certains plans plus longs que d'autres, permettent au spectateur non seulement d'observer, mais aussi de comprendre ce qui vient de se passer et d'imaginer, peut-être, ce qu'il va découvrir en même temps que l'acteur. Il est important pour moi de pouvoir impliquer le spectateur comme un témoin à part entière dans l'histoire que je raconte.*

*Dans Kinatay, le temps de circulation du fourgon dans les rues de Manille jusqu'à la destination finale permet non seulement de découvrir un environnement mais aussi de mesurer les tensions, d'imaginer et de comprendre ce que pense le jeune policier. Là encore mes histoires ne ressemblent pas à un stéréotype de l'industrie du cinéma américain. C'est une forme de cinéma alternatif.*

**En racontant des histoires terribles et en présentant les Philippines comme vous le faites dans vos films, cherchez-vous à dénoncer quelque chose ?**

*J'essaie juste de montrer ce qui se passe dans mon pays, ni plus, ni moins. La controverse, la contestation politique ou l'opposition de principe ne sont en aucun cas l'objet de mon propos. Ce que je montre n'est qu'une infime partie de la réalité quotidienne des Philippines. Il suffit de regarder les informations télévisées pour s'en rendre compte.*

*J'ai présenté un film à Venise dont le sujet se rapporte aux inondations dramatiques que connaissent les Philippines de façon récurrente. J'avais décidé de traiter ce sujet, de faire toutes mes recherches et de tourner ce film bien avant que le typhon Ondoy ne produise ses effets à Manille. Je ne cherche pas à donner une image négative des Philippines même si, lorsque je suis à l'étranger, mes compatriotes me le reprochent toujours. Ils me demandent pourquoi je fais ce genre de film mais ne s'interrogent pas pour savoir ce qu'il faudrait faire pour trouver des solutions aux problèmes de la société philippine. D'ailleurs, la bonne question serait : pourquoi sont-ils partis à l'étranger ?*

**Vos films ne laissent surtout pas le spectateur indifférent. Vous voulez le choquer ?**

*Non! Je n'ai jamais eu cette intention et contrairement à ce que certains critiques ont pu dire ou écrire à propos de mes films et de Kinatay en particulier, je n'aime pas la violence. Seulement, le monde dans lequel nous vivons est violent. C'est d'autant plus vrai aux Philippines pour de nombreuses raisons. Ni vous, ni moi, ne sommes à l'abri de ce genre de chose.*

**Vous êtes invité dans le monde entier, vos films sont projetés dans des festivals de renommée internationale, Cannes vous récompense, mais on ne peut pas voir vos films dans les salles philippines. Pourquoi ?**

*Je ne dispose pas des moyens habituels pour promouvoir mes films ni dans les journaux, ni ailleurs. En fait, je communique par courriel et j'envoie des messages électroniques à des groupes de cinéphiles. Dans ces conditions il est impossible à d'autres gens, même des artistes, de savoir que je présente un film quelque part.*

*Depuis la fin de l'année dernière, j'ai choisi de projeter mes films en dehors des circuits commerciaux habituels. Je les montre à l'Alliance Française, dans les écoles internationales et les universités. Il y a trois jours par exemple, j'ai eu la surprise de voir que plus d'un millier d'étudiants occupait tous les sièges et même les escaliers de la salle de cinéma de l'Université Philippine de Manille ! Les jeunes comme vous ont la capacité de s'intéresser à ce que je fais. Ils ont surtout la patience de regarder mes films et la volonté de comprendre ce qu'ils racontent. Les étudiants sont vraiment en mesure d'apprécier mon cinéma sans a priori et c'est ce qui m'intéresse en tant que créateur.*

**Allez-vous un jour faire un film avec un ou des acteurs célèbres ?**

*Vous savez, je ne suis pas très à l'aise avec les célébrités mais je peux vous confier un secret puisque nous sommes entre nous dans une école française. L'information n'est pas encore officielle mais je vais diriger une très grande actrice française dans mon prochain film. Mais chut ! C'est encore confidentiel.*

**Propos recueillis par Manon Guillotin (1<sup>ère</sup> L)**



*La conférence de presse de Kinatay, de Brillante Mendoza lors du Festival de Cannes de 2009 où il a reçu un Prix (crédit : Gala)*

**Brillante Mendoza est né en 1960 à San Fernando, aux Philippines. Il a déjà réalisé une dizaine de films dont :**

*Le Masseur, Summer heat, Manolo, Slingshot, John-John, Serbis (présenté à Cannes en 2008), Lola (présenté à la Mostra de Venise 2009) et Kinatay (Prix de la mise en scène à Cannes 2009)*

**Brillante est passionné par le cinéma néo-réaliste et la Nouvelle Vague du cinéma français. Il est fan de François Truffaut (réalisateur français) et de Lino Brocka (cinéaste philippin).**

## BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE



Le film *Un barrage contre le Pacifique* réalisé par Rithy Panh en 2009 d'après le roman de Marguerite Duras, nous raconte la vie et le destin d'une veuve française et de ses enfants, Joseph et Suzanne, vivant en Indochine, sur les rivages du golfe du Siam, dans les années 1930. A cette époque,

l'administration coloniale terrorisait les paysans des campagnes et s'emparait de leurs terres. Pour lutter contre les escrocs, avec l'aide des villageois, la mère va investir toutes ses économies pour construire un barrage contre la mer qui inonde les terres qu'elle possède et qui ramène de mauvaises récoltes. Pendant ce temps, les enfants désirent partir et vivre dans un autre monde. Enfin, le fils d'un riche chinois tombe amoureux de Suzanne, seulement âgée de 16 ans. La famille va donc profiter de son argent... À la fin, la mère cèdera, emportée par la lassitude et la misère.

J'ai trouvé que ce film reflète bien la vie des paysans en Indochine. C'est une vie dure pour deux raisons :

- une raison politique. Les colons français sont cruels avec les villageois et occupent tous leurs territoires.
- une raison climatique. Dans ces régions, les montées des eaux et les inondations sont très courantes.

Moi qui vis actuellement au Vietnam, je trouve que la cruauté de la nature existe encore, certes, mais je pense que les paysans ont retrouvé une liberté de cultiver leurs terres sans qu'on les embête. Ma cousine m'avait dit que des guides conseillaient de voir ce film avant de visiter le Vietnam, mais pour ma part, si je l'avais regardé avant, je crois que je ne serais pas venue vivre au Vietnam ! Mais en étant ici, je ne le regrette pas. Le pays a bien évolué.

**Tomomi Baudin (4<sup>ème</sup>)**

## HIROSHIMA MON AMOUR

(un film d'Alain Resnais, scénario de Marguerite Duras, 1959)

Lui, c'est Hiroshima et elle, Nevers. L'histoire se déroule en 1959, 14 ans après l'holocauste nucléaire japonais, dans cette ville dévastée par la bombe atomique, toujours très marquée par cette tragédie. Elle raconte la relation passionnelle de deux inconnus, l'un japonais et l'autre française, qui ont pour point commun la souffrance et le traumatisme de la guerre. Le scénario et les dialogues ont été écrits par Marguerite Duras, née et élevée dans le sud de l'actuel Vietnam.

Moi-même franco-japonaise, j'ai été touchée par ce film qui mélange les deux Histoires et cultures auxquelles j'appartiens. D'une part, les scènes arrivent à transmettre l'ambiance à Hiroshima en cette période toujours troublée, par exemple, les rues et cafés déserts pendant la nuit ou encore l'expression grave sur le visage des habitants. D'autre part, les dialogues lyriques nous font partager l'amour et la peine qui hantent les protagonistes, notamment une réplique qui revient souvent au début du film : « Qui es-tu ? Tu me tues. Tu me fais du bien ».

Je trouve intéressant et émouvant d'avoir mis en scène cet oxymore opposant « Hiroshima » – qui représente la guerre et la mort – et « mon amour ».

**Naomi Baudin (Tle)**



## LA CAMÉRA DE RITHY PANH POUR LUTTER CONTRE L'OUBLI

**Quelques formules mathématiques dans la cage d'escalier, des noms, et des inscriptions enfantines. Il s'agit là d'un des vestiges du passé du Lycée Tuol Sleng, détourné sous le régime Khmer Rouge de sa fonction éducative pour devenir le siège d'atrocités sans nom.**

C'est une sortie scolaire en classe de Première qui m'a amené à visiter ce lieu désormais appelé « Le musée du Génocide ». Difficile d'exprimer par les mots, l'effroi et les sensations mêlés ressentis ce jour là. En effet, comment oublier que mon père avait emprunté ces mêmes couloirs lorsqu'il avait mon âge. Ancien élève du Lycée Tuol Sleng, il a souffert sous

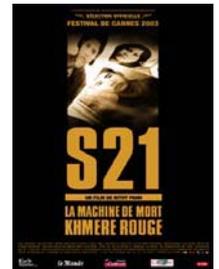
le régime Khmer Rouge, mais lui a eu la chance de survivre. L'ouverture du procès de Duch à Phnom Penh en février 2009 m'a poussé à chercher à en savoir davantage.

Entre 1975 et 1979, ce camp a compté plus de 16 000 détenus. Des enfants, des femmes, des hommes, tous incarcérés dans les mêmes conditions. Seules sept personnes ont survécu au camp de S21, trois d'entre elles sont encore en vie.

C'est dans ce lieu qu'en 2000, le cinéaste cambodgien Rithy Panh fait revenir deux des survivants à « S21 : La machine de mort khmère rouge » pour le tournage d'un film (affiche ci-dessus). Ce poignant témoignage sorti en 2003 et présenté au festival de Cannes, donne la parole aux survivants et à leurs bourreaux. Il faut le voir pour comprendre véritablement le fonctionnement de cette institution d'État. Dans la présentation du film pour la sélection du festival de Cannes, il est dit que Rithy Panh « tente de comprendre comment le parti communiste du Kampuchea démocratique (*l'Angkar*) a organisé et mis en œuvre sa politique d'élimination systématique ». Le tournage a duré près de trois ans, pendant lesquels le cinéaste et son équipe ont entrepris une longue enquête auprès des rares rescapés, mais aussi de leurs anciens bourreaux, et ce dans l'espoir de mieux comprendre la machine de mort du camp S21.

« Tchu kebal » (Traduction en khmer de : J'ai mal à la tête), c'est la réponse qu'offre Him Houy, ancien chef adjoint du camp, à ses parents lorsqu'au début du film sa mère lui demande comment il a pu faire cela. Une réponse répétée à plusieurs reprises par les tortionnaires Khmers Rouges du camp S21. Du côté des victimes comme des bourreaux, le dialogue se fait avec un mal apparent dans l'intonation de la voix et le regard des hommes devant la caméra.

Les jeunes ne réalisent pas à quel point ce sont des événements récents, à quel point il est important de savoir ce qui s'est passé. C'est là toute l'importance de ce film, et dans ma quête personnelle de réponses, Rithy Panh a eu la gentillesse d'accepter de m'accorder du temps pour répondre à mes questions. L'entretien a eu lieu par téléphone car il est actuellement en France. J'ai été très touché par les réponses claires et détaillées qu'il m'a données. Parmi ces réponses, j'en ai retenu trois.



ASIA - Pourquoi ce terme de « machine » pour parler de S21 ?



Rithy Panh (Crédit : Bophana)

Rithy Panh – « C'est une machine, car S21 c'est organisé comme une vraie horlogerie. Comme avec l'ordinateur, on peut effacer la mémoire du disque dur. À S21 on a effacé la mémoire des gens. C'est une machine à effacer la mémoire des gens avant de les tuer ; sinon on ne peut pas tuer des êtres humains si facilement car ils ont toute leur histoire, leur identité, leur personnalité. C'est aussi une machine à fabriquer des tueurs car il y a plusieurs personnalités et personnages dans le camp S21. Des adultes comme des enfants que l'on formate, pour devenir des rouages, des éléments dans une machine à tuer. Moi ça me fait penser à une machine de froideur, pour exécuter vraiment ce que le chef commande, ce que l'idéologie commande. »

**Au début, puis à plusieurs reprises, on entend les anciens gardes dire : « tchu kebal » (j'ai mal à la tête), lorsqu'on leur demande des explications. Est-ce d'après vous une façon de fuir le sujet ?**

« C'est assez juste psychologiquement, ce n'est pas évident d'aller raconter sa vie. Moi je comprends qu'il ait mal à la tête car c'est une histoire qu'il a cachée longtemps à ses parents. Ce début du film est un peu une invitation à prendre la parole. Au final il a accepté quand même de parler et c'est très bien ».

**Pour finir, vous disiez que vous devez votre vie à ceux qui sont morts, que vous avez une dette à payer. Que voulez-vous dire par là ?**

« La phrase se prend comme elle est. On n'est pas vivant aujourd'hui parce qu'on est plus fort ou plus courageux. Je pense que les autres se sont battus pour que nous soyons là, ils ont tout fait pour que nous soyons en vie, pour nous protéger. A partir de ce moment là, c'est notre responsabilité de témoigner que ceux qui sont morts ne sont pas morts pour rien, qu'ils ont leur dignité. Ils n'étaient pas des voleurs, ils n'étaient pas rien. C'est notre travail de leur accorder notre respect. »

Après cet entretien, je mesure mieux la portée de certaines séquences de son film : « S21 : La machine de mort khmère rouge ». Cette dernière réponse de Rithy Panh, m'a replongé dans une scène du film qui m'a particulièrement touché. À l'écran apparaît l'un des survivants du camp S21 : Chum Mey. On le voit étranglé par l'émotion en revenant sur les lieux de sa détention. C'est un homme que j'ai eu la chance de rencontrer personnellement. C'est une rencontre que je n'oublierai jamais. Après nous avoir raconté le bouleversant témoignage de sa survie, c'est avec les larmes aux yeux, et des sanglots dans la voix, qu'il a demandé à notre classe, de témoigner à notre tour de ce que l'on avait vu et entendu.

En effet, je sais à présent qu'il ne faut surtout pas oublier, que notre génération doit effectuer ce travail de mémoire, car cela pourrait recommencer...

Loy Te, (Tle S)

NB : L'autre survivant du camp S21 est le peintre Vann Nath dont un portrait a été brossé dans le numéro 5 du journal ASIA. Lire aussi dans ce numéro, pages 34-35 les articles écrits sur le devoir de mémoire et de justice au Cambodge.

## LE DIT DE PHILIPPE CLAUDEL

Pour ASIA, Philippe Claudel a évoqué de nombreux aspects liés à sa jeunesse, à son œuvre d'écrivain et de cinéaste. Symboliquement, la rencontre s'est déroulée à l'Institut franco-japonais, juste avant qu'il ne présente le film qu'il a réalisé, *Il y a longtemps que je t'aime* (César 2009 du 1<sup>er</sup> film). Dans un long entretien dont on retrouvera d'autres extraits page 38 et l'intégralité sur le site d'ASIA, Philippe Claudel parle d'Asie et d'Histoire.



ASIA - Le contexte historique du roman *La petite fille de Monsieur Linh* correspond à la guerre du Vietnam avec une référence à la première guerre d'Indochine, lorsque M. Bark parle à M. Linh qui est un réfugié vietnamien (...)

(...) Pour moi le roman « *La petite fille de Monsieur Linh* » n'est pas aussi exactement situé que vous le pensez. On ne sait pas du tout à quelle nationalité appartient M. Bark, ni dans quel pays arrive M. Linh. Cela peut très bien être les Etats-Unis comme l'Australie où même la France... On n'en sait rien et c'était volontaire de laisser ce flou.

**Adolescent à l'époque des boat people, en avez-vous gardé des images particulières ? Plus tard, vous êtes-vous intéressé aux événements politiques de l'ex-Indochine comme la révélation du génocide cambodgien après 1979 ?**

(...) Concernant la guerre du Vietnam, c'est vrai que je suis né en 1962, ce qui fait qu'à la chute de Saïgon, j'avais 13 ans. Et toute mon enfance, à la maison, s'est passée avec les images télévisuelles de cette guerre, tout comme avec celles de la famine au Biafra, de la guerre du Liban plus tard, et ces événements m'étaient extrêmement familiers, comme si j'avais eu une enfance de guerre. Je me souviens de nombreuses images justement de la guerre du Vietnam, ne comprenant pas le conflit parce que j'étais trop jeune, ne sachant pas exactement pourquoi cela s'est passé. De la même façon, vous faisiez allusion au génocide perpétré par les Khmers rouges. C'est là aussi un événement très important, et un livre comme « *Le Rapport de Brodeck* », que vous lirez peut-être un jour, se détache d'une histoire trop précise pour interroger le phénomène de génocide, ou comment des peuples en viennent à faire des génocides.

Ce livre doit beaucoup au fait que depuis l'enfance j'ai été très sensible à l'Holocauste, mais aussi, plus tard, aux génocides cambodgien, rwandais, ou encore yougoslave.

Je crois que l'on est tous témoins de l'Histoire de notre temps, témoins et dépositaires. Mais il ne faut pas se construire de tombes intérieures, de mausolées moralisants : l'Histoire que l'on intègre doit nous permettre de nous forger une conscience humaine et de préparer l'avenir. Je pense notamment à vous, qui êtes de jeunes citoyens, et qui allez avoir les clefs de la planète dans les années à venir. Il est donc important d'être conscient de cet équilibre à trouver, entre un passé de mémoire et un futur à construire.

(D'autres extraits page 38)

## ERICKHOO, CINÉASTE DE L'HUMAIN

**Le cinéma singapourien ne disait pas grand chose à personne il n'y a encore qu'une vingtaine d'années; après tout c'est normal vu qu'il n'a vraiment commencé à se développer avec l'avènement d'un nouveau directeur/producteur Eric Khoo.**



*Eric Khoo (Photographie : Alice Bou)*

Né l'année d'indépendance de Singapour, en 1965, issu d'une des plus grosses fortunes singapouriennes, Eric Khoo a été passionné de cinéma dès son plus jeune âge. Sa mère l'emmenait déjà à deux ans au cinéma et c'est à huit ans qu'il commença à tourner ses « petites animations », telles qu'il les surnommait, grâce à la caméra familiale.

Cette passion l'encouragea à étudier la cinématographie à Sydney en Australie. Khoo a décrit ses études comme instructives car il a eu la chance de visualiser des films interdits à Singapour à son époque et ainsi de découvrir une autre facette du cinéma. Ses modèles sont en autres Steven Spielberg, Aki Kaurismaki et Krzysztof Kieslowski.

Fidèle à ses racines, c'est à Singapour qu'il filma son premier téléfilm « Barbie digs Joe ». Il fut directeur et producteur de « Mee Pok Man » et de « 12 storeys » grâce à sa maison de production *Zhao Wei Films*. Khoo a de nombreux prix à son actif tel que « le meilleur directeur du Festival international de Singapour » et fut nommé au Festival de Cannes en 2008 pour son dernier film « My Magic » qui raconte l'histoire d'un père magicien et alcoolique et de son jeune fils qui doit donc s'occuper de lui.

Les deux films qui ont peut-être marqué le plus Singapour sont ses premiers films « Mee Pok Man » et « 12 Storeys ». Filmé en 1995, « Mee Pok Man » est l'histoire d'un homme, solitaire et retardé. *Mee Pok* signifie en Hokkien (ancien dialecte singapourien) « nouilles chinoises » ; l'homme tient un stand dans un quartier défavorisé et sombre de Singapour. Il occupe son temps libre à parler à une photo de son père décédé dans son appartement HDB - Housing Development Board, « HLM » singapourien - (NDLR : sur les HDB, voir l'article p. 27) et à penser à Bunny, une jeune prostituée dont il est secrètement amoureux. Cette dernière rêve d'une vie meilleure en Occident où elle recommencerait sa vie à zéro. Elle se fait renverser par une voiture une nuit et au lieu de l'amener à l'hôpital, le *mee pok man* la ramène chez lui où il

la soigne avec amour. Alors qu'elle commence à prendre confiance en lui et qu'ils tentent de faire l'amour, Bunny meurt dans ses bras. Il garde son corps chez lui avec qui il se lance dans des confessions sur sa propre vie alors que le corps commence petit à petit à se décomposer. Dans ce contexte, le film élabore donc une métaphore d'une société incapable de nouer des relations humaines saines. Le film fut classé « Restricted » (R) par les autorités singapouriennes (c'est-à-dire interdit au moins de 18 ans) pour ses thèmes trop vulgaires et déstabilisants. Doté d'un petit budget, Khoo l'a filmé comme un documentaire afin de faire ressortir des images contraires à celles associées à Singapour généralement, comme l'environnement sûr, propre et développé.

Son deuxième film à avoir eu beaucoup d'estime en 1997 a été « 12 Storeys », c'est-à-dire « Douze étages ». Il montre la vie de quatre foyers chinois vivant dans le même HDB. Tous sont victimes de la société : le grand frère conservateur essayant de préserver sa petite sœur de la délinquance, la fille grosse et laide qui incarne la honte de sa famille, l'homme amoureux malmené par sa femme exigeante, et enfin l'homme mal dans sa peau pourtant vu comme bon et travailleur par ses proches. C'est avec le suicide de ce dernier que le film commence. Cette séquence a pour but de montrer à quel point les contacts amicaux ou familiaux sont superficiels. Dans son film, Khoo montre la collision entre les valeurs traditionnelles singapouriennes contre les valeurs plus modernes et plus occidentales.

Les deux films ne contiennent que peu de dialogues et les histoires sont simplement construites. *Le Point* disait à propos de cela « qu'il n'y a presque rien dans le cinéma d'Eric Khoo, pourtant ce rien est bien ». C'est là le style d'Eric Khoo : d'explorer des thèmes durs sur la complexe condition humaine et de critiquer les normes de la société singapourienne, d'où le fait qu'il préfère opter pour l'anti-héros. Ces films abordent généralement des endroits défavorisés et sombres de Singapour. Il possède l'habileté d'embellir ces endroits et pas de nous « plonger dans une virtualité de pacotille mais une réalité qui, au contraire, nous sensibilise au réel » comme l'affirme le magazine *Positif*. Paradoxalement, ses films à petits budgets et joués par des acteurs pas toujours professionnels sont si simples qu'ils



*Eric Khoo avec Alice Bou (à gauche) et Alexandra Stenbock Fermor (ASLA-Alice Bou)*

éveillent des émotions profondes. A Singapour, ce sont les amateurs de films d'art et d'essai avec un esprit critique qui sont attirés par les films d'Eric Khoo.

La classe populaire regarde plutôt des films de Jack Neo, tel que « I'm not Stupid ». Ces genres de films ont un plus grand succès à Singapour que ceux d'Eric Khoo. En revanche sur la scène internationale, c'est Khoo qui remporte la partie grâce à son style thématique et cinématographique quelque peu occidental. Néanmoins, il est considéré comme un héros singapourien par plusieurs magazines tels que *Asiaweek*. Son point fort est celui d'aller contre tout principe singapourien afin de montrer « la violence d'un monde qui écrase les plus faibles » (*Le Monde*, Isabelle Regnier, novembre 2008).

**Alice Bou (Tle ES)**

## DU FEU DANS SON ART

**Depuis 25 ans, Dang Nhat Minh se bat pour donner vie à ses idées. Portrait impressionniste de ce réalisateur vietnamien à l'occasion de la sortie de son dernier film « Ne brûle pas ! ».**

Hanoï, un matin d'automne. La petite ruelle de Phan Chu Trinh, désertique, mène vers un coin de Hanoi voilé par le reflet ancien et oublié des rangées de maisons séculaires. Le ciel orné de diamants verse une lumière mielleuse sur la route. Les rayons dorés ruissellent entre les feuilles de jade brillantes pour dégouliner sur le gris du béton.

Une maison coloniale avec des murs jaunâtres, dont la peinture fanée accentue l'âge de l'immeuble, surgit parmi d'autres. Derrière la grille métallique se trouve le bureau de M. Dang Nhat Minh.

L'apparence modeste du bureau reflète la personnalité de ce réalisateur. Un silence paisible règne dans la salle, occasionnellement fragmenté par l'aria agréable que crée la plume qui glisse avec fluidité sur le papier blanc. L'homme penché sur sa feuille, les sourcils froncés, arbore un air concentré et sérieux.

Il s'arrête soudainement, tournant le stylo rapidement entre ses doigts maigres et se murmure quelque chose à lui-même puis essaye en vain de continuer la phrase. Le script reste inachevé devant lui. Son stylo incliné, posé sur la feuille, reste immobile. Mais cela ne le dérange point, ce moment de blocage est pour lui le plus savoureux, le plus intrigant. Le résultat ne l'intéresse guère.

Il soupire, puis se retourne vers la fenêtre derrière son bureau. Pourtant, la banalité du paysage ne l'inspire point. La plume glisse entre ses doigts et tombe silencieusement par terre. Ce geste provoque en lui soudainement un déjà-vu violent qui l'entraîne dans un tourbillon de souvenirs, vingt-cinq ans de cinéma.

### « Je transmets cette passion de cœur en cœur. »

Il se souvient du goût de la défaite au moment de réaliser sa première œuvre en 1984. Obligé de suivre le script écrit par un autre scénariste, il se sentait incapable de mettre en scène cette histoire. Malgré tout, il se retrouvait impuissant devant la décision du Conseil de la Cinématographie qui ne le sponsoriserait que s'il acceptait de travailler avec ce scénario évoquant le travail des mineurs de charbon, un univers qui ne l'intéressait guère.

Il ne se souvient plus de la raison qui l'a amené à ce métier. S'agit-il d'une décision spontanée ? Ce n'est en tout cas pas l'influence de sa famille qui travaille dans la médecine. Il n'avait jamais rêvé de travailler dans un domaine artistique. Cette idée s'est révélée soudainement. Alors, après cette défaite, pourquoi continuer ? Pourquoi ne pas choisir un autre métier ? Il considérait la défaite comme une leçon et commença à rédiger des scénarios lui-même, ce qui donna naissance à l'histoire intitulée « Lorsque vint le dixième mois », remarquée par le Conseil. Il comprit que pour atteindre le cœur du public, il fallait d'abord se sentir ému soi-même par le film : « Il y a du feu dans mon art, je transmets cette passion de cœur en cœur », affirme-t-il comme une devise.

Mais il existe un écart d'âge très important entre Dang Nhat Minh et le public vietnamien. Les jeunes s'intéressent à des choses différentes, ont des goûts différents et perçoivent le monde d'un œil différent.

Le thème de la guerre notamment ne les attire point. Les adolescents s'intéressent aux films « modernes », qui situent leur intrigue dans des discothèques, des restaurants de luxe, etc. et s'appuient sur des scènes tape à l'œil.



*Dang Nhat Minh a dû affronter de nombreuses critiques lors de la sortie de son dernier film. (Photo : Nguyen Phan Thao Dan)*

M. Dang Nhat Minh, pour sa part, méprise les réalisateurs qui courent après la mode, qui écrivent leurs scripts en fonction des préférences de la jeunesse. Pour lui, cela enlève la valeur artistique de l'œuvre et la transforme en pure marchandise commerciale.

Les années de souvenirs qui le hantent, les mois de travail, de canevas, de sueur et de fatigue se résument aujourd'hui en trois mots : « Ne brûle pas ! », titre de son dernier film qui met en scène le destin d'une jeune femme pendant la guerre américaine au Vietnam. Ce film très attendu se différencie des autres grâce à la manière originale dont il raconte cette guerre. M. Dang Nhat Minh s'est appuyé sur « Le Journal de Dang Thuy Tram », un livre très connu au Vietnam. Il ne s'agit pourtant pas d'une simple adaptation. Chaque jour, dans son journal intime, Dang Thuy Tram illustrait la guerre avec une histoire, un souvenir, un sentiment, une leçon. M. Dang Nhat Minh, lui, a rassemblé toutes ces histoires pour reconstituer la vie de cette martyre de guerre.

Malgré un budget de 650.000 dollars, soit le double d'un film normal, le réalisateur a dû faire face à des oppositions très vives. « Encore un autre film de guerre [...] Les projections sont vides de spectateurs [...] Le gouvernement perd de l'argent [...] » Ces critiques des médias ont pu le blesser. Mais Mr. Dang a répondu à ces préjugés avec un simple sourire et a su conserver un esprit libre. Sa seule interrogation : les spectateurs se laisseraient-ils distraire par ces commentaires injustifiés ?

Et le jour de la première projection est enfin arrivé.

Pleurs et émotions se répandaient dans la salle. Le cœur de l'un se réchauffait, en observant les plaisirs simples des paysans. Celui d'un autre se brisait en même temps que la vie d'un soldat s'éteignait. Les spectateurs ne comprenaient pas pourquoi le film avait été considéré comme un échec par la presse. Mais ils n'avaient pas besoin de réponse car le film parlait pour lui-même.

**Luu My Linh, Nguyen Phan Thao Dan  
et Vo Le Hoai Linh (3<sup>ème</sup>)**

## LE DIT DE TRẦN NỮ YÊN KHÊ

Actrice française d'origine vietnamienne, Trần Nữ Yên Khê est l'inoubliable interprète de *L'Odeur de la Papaye Verte*, *Cyclo* ou *A la Verticale de l'Été*. Epouse du réalisateur Tran Anh Hung qui en a fait son égérie, elle tient aussi le rôle de conseillère artistique dans certains de ses films, comme *Norwegian Wood*, le dernier long métrage de Tran Anh Hung tourné au Japon. Revenant sur sa jeunesse passée entre le Vietnam et la France, sa vocation artistique et les rôles qu'elle a tenus, Trần Nữ Yên Khê nous fait partager des leçons d'une sagesse toute asiatique. Extraits d'un entretien à lire intégralement sur [www.aefe-asie.fr](http://www.aefe-asie.fr) (ASIA)

**ASIA – Pourquoi vos parents ont-ils quitté le Vietnam pour la France quand vous étiez toute petite ?**

*Trần Nữ Yên Khê - Mon père était alors journaliste en France. Il est parti au VN en tant que journaliste reporter et c'est à Danang qu'il a rencontré ma mère. Le pays était en guerre. Mon père ainsi que mes grands-parents maternels ont jugé préférable que nous partions pour la France. Ils nous avaient dit que c'était juste pour les grandes vacances. C'était en 1973. (...)*

**Durant votre scolarité, pratiquiez-vous des activités en rapport avec ce que vous faites aujourd'hui ?**

*Je faisais du piano et ça m'a menée au théâtre. Un jour, mon professeur de piano m'a dit: « Tu as un bon niveau mais à chaque audition tu frises la catastrophe et c'est vraiment dommage ! Tu devrais te trouver un cours de théâtre, ça t'aidera à avoir plus d'assurance. » C'est grâce à ses conseils que j'ai rencontré Hùng. Il cherchait une comédienne pour son court métrage de fin d'étude. Il était à l'Ecole Louis Lumière. Finalement c'est aussi grâce à mes parents que tout ça a pu arriver. La musique, la lecture... La lecture est une chose très importante. C'est un espace de rêverie. D'expérience solitaire. A travers la lecture, on s'invente des mondes, on crée un espace vague où il y a de la place pour toutes choses. (...)*

**Vous n'avez tourné que sous la direction du réalisateur Tran Anh Hung, votre mari. Est ce un choix ou les autres propositions de films ne vous plaisaient-elles pas ?**

*Je ne sais pas si c'est un choix personnel de ne tourner que dans les films de Hung. Le cinéma français ne laisse pas beaucoup de place aux acteurs d'origines étrangères. Les choses commencent à changer, mais pour les asiatiques, c'est encore lent. La vie est mixte, le cinéma devrait l'être aussi. Certaines des propositions qui m'ont été faites, concernent des personnages très stéréotypés. Ce qui ne m'intéresse pas franchement. J'ai eu beaucoup de chance de pouvoir tourner dans les films de Hùng, dont l'univers est dense et riche. J'en sors toujours métamorphosée. Mais j'espère toujours d'autres propositions qui m'ouvriraient d'autres univers.*

**Quels autres rôles souhaiteriez-vous tourner et, éventuellement, avec quels autres réalisateurs ?**

*J'ai tourné des films en vietnamien, en anglais mais pas encore en français, alors que c'est la langue que je maîtrise le mieux !*



*Trần Nữ Yên Khê devant la calligraphie d'actrice réalisée par Ken Kopff (Photo. Lang Khê Tran – © ASIA)*

*J'aimerais incarner des personnages qui n'auraient pas besoin de l'aide du scénariste pour justifier leurs origines. Les personnages ancrés dans la modernité d'aujourd'hui m'intéressent particulièrement. D'un film à l'autre, un réalisateur peut travailler tellement différemment. Ce qui est important pour moi, c'est son humanité. Ensuite, vient l'histoire et ce que le personnage y apporte. Mais quand je regarde un film, je suis moins intéressée par l'anecdote que par le rythme particulier de cette histoire et sa musicalité. Il m'est difficile de dire avec quels autres réalisateurs j'aimerais tourner : il y en a tellement qui ont du talent ! Si je devais en choisir un seul, ça serait Hou Hsiao-Hsien, le réalisateur taïwanais. Il fait un cinéma d'humeur. Je préfère ce genre au cinéma seulement narratif.*

**Dans le film *Norwegian Wood* inspiré du roman de Haruki Murakami, vous ne participez pas en tant qu'actrice mais en qualité de superviseur artistique. Pour quelle raison et pouvez-vous nous expliquer en quoi consiste votre travail ?**

*Cette histoire se passe au Japon et les personnages sont japonais. Il est naturel que je ne puisse pas y participer en tant que comédienne. Pour tous ses films, Hùng a toujours sollicité mon avis sur le plan artistique. J'ai beaucoup travaillé sur les couleurs, les motifs, le décor de *L'Odeur de la Papaye Verte*. J'ai collaboré aussi à ceux de *Cyclo*. Pour *Norwegian Wood* je devais m'occuper de la direction artistique mais finalement je vais également créer les costumes et tous les décors. Le fait de ne pas jouer dans le film m'a donné du temps et je connais bien maintenant l'envers du décor ! Ce que vous voyez autour de vous, ce sont deux décors qui sont construits pour le film. J'élabore les plans, je décide des ambiances en choisissant les couleurs, les matières, le mobilier, tout ça, dans le moindre détail. C'est très très intéressant, évidemment. En tant que comédienne, j'ai toujours considéré le décor comme une seconde peau. C'est le paysage mental du personnage et ça informe sur son état psychologique. (...) Je travaille en imbriquant tout pour essayer de créer des résonances. (...) C'est un vaste et méticuleux travail dont j'espère que le résultat sera juste et sensible.*

*Propos recueillis par Agathe Bollecker, Clarisse Tistchenko et Sangam Chouhan*

## CINÉMA MON AMOUR

Le cinéma à Hô Chi Minh Ville a une longue histoire et va au rythme de la mondialisation. Aux portes de la ville, les rizières et le delta du Mékong furent des lieux d'inspiration. N'oublions pas que la romancière Marguerite Duras y est née et a beaucoup apporté au cinéma à travers ses propres réalisations et collaborations cinématographiques, comme *Hiroshima mon amour*, ou ses romans adaptés par d'autres au grand écran, comme *Un barrage contre le pacifique*.

C'était en octobre 1898. Une projection de cinéma a lieu à Chợ Lớn (le marché chinois de Saigon). La première du pays. Trois ans à peine après la première projection cinématographique des frères Lumières à Paris (en 1895). Un an plus tard, Léopold Bernard, alors maire de Saigon, fait construire le premier cinéma, en fait une grosse paillote, sur la rue Nguyễn Huệ d'aujourd'hui\*. Depuis, à Saigon devenue Ho Chi Minh Ville, le cinéma se développe de plus en plus et est désormais à la disponibilité de tous les Saïgonnais.

Il existe une dizaine de salles commerciales partout dans la ville, que ce soit en périphérie ou en centre-ville. Les plus connues sont le *Galaxy Cinema*, le *Megastar*, le *Diamond Plaza Cinema* ... Dans ces salles sont diffusés des films américains et vietnamiens ; il y a également de plus en plus de films coréens, mais ils sont minoritaires. Les spectateurs ont le choix entre des films en VO sous-titrés en vietnamien ou doublés en voix off (quand la version vietnamienne n'existe pas encore, c'est une seule personne qui prête sa voix à tous les personnages). Les films restent environ deux semaines à l'affiche ; ce sont bien sûr des nouveautés qui sont susceptibles d'avoir du succès. Les vieux films, même classiques, sont rarement diffusés. Les prix varient de 30 000 à 70 000 dongs (ce qui est tout à fait convenable). L'ambiance est détendue. C'est un autre univers où il peut faire froid (à cause de la climatisation) et qui nous emporte vers un autre monde : celui que propose le réalisateur, en contraste complet avec le quotidien de la rue. De plus (et hélas), les séances aux trois quarts vides ne sont pas rares. Ceci nous donne l'impression que la salle est à nous. C'est pour cela qu'elles sont parfaites pour les sorties entre amis.



Deux visages du cinéma à Hô Chi Minh-Ville : Le *Diamond Plaza* à gauche et la médiathèque de l'*Idécaf* à droite (photographies : Arnaud Fayet, 3<sup>e</sup> A)

Fondé en 1982, l'Idécaf (l'Institut D'Echanges Culturels Avec la France) demeure un lieu d'échanges francophone important. A côté de sa médiathèque où l'on peut consulter divers DVD français de tous genres, il y a la salle de théâtre où il est de coutume de diffuser des films par thème (amour, policier, nature...), par genre (documentaire, animation...) ou encore par acteur : la dernière

programmation était ainsi consacrée à Juliette Binoche. Ce qui est intéressant c'est que les sélections ont souvent une relation entre la France et le Vietnam. D'autre part, à l'Idécaf, on passe aussi bien des films classiques que des films contemporains. C'est un lieu particulièrement sympa où l'on peut rencontrer des gens, et le tarif est tout à fait tentant : 15 000 dongs, c'est-à-dire 60 centimes d'euro, et il y a souvent des séances à entrée libre.



Magasins de DVD piratés dans la rue *Huynh Thuc Khang* (photographie : Thy Anne Chu Quang)

Une autre manière de s'en tirer à bas prix est d'acheter un DVD... mais pas n'importe lesquels, ceux qui sont piratés (ce qui ne vous empêche pas d'acheter des vrais, mais les DVD piratés sont les plus répandus.) Il est très facile de s'en procurer. Sachant que souvent, un magasin de DVD piratés peut en entraîner plusieurs à s'installer à ses côtés, il ne sera pas exceptionnel de voir des rues entières spécialisées dans leur vente. La raison pour laquelle ils ont un tel succès est bien sûr leur coût : aux alentours de 20 000 dongs (presque 1 euro). Vous pourrez éventuellement marchander si vous en achetez plusieurs. Comment les DVD officiels pourraient-ils les concurrencer (ils coûtent dans les 300 000 dongs) ? L'entrée du Vietnam dans l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC) a provoqué des rumeurs selon lesquelles il n'y aura bientôt plus de DVD piratés, mais visiblement c'est loin d'être encore le cas. La qualité de ces DVD n'est pas garantie (bien qu'il soit toujours possible de les retourner pour un problème technique), mais il y a une grande variété de choix, notamment (et curieusement) l'intégrale de Godard, la collection complète des Palmes d'Or à Cannes, ou la totalité des saisons de séries américaines (*Friends*, *The Simpsons*, *Desperate Housewives*). A ce prix-là, difficile de résister et pourtant, il le faudrait car l'argent des DVD pirates ne paye jamais les droits d'auteur des cinéastes.

Au sein de notre école (l'École Française Colette), souvent les professeurs nous passent des films, bien sûr en relation avec le programme, mais qui permettent de nous échapper du cours traditionnel. Cependant, ce n'est pas comparable à une projection de cinéma, car on analyse le film et on a donc un autre regard sur ce divertissement populaire. Il y avait autrefois un cinéclub entretenu par un ancien professeur d'histoire-géographie, où passait une fois par semaine un film, le soir, mais qui s'est évaporé lorsque ce professeur est parti. Vivement la réanimation du cinéclub de l'école !

Thy Anne Chu Quang (2<sup>nd</sup>e)

\* in *Hỏi Đáp 300 năm : Sài Gòn - Thành Phố Hồ Chí Minh III* de Nguyễn Thế Truật (1998)

## TOHO, LE CINÉ SUR UN PLATEAU

Le jeudi 11 juin 2009, élèves et enseignants d'ASIA se sont rendus aux mythiques Studios Toho, à l'ouest de Tokyo pour y passer un après-midi de « pur cinéma ».



Sur la façade d'entrée, nous découvrons une immense scène peinte des *Sept samourais*. Juste à côté, une statue de *Godzilla* ! Parmi les milliers de films tournés ici depuis les années 1930, ces deux là sont les plus connus. Après un strict contrôle, nous entrons dans les studios. C'est un autre monde. Précédée de son attachée de presse et d'une assistante, Mme Trần Nữ nous reçoit dans un grand bâtiment où se trouvent des décors pour le film *Norwegian Wood* que réalise son mari. L'interview débute. Nous lui posons beaucoup de questions et nous prêtons une grande attention à ses paroles, fascinantes, entraînantes et intéressantes. Simples, claires et accessibles à tous.

L'entretien fini, tout le monde est content. Mme Tran nous invite alors au restaurant des studios, en terrasse. Il fait beau. Une petite rivière coule à nos pieds. « Elle a servi de décor naturel à Kurosawa pour les *Sept samourais* » nous apprend tout à coup une voix masculine. C'est celle de M. Tran Anh Hung qui vient de nous rejoindre entre deux prises. Grâce à lui et à son épouse, nous avons l'immense privilège d'être invités sur un autre plateau. Et d'assister à quelque chose d'extraordinaire : le tournage d'une scène ! D'abord, découverte du plateau : un magasin de disques. Vu de l'extérieur, on aurait dit une maison en construction, mais à l'intérieur on s'y croit vraiment. Tout y est : le comptoir, des centaines de disques en vinyle, des chaises, des haut-parleurs pour diffuser la musique, un cendrier... A travers la fenêtre, on aperçoit une « fausse » rue décorée d'écriteaux, de fils électriques... C'est un bonheur que de circuler dans « l'envers du décor » expliqué par Mme Trần Nữ et son mari. Puis toute l'équipe technique s'active soudain. Le tournage débute avec le célèbre acteur Matsuyama Kenichi. A chaque fois que la caméra tourne, il y a un silence de mort. Personne n'ose faire de bruit, fixant des yeux l'acteur sur les écrans de contrôle. M. Tran fait de nombreuses prises. Après une bonne heure, le réalisateur signale que tout est « ok ». Nous avons remercié Mme et M. Trần et nous sommes partis. « Après cette journée inoubliable, Sangam, qui filme *Le Dit d'Asie*, part tout de suite acheter le livre qui sert de base pour le film, espérant savoir quelle scène il a pu voir. Il n'est pas le seul à avoir apprécié cette journée fantastique ! Je trouve cela tout à fait génial de pouvoir quitter notre univers scolaire habituel, pour entrer dans un monde aussi féérique que celui des studios de cinéma.

Clarisse Tistchenko (3<sup>ème</sup>)

## LE CINÉMA INDONÉSISIEN

Bien que le cinéma indonésien ait une longue histoire, il reste aujourd'hui un cinéma émergent. En effet, même s'il apparaît en 1926, il ne commence à se développer qu'au début du 21<sup>ème</sup> siècle.

Comme tous les films de l'époque, le premier film indonésien est un film muet. Il est réalisé en 1926 par des producteurs néerlandais G. Kruger et L. Heuvelcorp. Il s'intitule "*LoetoengKasaroen*" : il est diffusé au cinéma pendant plus d'un an. Les journaux de l'époque célèbrent la sortie de ce film réalisé pendant la colonisation hollandaise. Les acteurs principaux sont des « indigènes ».

Le journal « *Elita* » annonçant la sortie du film « *LoetengKasaroen* »

(Source : Wikipedia)



Après ce premier essai, des centaines d'autres films ont suivi. Pendant l'occupation japonaise, l'industrie cinématographique est réquisitionnée et utilisée comme outil de propagande. Plus tard, le gouvernement Soekarno utilise le cinéma pour lancer des messages nationalistes et hostiles aux Occidentaux. Pendant l'ère Suharto (1967-1998), la censure régit la cinématographie indonésienne.

C'est seulement en 1980 que le cinéma indonésien atteint son apogée. Il connaît son âge d'or avec le succès des comédies de la *Warkop*. La *Warkop* rassemble une troupe de comédiens indonésiens qui ont énormément contribué au succès du cinéma local. Le début de l'importation de films étrangers dans les années 1990 fait perdre une partie de leur succès aux films locaux. L'essor de la contrefaçon et de la télévision contribuent également à ce déclin. Les films produits alors sont surtout des séries B pour adultes, des vidéo films et des téléfilms.

Dans l'Indonésie post-Soeharto, le cinéma indépendant connaît un nouveau départ. Le premier long métrage d'animation indonésien, *Beauty and Warrior*, sort en 2005. En 1998, le Festival international du film de Jakarta (JiFFest) voit le jour. Aujourd'hui, le cinéma indonésien possède de nombreuses salles de cinéma essentiellement basées à Jakarta. Des grosses compagnies de diffusion comme « Cinema 21 », « Blitz Megaplex », « Planet Hollywood » ou encore « Cinema Premier » se battent pour diffuser les dernières productions étrangères ou locales.

Le cinéma indonésien contemporain doit son succès national au fait qu'il emploie beaucoup d'acteurs adolescents. Il attire beaucoup de jeunes qui représentent la majorité de la population indonésienne.



Tournage dans le vieux Jakarta

Viktor Malovry (1<sup>ère</sup>ES)

## JULIE ESTELLE, NOUVELLE ÉTOILE

Actrice montante du cinéma indonésien, Julie Estelle symbolise tout à fait l'image du nouveau courant cinématographique indonésien contemporain, qui se caractérise d'abord par la jeunesse de ses actrices et de ses acteurs, relayant ainsi les reflets et les aspirations d'une jeune population indonésienne, composée essentiellement d'adolescents.



Julie Estelle

Ce premier film, lui servira aussi de tremplin dans sa carrière en lui permettant de décrocher l'année suivante, le rôle principal dans le film d'horreur *Kuntil Anak I*, qui aura une suite en 2007 puis en 2008, formant ainsi la saga des *Kuntil Anak*.

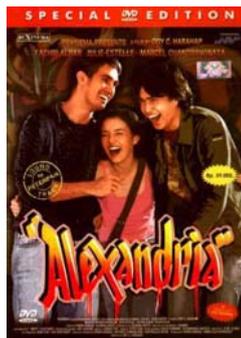
En 2007, l'année de son baccalauréat et à dix huit ans, elle obtient son premier prix de *Meilleure actrice* aux Festivals du film de Bali puis de Jakarta, grâce à son interprétation du rôle d'Aristha dans *Selamanya*.



Outre sa carrière cinématographique, Julie, va aussi séduire le monde de la publicité et de la mode grâce à son physique d'eurasienne, très recherché par les publicitaires ; tournant ainsi « pub » sur « pub » sans oublier les vidéo-clips et les catalogues de mode. Devenue aujourd'hui une icône de la jeune génération des acteurs indonésiens, Julie Estelle souhaite également tourner dans un film qui mettrait en jeux des valeurs plus morales et plus éducatives. Etoile montante du cinéma indonésien, elle ne devrait pas trop peiner à trouver des producteurs et des réalisateurs intéressés par un tel projet, ce qui lui ouvrirait définitivement toutes les portes du « Grand Cinéma ».

La classe de 3<sup>ème</sup>

Julie Estelle Gasnier, ancienne élève du Lycée International Français de Jakarta (Bac 2007), a débuté sa carrière d'actrice avec l'épanouissement du cinéma indonésien. A quinze ans, Julie obtient déjà le second rôle dans un premier long métrage *Alexandria*. Son personnage, qui n'est autre qu'*Alexandria*, sera unanimement salué par la critique, contribuant à faire de ce film un succès de l'année 2005



*Alexandria*, son 1<sup>er</sup> film

## « UN CINÉMA FANTASMÉ »... ET UNE VÉRITABLE PASSION !

David Vivier est intarissable sur le cinéma hongkongais. Son amour pour le 7<sup>e</sup> art a beaucoup influencé son choix pour venir s'installer à Hong Kong. Le regard pétillant et la tête pleine d'idées, l'allure décontractée mais énergique, il parle de sa passion pour cet art unique, qui nous réserve à tous bien des surprises...

Après la prise de pouvoir de Mao en Chine (1949), de nombreuses personnes se sont enfuies vers d'autres pays où le régime était plus adapté à leurs idées. « Hong Kong et Taipei sont ainsi devenus les foyers d'artistes et de penseurs, » explique David Vivier (photo ci-dessous). Parmi eux se trouvaient des cinéastes, des acteurs...

Le cinéma hongkongais se divise en quatre genres, tous différents non seulement les uns des autres, mais aussi de la manière de traiter les mêmes genres dans d'autres pays... Nous retrouvons ainsi les arts martiaux, où se sont révélés de nombreux acteurs mondialement connus tels que Bruce Lee, Jet Li ou Jackie Chan. Les polars sont



aussi très populaires, caractérisés par des mises en scène originales, « souvent tournées sans autorisation dans les rues, » précise notre invité ; et où le burlesque se mélange au sérieux. N'oublions pas les drames et comédies de mœurs, composante très appréciée par les locaux. Enfin, il existe la catégorie III, celle qui regroupe toutes les œuvres avec des scènes violentes ou érotiques ; « c'est un genre un peu spécial qui a explosé à partir du milieu des années 80, dans le contexte de la rétrocession prévue, raconte David. Les metteurs en scène voulaient placer dans leurs films tout ce qui pourrait être éventuellement interdit après... ». Le cinéma hongkongais c'est aussi l'histoire de studios, dont la « Shaw Brothers ». Ce studio a démarré vers 1958. « Les frères Shaw ont été les premiers à mettre en place un cinéma d'envergure à Hong Kong, » précise notre passionné. Les films issus de ce studio sont « ce que Hong Kong a fait de mieux durant les décennies 60 et 70 en matière de cinéma ».

Nous notons que dans le cinéma hongkongais, la chorégraphie joue un rôle très important, surtout dans le genre des arts martiaux. Nous remarquons également que la femme a souvent un rôle central dans l'histoire et, enfin, que le thème récurrent est la vengeance. « Il y a en effet beaucoup de codes... ».

Raymond Chow, propriétaire du studio Golden Harvest, est un autre incontournable du paysage... « C'est lui qui a engagé Bruce Lee et fait un succès énorme grâce au film *The Big boss*, » s'enthousiasme David Vivier. C'est également Chow qui contribue énormément à populariser le cinéma de Hong Kong au-delà des frontières.

« D'abord, il était dévalorisé... jusqu'à ce que de grands noms à Hollywood commencent à s'en inspirer ». Et de citer Quentin Tarantino ou Martin Scorsese, etc.

Le cinéma hongkongais est certes très intéressant, mais il n'est pas le seul à être spécial. Alors, pourquoi un tel intérêt ? « C'est son côté artisanal qui me plaît, » nous confie David Vivier. Les Hongkongais n'ayant pas toujours les moyens ou les autorisations pour tourner dans la baie, ils doivent se débrouiller comme ils peuvent, et du coup avec beaucoup d'ingéniosité. Et pour notre invité, quand cette passion a-t-elle réellement commencé ? « Bruce Lee, bien entendu, a été le déclencheur ». Cependant, David Vivier nous avoue : « Le langage du corps dans le cinéma de Hong Kong m'attire, il y a aussi un côté burlesque typique que je ne trouve nulle part ailleurs ». Et de conclure : « il y a un côté un peu fou, c'est un cinéma fantasmé ».

Claire Fries et Pierre Clochard-Bossuet (1<sup>ère</sup> S1).

## L'ÉPOPÉE DU CINÉMA DE HONG KONG

« Cinéma de Hong Kong », une appellation exotique qui fait référence au scintillement du centre-ville la nuit, à la chaleur de l'Asie et aux délices de l'Orient. Ce "melting pot" où cultures britannique et orientale ne font qu'un, est propice aux expériences artistiques les plus originales...

Le cinéma Hongkongais est unique : il se détache du cinéma chinois et a été très influencé par la culture occidentale, ce qui lui confère un style particulier. Du fait de son passé colonial britannique, Hong Kong a bénéficié d'une liberté économique et politique que n'avait pas la Chine continentale, devenant ainsi avec le temps un grand centre de production cinématographique. En terme de production, le cinéma hongkongais s'élève aux rangs des "Grands" au même titre que Bollywood et Hollywood.

Retour en arrière. 1913 : premier film hongkongais. "Zhuangzi tests his wife", adaptation d'un opéra et réalisé par Lan Man-wai. Jouant un rôle féminin dans ce film, comme le veut la tradition, Lan Man-wai est considéré comme le "père du cinéma de Hong Kong".

Dans les années 30, avec l'avènement du parlant, on assiste à des rivalités entre gouvernement et réalisateurs : le problème de la langue apparaît. Hong Kong, un des principaux centres du cantonais, s'oppose au gouvernement du Kuomintang qui souhaite favoriser le mandarin et est hostile au cantonais. Le cinéma hongkongais est donc contraint à ne se développer qu'à Hong Kong, où il rencontre toutefois un grand succès.

Après la Seconde Guerre Mondiale, le cinéma chinois se scinde définitivement en deux cinémas : un en mandarin, dialecte dominant des émigrés chinois du continent et un en cantonais dialecte de la majorité des hongkongais d'origine. Une compétitivité s'installe alors entre ces deux courants notamment face au prestige et au savoir-faire des réalisateurs de Shanghai. Durant cette période, les opéras dominent les productions en cantonais. Les effets spéciaux

apparaissent dans les films de Wuxia, un genre ayant pour thème la pratique des arts martiaux, toujours en mandarin. Les années 1960 et le début des années 1970 sont marquées par la production de films mandarins par la Shaw Brothers, le plus grand studio de cette époque. Le mandarin garde donc sa position dominante comme langue principale du cinéma hongkongais jusqu'à la fin des années 1970, où le cantonais reprend doucement le dessus grâce à la télévision. Le retour du cantonais se fait véritablement avec les frères Hui, deux célèbres réalisateurs qui ont connu un grand succès commercial au box-office avec leur film en cantonais.

Pendant les décennies 80 et 90, le cinéma hongkongais explose : il domine non seulement le marché de l'Asie de l'Est, mais commence à émerger en occident. Il apparaît en

premier dans les Chinatowns, et devient un cinéma culte chez les cinéphiles occidentaux. Les meneurs du boom sont Tsui Hark, un producteur - réalisateur qui réinvente le célèbre genre Wuxia ou encore Wong Jing, ainsi que John Woo (qui inaugure le genre « gangster » avec l'acteur Chow Yun-Fat).



Statue de Bruce Lee dans le port de Hong Kong (photo ASIA)

Après le milieu des années 1990, le cinéma hongkongais entre en crise : les ventes de billets de cinéma chutent, le nombre de films produits diminue fortement et les films de catégorie III disparaissent avec l'apparition de la censure lors de la rétrocession de Hong Kong à la Chine en 1997. Cet événement a également entraîné le départ de célèbres stars à Hollywood. Le cinéma hongkongais perd alors du terrain face à Hollywood, qui devient le cinéma dominant du box-office hongkongais pour la première fois. Paradoxalement, cette époque marque l'ouverture du cinéma hongkongais sur le marché international. Le réalisateur Quentin Tarantino s'en inspire fortement et le style sensationnel du cinéma hongkongais se manifeste nettement dans les films d'action de Hollywood. L'exemple le plus marquant est Matrix, dont les scènes de combat sont chorégraphiées par un hongkongais, Yuen Woo-ping.

L'histoire du cinéma Hongkongais montre l'étroit lien entre l'histoire de la ville et son émancipation artistique, ses différents genres selon les époques, son désir de s'affirmer, et évidemment, l'éternelle rivalité entre la Chine continentale et ses régions administratives spéciales.

Joana Moron et Christine Leclercq (1<sup>ère</sup> S1).

## LES OMBRES ÉLECTRIQUES

Les élèves de la classe de 2<sup>nde</sup> A du Lycée Français de Shanghai ont assisté avec leur professeur de français Madame Elisabeth Maybon à une conférence donnée par Monsieur Marc Malki le 30 novembre 2009 sur l'histoire du cinéma chinois.

« Les ombres électriques » (dian ying en chinois qui désigne le cinéma : voir idéogrammes ci-contre) firent leur apparition en Chine en 1896. Mais le premier film entièrement chinois date de 1905, *Dingjun shan*, la montagne de Dingjun, une version filmée d'un opéra chinois très célèbre. Depuis le cinéma muet en noir et blanc, la Chine a su, malgré son histoire instable, évoluer et innover dans le domaine du cinéma.

**C'est à Shanghai dans les années 1920 que le cinéma chinois prit son essor.** Après la révolution de 1911 et la chute de la dynastie Qing, la nouvelle république n'était pas assez stable pour assurer le développement du cinéma. A Shanghai dans les années 20 les concessions étrangères assuraient la prospérité et la stabilité, le cinéma chinois alors connu un grand développement. Les directeurs d'opéra traditionnel s'intéressèrent à la nouvelle industrie cinématographique, pendant que leurs collègues de gauche tournaient des films sociaux, et que les conservateurs prônaient un cinéma d'évasion et de divertissement. A partir de 1926 Chang Kai Chek renforça son pouvoir et les films sociaux disparurent pour laisser place aux reconstitutions historiques (baishi pian) pour divertir et faire concurrence au cinéma américain qui représentait 75% des films projetés en Chine avant 1949. C'étaient souvent des adaptations de romans classiques comme : *Xixiang ji*, le roman de la chambre de l'ouest de Hou Yao en 1927.

Vers la fin des années 20, les studios de Hong Kong se rendirent compte que le nouveau « Hollywood » chinois, à savoir la ville de Shanghai, était sous forte influence américaine. Ils produisirent alors les célèbres films de cape et d'épée qui eurent un succès immédiat : *Nixia Li Feifei*, *Li Feifei*, une chevalière errante, 1925 ou *Huoshao honglian* L'incendie du temple du lotus rouge, 1928, succès dû en partie au grand nombre d'acrobaties empruntées à l'opéra chinois. Avant 1930, les productions étaient principalement réalisées à Shanghai.

**Les années 1930 furent des années de grande instabilité politique.** Le Japon envahit la Mandchourie en 1931 et les réalisateurs revinrent au social, ils dénoncèrent la dictature du Guomindang. Presque tous les films étaient encore muets. Le premier film chinois parlant date de 1932 : Genü Hong Mudan, la chanteuse du Pavillon rouge de Shichuan Zhang. Le néo-réalisme naquit en Chine grâce à la ligue des écrivains de gauche. Malheureusement, une grande majorité des œuvres des années 1930 disparurent lors des tragiques bombardements Japonais en 1937. A cette période l'industrie du cinéma migra vers Hong Kong. La production devait reprendre après 1945 à Shanghai où les mélodrames chinois connurent un immense succès.

**L'année 1949 marqua un tournant.** Avec l'arrivée de Mao à la tête de la République Populaire de Chine la production cinématographique fut nationalisée et utilisée comme outil de propagande au profit de l'Etat.

Les Chinois s'inspirèrent de l'ultime modèle communiste : le cinéma soviétique. Cependant, ils n'arrivèrent jamais au même niveau de qualité et de succès. La cinématographie chinoise fut ralentie par la politique communiste. De nombreux réalisateurs, producteurs et acteurs furent rééduqués, un bureau de censure très actif fut mis en place. Citons en exemple de ce cette période, le cinéaste Xie Jin né au Zhejiang en 1923 dans une famille aisée, il avait découvert le cinéma à Shanghai,

avait poursuivi ses études à Hong Kong et revint comme réalisateur à partir de 1955 à Shanghai où il tourna beaucoup de productions de qualité.

Son plus beau film *Wutai jiemei*, sœurs de scènes, sortit en 1965 au moment de la Révolution Culturelle, il ne fut pas visionné. Sa famille fut dénoncée comme contre-révolutionnaire, ses parents se suicidèrent et lui fut envoyé en rééducation. C'est Jiang Qin, la femme de Mao qui devait le faire sortir pour lui commander des films de propagande.

**La quatrième génération de cinéastes est celle des réalisateurs formés au marxisme.**

Dans le cinéma chinois, les époques cinématographiques sont caractérisées d'après le nombre de générations de cinéastes depuis l'apparition du cinéma en Chine. La quatrième génération est composée de cinéastes n'ayant eu aucune influence occidentale. L'utilisation de techniques et matériels cinématographiques modernes et étrangers est négligée par ces directeurs. Malgré cette nouvelle indépendance, les cinéastes de cette génération conservatrice prenaient comme modèle le cinéma chinois des années 30 et 40 et restaient timides face aux innovations. Après le décès de Mao Tse Tong en 1976, le cinéma retrouva un peu d'indépendance et en 1978 l'académie du cinéma de Pékin put à nouveau accueillir des étudiants.

**La cinquième génération : celle des jeunes cinéastes diplômés.**

En 1982, le cinéma chinois devint finalement entièrement libre et moderne avec la sortie de l'Académie du Cinéma de Pékin de jeunes cinéastes diplômés qui forment la 5<sup>ème</sup> génération. Ces metteurs en scènes et directeurs, -Zhang Yi Mou et Huang Tu Di- ayant eu un apprentissage moderne de leur profession purent l'appliquer dans leurs œuvres. Leurs films d'ailleurs obtinrent un succès immédiat dès leur apparition.



Affiche de Mathilde Marie (4<sup>e</sup>)

(extraite du dossier ci-contre)

Ils furent primés à l'étranger comme *Adieu ma Concubine*, Chen Kaige qui obtint la Palme D'or à Cannes en 1993. Ce film de 3 h suit les soubresauts de l'histoire du pays de 1924 à 1977. Zhang Yimou (chef opérateur de Chen Kaige) réalisa en 1987 Hong gaoliang, *le sorgo rouge* avec Gong li, qui restera sa muse pour ses films suivants

notamment *Ju Dou* en 1990 qui raconte l'histoire d'une jeune paysanne mariée à un vieux et riche propriétaire d'une teinturerie qui la maltraite. En 1991 sortira *Qui ju Da Guans, Qiu Ju, une femme chinoise* et 1992 *Huozhe, Vivre*. Malgré un succès à l'étranger énorme, les chinois n'apprécient pas beaucoup ces nouveaux films, ils ne leur semblent pas bien représenter la Chine.

**La sixième génération.** Vers 1989, de jeunes cinéastes tournent souvent clandestinement dans les villes des sortes de documentaires très réalistes montrant la vie contemporaine en Chine telle qu'elle était. Ils filment souvent clandestinement des films ressemblant à des documentaires. Des films peu connus en Chine, qui ont du succès dans les festivals internationaux. Ces cinéastes représentent la sixième génération. Jia Zhang Ke est un représentant de cette génération. Son film *Xiao Wu, artisan pickpocket* 1998 montrent les conséquences des mutations postsocialistes sur les anciens paysans et ouvriers.

### Et aujourd'hui que devient le cinéma chinois ?

Malgré les changements de régimes et leur influence sur la culture, le cinéma chinois demeure aujourd'hui la 3<sup>ème</sup> industrie cinématographique mondiale après les Etats-Unis et l'Inde. Mais nous n'avons accès qu'aux productions médiatisées et à certains films d'art et d'essai qui nous parviennent qu'avec difficulté. Les spectateurs chinois ne fréquentent pas beaucoup les salles. Le cinéma est concurrencé par les téléfilms et les DVD pirates. Beaucoup de cinéastes chinois indépendants doivent encore s'expatrier pour pouvoir créer selon leurs idées.

Cette conférence traitant un sujet à la fois historique et moderne nous a permis de découvrir un cinéma qui était pour nous assez mystérieux.

### La classe de seconde A

## « ALLONS AU CINÉMA »

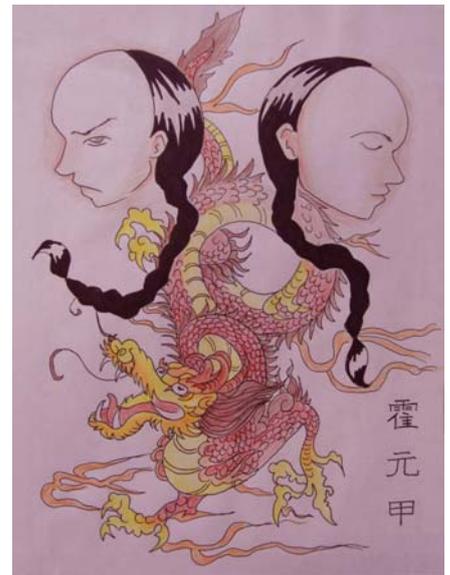
Les 4<sup>èmes</sup> A et C du Lycée français de Shanghai vous recommandent un film d'action : « *Huo Yuan Jia, le Maître des armes* », un film de Rony Yu avec Jet Li dans le rôle principal.

Au tout début du XX<sup>ème</sup> siècle, Huo Yuan Jia, notre jeune héros, est un enfant issu d'une famille aisée. Lors d'une défaite de son père, grand maître des arts martiaux, il se sent humilié, déshonoré. Adulte, Huo Yuan Jia devient riche et remporte beaucoup de succès grâce à sa maîtrise du wushu. Il vit heureux avec sa fille, bien qu'il n'ait pas beaucoup de temps à lui consacrer. Lors d'un combat, le héros vainc « son ennemi d'enfance » et tue le maître de Tianjin par vengeance et par ambition.

Malheureusement, en représailles, sa fille et sa mère sont tuées. Ce choc lui ouvre les yeux et il décide de fuir le monde de la violence et des combats. Il arrive par hasard à la campagne où il est recueilli par une vieille femme et sa fille aveugle, qui lui offrent une vie paisible et saine. Assagi, Huo Yuan Jia retourne en ville pour la fête des morts et recommence les arts martiaux, mais avec une nouvelle mentalité et de nouveaux buts : en effet la Chine du XX<sup>ème</sup> siècle est partiellement sous l'emprise des Occidentaux dans les grandes cités. Huo Yuan Jia veut

que la Chine ne se laissera pas faire.

Il s'engage alors dans un tournoi de quatre grands combats contre des adversaires de différents pays. Il en sort vainqueur, mais garde son esprit de sagesse et de modération : ce n'est plus de la violence gratuite, il se bat pour l'honneur de son pays.



Affiche d'Océane Hamelin (4<sup>e</sup>)

Malheureusement, à son dernier combat, il est lâchement empoisonné. Continuera-t-il à vivre ?

### Les personnages du film :

Huo Yuan Jia est un enfant de famille aisée, passionné de wushu et désireux d'accéder au titre suprême de maître des armes. C'est le personnage principal. Les personnages secondaires sont : Jin Sun, fidèle ami du héros ; la jeune aveugle, personnage doux et apaisant. D'autres personnages apparaissent au cours des combats. Ils sont là pour faire évoluer l'histoire et notre héros.

Ce film comprend beaucoup de combats avec de nombreuses cascades. On découvre un certain nombre d'armes traditionnelles : le nunchaku par exemple... On peut tout de même noter que certaines scènes sont violentes et demandent une condition physique et une agilité remarquables de la part des cascadeurs ; notons cependant une légère tendance à abuser des effets spéciaux un peu trop voyants.

### La reconstitution historique

Elle est intéressante car on découvre une Chine ancienne, traditionnelle au début du film et qui évolue avec l'arrivée des Occidentaux. On peut noter les maisons aux toits relevés, constitués de pavillons, les costumes qui changent, passant de la tenue traditionnelle, avec la natte et l'avant du crâne rasé, aux costumes occidentaux. Le complet cravate pour les hommes, les robes et ombrelles sont de mise pour les femmes. Par contre la campagne, elle, ne bouge pas, à l'abri des bouleversements et de la violence urbaine. Donc Huo Yuan Jia peut apprendre la sagesse à la campagne.

Ce film transmet un message de paix, prouvant que l'on peut transformer son état d'esprit. D'orgueilleux Huo Yuan Jia, après son séjour à la campagne, a acquis une sagesse qui le rend serein et magnanime et lui permet de devenir le sauveur de l'honneur chinois. Il n'en devient pas pour autant vaniteux. A la fin du film, on comprend que même en mourant, Huo Yuan Jia est heureux d'avoir affronté un adversaire honorable : le Japonais. Malgré sa violence, ce film reste optimiste et montre, par ailleurs, la naissance d'un patriotisme chinois.

Les classes de 4<sup>ème</sup> A et 4<sup>ème</sup> C

## LE CINÉMA À KYOTO

Le 20 novembre 2009, les collégiens et les lycéens de l'Ecole Française du Kansai ont visité à Kyoto, les studios Eigamura (« Toei Movie Land ») surnommés « le Hollywood du Japon ». L'occasion pour découvrir décors et secrets d'acteurs tout en se plongeant dans l'histoire du cinéma japonais.



Les lycéens et les collégiens de l'EFK en costume d'époque  
(Photographie : Elisabeth Etienne)

Dans ces studios sont filmés plusieurs *jidaigekis*, c'est-à-dire des drames historiques de samouraïs. Des films de cinéma de la firme Toei mais aussi des séries de télévision comme « Mito Komon » est tournée à Eigamura.

Ces studios sont ouverts au public (avec entrée payante) et ils jouent le double rôle de studios et de parc d'attractions. Sous son rôle de parc, on peut visiter une reproduction du paysage de l'ère Edo, ainsi que de nombreuses attractions telles que des jeux d'arcades, une maison hantée, un spectacle de ninjas et une introduction aux effets spéciaux utilisés lors des tournages de *jidaigekis*.

Etienne Dumouchel (Tle S) et Yuto Mizutori (1ère S)

## HISTOIRE DU CINÉMA AU JAPON

La cinématographie japonaise débute à la fin du 19<sup>e</sup> siècle lorsque le cinématographe des Frères Lumière fut présenté à Osaka. Après ces débuts français, la suite du « film » est écrite par les Japonais.

C'est Shiro Asano qui est le premier à avoir importé une caméra et tourné des scènes. Entre 1909 et 1926 le genre drame historique commence à être populaire. Pendant la guerre sino-japonaise qui débute en 1937, le gouvernement contrôlait la production cinématographique. Il fallait passer par la censure avant le tournage. La censure voulait promouvoir les thèmes tel le sacrifice de soi et le militarisme, et faire obstacle aux thèmes tels l'oisiveté des femmes, le pessimisme et le marxisme. Certains films étaient en conformité avec la censure, par exemple les *Quarante sept ronin*, un drame historique de Mizoguchi, et *Zatoichi*. Dès les années 1950, le cinéma japonais a connu un grand essor dans le monde : en 1951, *Rashômon* d'Akira Kurosawa avec la star Toshirô Mifune et les *Sept samouraïs* (1954).

Durant l'après-guerre, la Nikkatsu (groupe japonais spécialisé dans la production de films cinématographiques) décide de construire de nouveaux studios Nikkatsu en 1954. La Nikkatsu lance la star Yûjirô Ishihara avec l'adaptation de deux romans de Shintarô Ishihara, *La Saison du soleil* (Takumi Furukawa, 1956) et *Passions juvéniles* (Kônakahira 1956).

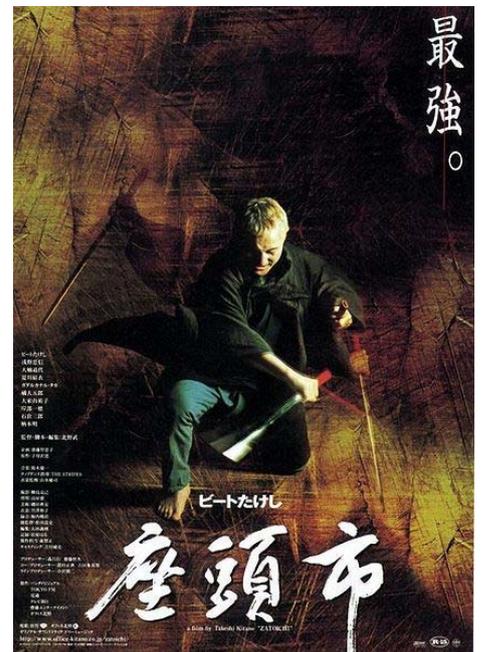
Les années 1980 et 1990 mettent fin au système des grands studios. L'industrie du cinéma se reforme autour de producteurs et de réalisateurs indépendants comme Shôhei Imamura, ayant réalisé *La ballade de Narayama*, *l'Anguille*, et Akira Kurosawa, ayant réalisé *Kagemusha*.

Pascal Geymond (Tle L),  
Hugo Tokuzumi et Jua M'Bandja (4<sup>ème</sup>)

## ZATOICHI

A Eigamura ils font beaucoup de *jidaigekis* (drames historiques), et *Zatoichi* est un très bon exemple de ce genre de films.

Dans le Japon des samouraïs, Zatoïchi est un voyageur aveugle qui gagne sa vie en tant que joueur professionnel et masseur. Mais son handicap dissimule un guerrier stupéfiant dont l'extrême précision et la rapidité au sabre étonne tout le monde. Au cours de ses voyages, il essaye cependant de protéger les innocents de ces luttes entre clans.



Affiche du  
film *Zatoichi*  
(Image Fair  
Use : Bandai  
Visual/Office  
Kitano©2003)

Depuis longtemps, il y a eu beaucoup de séries de films sur *Zatoichi* : «Le secret», «Un nouveau voyage», «Le fugitif», «Voyage sans repos» etc. Les films ou les séries télévisées sont tous inspirés d'un roman de Kan Shimozawa (1892 – 1968).

En 2003, le réalisateur Takeshi Kitano a réalisé un nouveau film sur Zatoichi, avec une originalité : il jouait le rôle de l'acteur principal tout en étant le cinéaste.

Sono Duly, Marie-Moe Venzac et Marie Norikane (4<sup>ème</sup>)

## CASCADEURS ET EFFETS SPÉCIAUX

**A Eigamura, nous avons tout d'abord vu une démonstration de combat entre un samouraï et un ninja**

En la regardant, on a pu voir les astuces que les combattants utilisent pour nous tromper. Par exemple, ils nous ont montré comment faire croire qu'une flèche atteint sa cible ou comment faire croire qu'ils font des sauts de plusieurs mètres de hauteur.

On vous a décrit ici les cascades d'Eigamura, mais il y en a bien sur d'autres sortes. Un cascadeur est un artiste chargé de remplacer un acteur pour le tournage d'une scène comportant un risque de blessure ou nécessitant une habileté physique ou de pilotage particulière. Le cascadeur est généralement un athlète, un pilote ou un acrobate, spécialiste des scènes d'action.

Cascadeur ne veut pas dire casse-cou, le métier nécessite d'avoir la tête sur les épaules, de savoir calculer les risques et d'avoir une conscience aiguë du danger. Il faut avoir un très bon niveau en sport et pratiquer en priorité l'escrime, les arts martiaux, l'équitation, l'acrobatie, l'escalade...

**Saya Mizutori (5<sup>ème</sup>),  
Lamia Medghoul et Lina Snoussi (4<sup>ème</sup>).**



*Un samouraï se fait couper la tête (Photo : Elisabeth Etienne)*

**Au cinéma, c'est difficile de toujours mettre en scène ce que l'on veut. Pour rendre cela possible, des effets spéciaux sont utilisés afin de représenter la réalité ou même des éléments imaginaires.**

On peut distinguer deux types d'effets spéciaux, ceux numériques et ceux mécaniques. Les effets numériques sont obtenus à partir de l'utilisation des ordinateurs afin de créer des images artificielles, nommées images de synthèse. L'amélioration de ces machines a permis de réaliser de tels trucages, qui nous sont imperceptibles. Par exemple, l'animation 3D nous permet de représenter la réalité, et en plus de créer des personnages ou des objets imaginaires.

Or à Eigamura, on nous fait voir des spectacles sur les effets spéciaux dans lesquels on explique comment se font les effets spéciaux des films japonais. Par exemple, quand on voit des samouraïs qui font semblant de couper des personnes, il y a un bruit spécial qui sonne pour donner l'impression que le samouraï coupe réellement ces personnages.

Ces effets sont ceux créés lors du filmage, ils sont donc appelés effets mécaniques. Ces effets peuvent être aussi mis en place par l'utilisation de marionnettes, robots, etc...

Dans ce genre de films, quand on voit quelqu'un qui reçoit un couteau, on a, en fait, besoin de deux couteaux ! Le fonctionnement de cette technique est très simple : il faut qu'un personnage fasse semblant de lancer un couteau et qu'un autre fasse semblant de tenir sa blessure au moment où il reçoit le couteau; alors qu'en fait, il le met lui-même.

**Laura Paré (1<sup>ère</sup> S), Mathieu Dumouchel (1<sup>ère</sup> ES),  
Younes Belkada (6<sup>ème</sup>)**



*Une rue « d'Edo » - à Eigamura (Photo : Yui Mizutori, 3e)*

**LA MAISON HANTÉE** : c'est un des décors d'Eigamura. Visiter la maison hantée est une activité à vous glacer le sang. A l'intérieur il y a un peu partout des morts ainsi que trois acteurs bien entraînés et déguisés. Alors, si vous entendez des pas et qu'il ne s'agit pas de « votre prof de maths », je vous conseille de prendre vos jambes à votre cou !

**Mérouane Medghoul (6<sup>ème</sup>)**

## MIYAZAKI ET LE CINÉMA D'ANIMATION

**Hayao Miyazaki est un réalisateur de films d'animation japonais qui connaissent un immense succès mondial.**

Né le 5 janvier 1941 à Tokyo, son enfance est marquée par un Japon dévasté par la Seconde Guerre mondiale, dont il s'est particulièrement inspiré. En 1963, Miyazaki débute comme intervalliste au studio Toei (qui possède Eigamura), mais il est promu animateur-clé cinq ans plus tard. En 1985 il co-fonde le studio Ghibli. Quelques uns de ses films célèbres sont *Mon voisin Totoro* (1988), *Princesse Mononoke* (1997) et *Le Voyage de Chihiro* (2001).

**Noémie Nohara et Kenshin Norikane (2<sup>nde</sup>)**

## MON VOISIN TOTORO

**Mon voisin Totoro, que Hayao Miyazaki a réalisé en 1988, est l'histoire de Mei et Satsuki, deux filles de quatre et onze ans, qui s'installent dans leur nouvelle maison à la campagne avec leur père. Les deux enfants réalisent l'étrangeté du lieu et se posent des questions en explorant la forêt qui entoure leur habitat.**

Mei, petite fille d'une nature très curieuse et aventurière, rencontre Totoro, créature gigantesque et grand esprit légendaire de la forêt. C'est un être magique généreux qui n'hésite pas à rendre service et ne peut être vu que par les



Le chat-bus (Illustration : Natika Vannieu, 3e)

Dès lors, Mei et Satsuki passeront des moments magiques avec ce personnage et ses compagnons le chat-bus, qui est un bake-neko, c'est-à-dire un chat âgé qui a le pouvoir magique de changer de forme, et les noiraudes, des boules de suie humanoïdes inoffensives mais salissantes, qui vivent souvent dans les vieilles maisons.

Noémie Nohara et Kenshin Norikane (2<sup>nde</sup>)

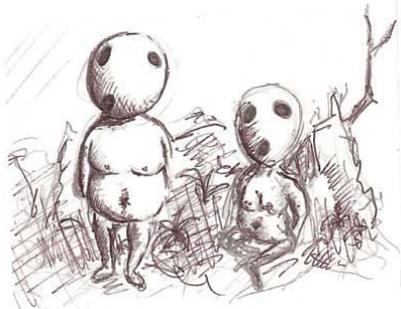
## PRINCESSE MONONOKE

« Princesse Mononoké » (Mononoke hime) est un film d'animation japonaise réalisé par Hayao Miyazaki, sorti de 12 juillet 1997 ; sélectionné officiellement comme Meilleur Film étranger aux Oscars 1998.

Kodama, des esprits d'arbres

(Illustration : Sora Duly, 1<sup>ère</sup> L)

L'histoire se déroule dans le Japon médiéval, où Ashitaka, prince de la tribu des Emishis, est frappé par une malédiction qui le condamnera à devenir démon. Il part à la recherche de l'objet de son malheur et d'une solution qui le guérira, mais se retrouve mêlé à une guerre entre les esprits de la forêt et deux partis humains aux intérêts contradictoires.



Dans cette œuvre, on retrouve les principales préoccupations du réalisateur Miyazaki, telles la destruction de la nature, la dénonciation de la guerre, mais aussi l'importance de la vie, la tolérance ainsi que la complexité des relations entre les humains et leur environnement. Pourtant, ce film se distingue des autres œuvres de Hayao Miyazaki, notamment par :

- Sa gravité : Les séquences d'humour qu'on retrouve si fréquemment chez Miyazaki sont presque absentes dans cette animation, où les rapports des groupes sociaux très compliqués, la présence perpétuelle de la guerre, la sévérité des enjeux écologiques dominent la narration.
- Sa longueur : « Princesse Mononoké », qui dure près de 2h15min, est le film le plus long présenté par le studio Ghibli.
- Sa dimension terrestre : Hayao Miyazaki, fils d'aviateur, fait référence à une pratique des espaces aériens dans chaque film, et pourtant, « Princesse Mononoké » ne comporte aucune scène de vol, d'avions ou d'oiseaux.
- Sa complexité : Les retournements de l'intrigue, ainsi que les enjeux devenant de plus en plus nombreux au fur et à mesure qu'avance l'histoire, le mélange des influences shintoïstes, chamanistes et du Japon médiéval font la richesse, mais aussi la difficulté de l'univers du film.

Yui Mizutori (3<sup>ème</sup>)

enfants à l'esprit ouvert. Mei entraînera alors Satsuki, qui est une jeune fille plus rationnelle et responsable que sa sœur, dans ce monde merveilleux.

## LA MOSQUÉE DU SULTAN DE SINGAPOUR

Le 14 octobre nous sommes allés à la Mosquée du Sultan qui se trouve dans le quartier arabo-musulman de Singapour : Kampong Glam. Cette sortie avait pour but d'approfondir nos connaissances sur le monde musulman. Dès que nous entrons dans le quartier, nous pouvons voir des noms de rue de pays musulmans tels que : *Haji lane, Arab street, Sultan gate, Bussorah street...*

Avant de pénétrer dans la mosquée, nous admirons les dômes imposants de l'édifice, qui ont la particularité d'avoir leur base décorée de bouteille de soja. Pourquoi ? De 1824 à 1826 l'édifice avait été construit avec un style asiatique. Puis, la mosquée est devenue trop petite. En 1924 (soit 100 ans après sa construction), la mosquée a pu être reconstruite, en partie



Les 5èmes devant la mosquée (© ASIA)

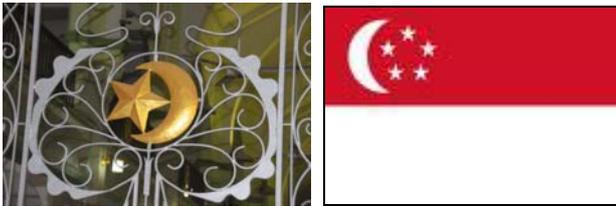
grâce à des donations (en particulier faites par une compagnie des Indes anglaises d'où sa ressemblance avec le *Taj Mahal*). Pour les particuliers, pendant que les riches donnaient de l'argent, les pauvres, eux, donnaient des bouteilles de soja que les architectes ont décidé de coller à la base du dôme

A l'entrée, nous sommes accueillis par le personnel de la mosquée. Il nous amène dans l'amphithéâtre et nous y explique l'histoire de la mosquée ainsi que quelques bases de la religion musulmane, comme les cinq piliers de l'Islam, l'importance du prophète Mahomet, le pèlerinage à la Mecque... Puis, nous lui avons posé quelques questions auxquelles il répondait de manière amicale. Il y a près de 600 000 musulmans à Singapour. La lune sur le drapeau du pays de Singapour n'est pas le croissant de lune musulman, car

Singapour est aussi un pays laïc, mais signifie que la Cité-Etat est une nation ascendante.



Intérieur de la Mosquée du Sultan (Sébastien Pires Leal)



*Le croissant et l'étoile, symbole de l'Islam. Une signification différente sur le drapeau de Singapour (Photographies : Sébastien Pires Leal)*

La discussion terminée, nous visitons la mosquée elle-même. La salle de prière était vide d'objets sauf pour certaines étagères qui comportent le Coran (livre sacré des musulmans). On pouvait aussi voir des extraits du Coran sur les murs. Tout au fond de la salle on voyait le mihrab (niche à l'intérieur de la salle de prière qui indique la direction de La Mecque) et le minbar (sorte d'escalier sur laquelle monte l'imam qui dirige la prière.).

Sébastien PIRES LEAL (5<sup>ème</sup>)

## COUP DE THÉÂTRE AU LYCÉE !

Le Lycée français de Singapour a eu le privilège d'accueillir, durant la semaine du 2 au 6 novembre 2009, Michel Azama, auteur de la pièce tragique jouée l'année dernière par les élèves de l'option théâtre, *Iphigénie ou le péché des dieux*. L'auteur a rencontré les lycéens lors d'une conférence, avant de donner un cours dans les classes de premières (L, ES et S) et de terminale L. Enfin, il a pu interagir avec les élèves de l'option théâtre et les professeurs de lettres.



*Intervention de M. Azama au CDI (photo : Stéphanie Dérouseaux)*

L'intégralité de l'article « Coup de théâtre au LFS » signé par Clara Adiceom (élève de 1<sup>ère</sup> S, option théâtre) peut être lue sur [www.aefe-asie.net](http://www.aefe-asie.net), rubrique ASIA, catégorie « articles en ligne ».

La rédaction d'ASIA recommande aussi un article consacré au PEUPLE DES DAYAKS, une tribu vivant à Bornéo dans le Sud Est de l'Asie près de la Malaisie. Il a été écrit par Paul Dhonte et Luc Grézaud, élèves de 5<sup>ème</sup> A, qui ont étudié les mœurs et coutumes de cette tribu grâce à la documentation et aux objets rassemblés par le Musée des Civilisations asiatiques de Singapour ([www.aefe-asie.net](http://www.aefe-asie.net), rubrique ASIA, catégorie « articles en ligne »).

## LE HDB, UNE IMAGE DE MARQUE DE SINGAPOUR

Le paysage singapourien est fortement marqué par la présence d'immeubles d'habitations nommés les HDB (Housing Development Board). Ils sont nés avec le PAP (People's Action Party) après une forte croissance démographique vers les années 1960. Il joue un rôle central dans l'histoire de Singapour.

Avant ce projet, la population singapourienne habitait dans des kampongs, « village » en malais. Mais il y avait de nombreux problèmes avec ces kampongs. Les habitations n'étaient pas très solides, de plus elles n'avaient pas de canalisation. Il y avait un manque d'hygiène à cause de maladies et d'infections.

Depuis la construction du HDB, il ne reste plus qu'un kampong, qui se trouve dans la région de Buangkok, celui-ci est le dernier, car ils ont été rasés pour faire place aux HDB, qui ont été construits par-dessus. Le propriétaire du kampong, refuse de déménager car il ne veut pas détruire « une partie de l'histoire de Singapour ».

En 1927, le gouvernement colonial, est créé le Singapore Improvement Trust (SIT) qui a pour but de construire des appartements et des maisons pour la population grandissante. Auparavant, la population vivait soit dans des Shop House. Plus de trente personnes se serraient dans une seule Shop House, tout le monde partageait la même cuisine, ou la même salle de bain. Les maladies se propageaient très rapidement.

Après l'indépendance de Singapour, en 1965, le gouvernement de Lee Kwan Yew décide de créer le Housing and Development Board (HDB) pour permettre à la population d'accéder à un logement « en dur ». L'objectif de ces logements était de construire des habitations peu chères, pour un Singapourien qui n'a pas un salaire élevé. Lee Kuan Yew veut aussi résoudre le grand manque de logements et remplacer les habitations insalubres.



*Une rue bordée de HDB (Photo : C. Chomienne)*

Le HDB construit plus d'appartements que le SIT en avait construit en trente-deux ans. En cinq ans, 54000 HDB sont construits. Dans les années 1970, le HDB résout donc le problème de logements. Depuis leur création, les HDB jouent un rôle important dans le développement de Singapour.

Lee Kuan Yew souhaite que les Singapouriens soient propriétaires de leur logement et non locataires pour 3 raisons :

- Assurer l'entretien de ces ensembles d'habitation collective
- Pour lui, une nation de propriétaires est moins « remuante » que des habitants sans biens.

- Pour créer un sentiment d'appartenance à une terre et donc permettre de faire naître un sentiment national dans cette cité Etat multiethnique.

De plus, ces logements sont dès le début un moyen de permettre aux différentes communautés culturelles (Indiens, malais, Chinois) de cohabiter. Des quotas sont imposés par immeuble. De cette façon, les trois communautés principales sont obligées de se mixer et ne se regroupent pas dans certains quartiers selon leurs réflexes communautaires.



HDB du quartier indien (C. Chomienne)

Aujourd'hui, le gouvernement redéfinit les objectifs, car les HDB doivent s'adapter et satisfaire les envies des nouvelles générations. Le gouvernement singapourien veut que les HDB du futur soit plus bénéfiques pour l'environnement, un projet a donc été lancé en mars 2007 et devrait être terminé en 2011. La construction de ces HDB n'a pas encore commencé, mais ce HDB sera le premier signé « développement durable ». A Singapour, le projet sera connu comme le Treetops@Punggol. Il y aura des panneaux solaires installés sur le toit des bâtiments, ainsi qu'un système de recyclage d'eau pour sauver de l'énergie. Par exemple, les lampadaires fonctionneront grâce aux panneaux solaires de 7 heures du soir jusqu'à 7 heures du matin et l'eau sera utilisée pour arroser les jardins. Comme on le voit sur la photographie, les appartements vont être entourés de verdure grâce à des jardins plantés autour et sur le toit. Les aires de jeu des enfants seront construites avec des matériaux recyclés. Ce projet a eu beaucoup de succès car le public trouvait que les immeubles « ressemblaient à des condominiums ». Malgré ces améliorations, le bureau des HDB a assuré que les prix resteront « corrects ». La majorité de la population adhère à ce nouveaux concept qui a un double objectif : loger les Singapouriens et respecter l'environnement. D'après des sources officielles, le nombre d'appartements construits a baissé depuis plusieurs années : ils sont passés de 10 141 en 2002 à 2733 en 2006. Cette chute est due à la saturation de l'espace singapourien.

Les HDB jouent un rôle important dans l'histoire de Singapour. Aujourd'hui, ils logent plus de trois Singapouriens sur quatre, et incarnent un symbole de fierté puisque l'ONU leur a accordé un prix pour l'habitat social urbain maîtrisé et de qualité.

Les HDB marquent le paysage urbain et social de la ville.

Sophie Costa (Tle S)

## L'ÉCOLE DE TAIPEI A 20 ANS !

L'Ecole Française de Taipei est née en 1989 sous l'impulsion de parents d'élèves expatriés souhaitant que leurs enfants bénéficient d'un enseignement en français dans l'île de Taiwan. 20 ans après comment cette Ecole s'est-elle développée ? Bilan et témoignages.

Après sa fondation en 1989, l'Ecole s'installe en 1992 sur le site de Wenlin avec l'école allemande DBS et l'école britannique TBS. Elle prend le nom de section française de la Taipei European School (TES). En 1997, l'Ecole



Section Française

s'agrandit et le premier bâtiment de Yang Ming Shan est construit. Désormais, elle est constituée de deux campus. Côté de la Section française, en 2009, une classe de seconde est ouverte, permettant aux élèves français de bénéficier de l'enseignement des programmes de leur pays, afin de pouvoir intégrer le système lycéen français.

L'enseignement est dispensé par des professeurs certifiés pour la plupart, et le CNED valide l'année scolaire des élèves.



Les élèves de la section française regroupent une réalité très hétérogène. Ce ne sont pas seulement des enfants français mais également des enfants de double origine par leurs parents, ou bien ce sont des élèves issus de pays francophones. Ce sont également des enfants taiwanais qui souhaitent profiter d'un enseignement européen grâce aux classes bilingues français-anglais en maternelle et en CP.

### Témoignage de Chloé Salmon, nouvelle élève de 5<sup>ème</sup> :

« La TES est exactement ce que je m'étais imaginé auparavant sauf que je ne m'étais pas imaginé à quoi cela ressemblerait que d'être dans une classe de seulement huit élèves. C'est comme si nous étions un groupe d'amis et que nous nous connaissions tous, alors que dans mon ancienne école en France, nous étions trente dans une classe et nous ne nous connaissions pas si bien (...). Et puis, grâce aux petits effectifs, les professeurs nous prêtent ici beaucoup plus d'attention, les remarques qu'ils nous font sont beaucoup plus détaillées que celles que feraient des professeurs [en France, ndlr]. J'apprécie énormément les cours et je me suis fait de bonnes amies. Je trouve que c'est agréable d'être dans la montagne, il fait beau, l'air est bon. Nous faisons beaucoup d'activités, comme lorsque nous sommes tous allés voir une finale de judo aux Jeux Deaflympics. J'espère que je vais rester longtemps ici, et surtout : Allez la TES ! »

### Témoignage d'Anaïs Pradier, élève en 2<sup>nde</sup> :

« Les études à la TES m'ont permis de rester à Taiwan et d'avoir une éducation française de bonne qualité. Elles m'ont permis aussi de maîtriser l'anglais en très peu de temps ainsi que d'être beaucoup plus internationale et connaître des personnes d'énormément de pays différents. C'est une ouverture d'esprit incroyable qui m'aidera plus tard dans le monde du travail. »



Les élèves de seconde au salon de l'étudiant européen à Taipei en novembre 2009 (photographie : Mme Caumartin)

## DÉCOUVERTE DE L'ÎLE INDONÉSIENNE DE BINTAN

**Bintan appartient à la province indonésienne des îles Riau, qui est la plus grande des quelques 3 200 îles de cet ensemble. Elle compte 200 000 habitants et une superficie de 1 866 km<sup>2</sup> ce qui est environ 2.5 fois plus que Singapour. En octobre 2009, les élèves de 4<sup>ème</sup> y ont passé quatre jours dans le cadre d'un séjour avec un programme sportif, environnemental et humanitaire.**

### DES MOUSTIQUAIRES POUR BINTAN

Certains moustiques sont porteurs de maladies graves comme le paludisme ou la dengue. Le paludisme cause 300 à 500 millions de malades et 1,5 à 2,7 millions de décès par an dans le monde. La dengue est une infection virale qui touche 60 à 100 millions de personnes dans le monde.

A Bintan, nous remarquons que les autorités sanitaires, grâce à des affiches de prévention, invitent les gens à se protéger contre ces insectes. Le résultat n'est pas convaincant... Le mercredi 30 septembre 2009, nous allons donc dans un village pour construire des moustiquaires. Le but de cette activité est d'aider les personnes défavorisées à se protéger contre les moustiques et de les sensibiliser. Nous sommes répartis en plusieurs groupes comportant quatre élèves, un adulte responsable et un jeune homme qui nous aide. Chacun de ces groupes construit une moustiquaire par maison du quartier. Dans mon groupe, la famille habitant une maison aux murs très colorés est accueillante et fort sympathique. Nous scions des planches de bois, les polissons et commençons la construction de la moustiquaire. Après avoir assemblé les planches ensemble, nous vernissons le cadre d'un vernis tout huileux. Au final, nous offrons notre moustiquaire à la famille et leur expliquons son utilisation. Cette expérience m'a fait comprendre qu'aider les gens fait du bien, que cela rend fiers.

**Clémence Bigot (4<sup>ème</sup> D)**

### UNE ÉCOLE INDONÉSIENNE LOIN DE NOS RÉALITÉS

**Samedi matin, notre idée est d'aller interviewer les enfants de l'école du village et leurs professeurs. Nous interrogeons la directrice et les élèves grâce à un accompagnateur local qui nous sert d'interprète.**

En arrivant dans la classe, nous découvrons des élèves aux uniformes bleus mal adaptés au climat : ils sont chauds (jogging et pull) et les classes n'ont pas de ventilateur. La température extérieure est proche de 30 degrés ! Ils sont une dizaine dans la salle et d'âges différents. Quelques curieux viennent jeter un œil par les fenêtres de la classe.

Le contraste entre cette petite école et notre Lycée français de Singapour est énorme. Elle ne compte que 110 élèves de 6 à 12 ans alors que le LFS en compte environ 1600 de la petite section à la terminale. L'école n'est munie que d'un terrain de basket offert par une association. Il n'y a pas vraiment de cours de récréation : les élèves peuvent même sortir de l'école pour jouer sur la route ou aller à l'épicerie ! Dix salles de classe qui n'ont qu'un tableau à craie, des bureaux et deux étagères. Les murs sont dépourvus de cartes ou de photographies. Une bibliothèque est toutefois en cours de construction. Pour les aider, nous leur offrons des cahiers, des

stylos et quelques habits. Ils paraissent contents... L'école n'a pas de cantine : les élèves apportent eux-mêmes leur déjeuner qu'ils appellent « fast-food ». Les langues étudiées sont le malais, l'indonésien et, bien évidemment, l'anglais. Les enfants aiment aller à l'école pour se faire des amis et apprendre.



*Une salle de classe (photos : Charlotte Gallini)*

Certains élèves sont très ambitieux : quatre veulent être docteurs, deux policiers, deux professeurs, et un voudrait être pilote d'avion. Les élèves travaillent 6 jours par semaine et se reposent le dimanche, contrairement à nos 5 jours par semaine. Ce qui nous étonne, est le fait que les élèves n'ont que 6 semaines de vacances par an, en plus du dimanche alors que dans le système français nous en avons environ 16 ! Les enfants de la classe que nous avons rencontrés, aimeraient beaucoup découvrir Singapour. Cette ville représente en quelque sorte la liberté, la possibilité de travailler et l'espoir de vivre avec un bon pouvoir d'achat. Malheureusement, la plupart de ces enfants ne le pourront sans doute jamais étant donné le prix du visa et du passeport : 60 \$ de Singapour hors taxes, soit 30 € !

**Hélène Seigneur et Charlotte Gallini (4<sup>ème</sup>)**

### A LA RENCONTRE D'UNE HABITANTE DE L'ÎLE DE BINTAN



*Nous avons rencontré Salviah, qui tient une épicerie dans sa petite maison où nous lui avons posé quelques questions.*

Salviah a 44 ans et vit depuis toujours dans ce village de Bintan. Elle est ronde. Elle est habillée de vêtements assez souillés : sa fille de 3 ans joue avec sa jupe sans tenue... A notre grande surprise Salviah nous raconte qu'elle a quatorze enfants ! Quelle surprise ! Car le taux de fécondité de l'Indonésie est de 2.4 enfants

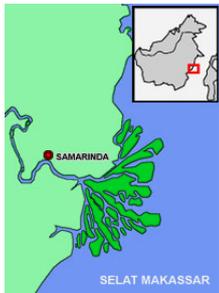
par femme. Sur cette île, les familles ont souvent 3-4 enfants. Avoir 14 enfants reste donc un phénomène exceptionnel ! Le fils aîné de Salviah a 24 ans et vit à Jakarta. Il est médecin. Beau métier ! Nous pensons alors qu'il l'aide financièrement. Elle nous affirme qu'il ne lui donne rien ! Sa petite fille de trois ans, le nez morveux, une glace à l'eau coulante dans la main lui tient la jambe. Elle nous regarde aussi. Le mari de Salviah ne travaille pas. Ils disent qu'ils ont assez d'argent grâce à leur petite épicerie... Elle fait aussi de la petite restauration se résumant à des bols de nouilles servis devant sa petite boutique pour les locaux de passage. Les revenus ne semblent pas très élevés aux vues de l'équipement de la maison : pas d'eau courante mais un puits, pas d'électricité, sol en terre battue, pièces petites... Nous apprenons qu'elle est pourtant propriétaire de son terrain. Elle a réussi à l'acheter grâce une indemnité de l'Etat versée il y a une vingtaine d'années suite à la mort de son mari qui était instituteur ! Nous essayons d'en savoir plus mais son visage se ferme... Elle ne souhaite pas revenir sur ce passé apparemment douloureux. Après cette rencontre, nous la quittons après lui avoir acheté quelques boissons.

**Rebecca Landon et Clémentine Pereira (4<sup>ème</sup>)**

## A LA DÉCOUVERTE DU DELTA DE LA MAHAKAM

Pour ce numéro, *ASIA* a ouvert ses colonnes à une Ecole de la Mission laïque française qui est située à Balikpapan, sur l'île indonésienne de Bornéo. Dans le cadre d'un Itinéraire de découverte (IDD), les élèves de 4<sup>ème</sup> et 5<sup>ème</sup> de cette Ecole ont travaillé sur le delta de la Mahakam. Dans un premier temps, ils ont étudié l'histoire géologique du delta et réalisé en classe une maquette reconstituant la coupe à l'échelle de l'affleurement de Jalan Baru, près de Samarinda à deux heures de route de Balikpapan.

Quelques semaines plus tard, élèves et professeurs ont séjourné dans le delta pendant trois jours pour étudier les activités humaines (exploitation gazière, parcs à crevettes, industries diverses ...), des sites historiques, une école tout à fait particulière, la faune et flore etc. Voici des extraits d'articles relatant le récit de quelques unes de leurs visites. L'ensemble des articles est consultable sur le site [www.aefe-asie.net](http://www.aefe-asie.net) (1).



Mais avant tout quelques mots sur le fleuve Mahakam et son delta... Ce large delta est situé en Indonésie, sur l'île de Bornéo au nord de la ville de Balikpapan près de Samarinda. La Mahakam est le fleuve principal de la province indonésienne de Kalimantan orientale, dans l'est de l'île de Bornéo. Il est long de 980 km, dont

523 km sont navigables. Il prend sa source dans le district de Long Apari (kabupaten de Kutai Barat) et s'écoule vers l'est pour se jeter dans le détroit de Makassar près de la ville de Samarinda. Le delta de la Mahakam s'est formé il y a 15 millions d'années (miocène). C'est à cette époque que se sont mis en place le charbon et l'huile qui sont la richesse du pays aujourd'hui.

### TANI BARU, UNE ÉCOLE POSÉE SUR L'EAU

Après avoir navigué plusieurs heures dans les méandres du delta, nous sommes surpris de trouver l'école de Tani Baru perdue au milieu des parcs à crevettes. Cette école existe depuis 1981. On y accède seulement par bateau.

L'entreprise *Total*, qui exploite le gaz dans le Delta, a participé à la construction des nouvelles classes. Les élèves viennent des villages aux alentours avec trois bateaux loués par l'école. Des ponts y conduisent aussi, comme celui que l'on peut voir sur la photographie ci-dessous (c'est là qu'un crocodile de 7 m de long a été repéré). Cette école est entièrement construite sur pilotis.

Autour, il y a quelques maisons où habitent les professeurs et de nombreux parcs à crevettes.

Généralement, les parents des élèves sont des éleveurs de crevettes ou des pêcheurs.

(photo : ASIA-Balikpapan)



Un chaleureux accueil par les élèves sur le ponton de l'école.

L'école est alimentée en électricité par un générateur. Il y a 9 professeurs, 9 classes et environ 220 élèves. Comme dans la plupart des écoles indonésiennes, les élèves suivent des cours de 7h30 du matin à 1h30 de l'après-midi. Ils sont en vacances 1 mois chaque semestre. Dans les classes, les élèves sont regroupés par niveaux. Elles sont toutes mixtes et la plus importante a un effectif de 47 élèves. Elle possède une salle informatique (équipée par la compagnie *Total*) que le directeur a été fier de nous faire visiter. Mais il a ajouté qu'il n'y avait pas d'accès à internet, ni de personnel formé...

La cour et le terrain sur pilotis sont entourés de hauts filets qui empêchent les ballons de tomber dans la Mahakam ou dans les parcs à crevettes. On circule de classe en classe, de lieu en lieu sur des pontons en bois. On pratique même le sport sur des pontons comme lors de ce match amical de volley joué avec les élèves indonésiens de cette Ecole (sur la photo on distingue des filets qui évitent que les ballons n'aillent dans l'eau).

Les matières enseignées sont les mêmes que dans toutes les écoles indonésiennes.



C'est l'école qui fournit aux élèves les livres mais le matériel scolaire est souvent très insuffisant d'après les professeurs qui se sentent un peu délaissés. Après la 3<sup>ème</sup>, les élèves vont, quand ils en ont les moyens, à Samarinda pour poursuivre leurs études. Si un élève est malade ou blessé, il doit aller à Tabora qui est à 2 heures de bateau. Nous avons été très touchés par l'accueil des élèves et de leurs professeurs. Nous avons fini la visite par une collation offerte par les élèves qui voulaient nous faire goûter aux spécialités locales. Nous leur avons offert à notre tour des fournitures scolaires et des ballons de football.

Nous espérons pouvoir poursuivre les échanges avec cette école pas comme les autres...

Emma Jacquet et Léa Batot (5<sup>ème</sup>)

(1) Autres articles à lire aussi sur le site de l'Ecole ([www.ecolemlf.balikpapan.org](http://www.ecolemlf.balikpapan.org)): *Le Rig Maera X 101* (un forage pétrolier) par Christopher Renaud (4<sup>ème</sup>); *Le CPU* (une exploitation de gaz) par Adède Payer et Marine Faugeras (5<sup>ème</sup>); *Le village de Kutai-Lama, berceau de la civilisation indonésienne* par Lucie Bénévisse (4<sup>ème</sup>) et Valentine Jacquet (5<sup>ème</sup>).

*Les élèves de Seconde du lycée français international Victor Segalen de Hong Kong sont partis au Cambodge pendant une semaine, en décembre 2009. Ils ont travaillé sur trois axes : le développement durable, la période angkorienne et la période des Khmers Rouges. Voici quelques morceaux choisis de leur périple. Vous pouvez retrouver d'autres articles sur le site [www.aefe-asie.net](http://www.aefe-asie.net)*

## CAMBODGE : LE DROIT À L'ÉCOLE AVANT TOUT !

Les portes de l'école Happy Chandara nous ont été ouvertes le temps d'une journée. Trente ans après la guerre civile qui a déchiré le Cambodge (entre 1975 et 1979), des ONG tentent encore de contribuer au développement de ce pays. Pour « Toutes à l'école » et d'autres, la scolarisation des enfants est l'objectif principal.

« Toutes à l'école » est une association qui a décidé de donner la priorité à l'éducation des filles. C'est une ONG qui aide l'école pilote « Happy Chandara » située dans la région de Prek Tmey à 13 km de la capitale, Phnom Penh.

Hoa Nguon, vice-présidente de l'association, est une ancienne victime du régime de Pol-Pot. Réfugiée en France, elle a décidé de revenir au Cambodge et de participer activement à la reconstruction de son pays. Vivant sur place, elle a une excellente connaissance du système éducatif et des pouvoirs publics. Tina Kieffer et Catherine Durand, deux journalistes du magazine Marie-Claire, se sont portées bénévoles pour soutenir et s'investir dans cette association. Toutes défendent avec conviction la scolarisation des filles et dénoncent les conditions de vie intolérables des femmes.

L'inégalité face à l'éducation touche d'abord la population féminine. La plupart des filles sont mises sur le marché du travail dès l'enfance. Or une fillette n'ayant pas reçu d'éducation a 80% de risques supplémentaires de subir un mariage forcé, d'être exploitée sexuellement, de souffrir des violences conjugales ou encore, d'élever des enfants sous-alimentés ou analphabètes. En revanche si les femmes étaient éduquées, leur pays entier se porterait mieux : baisse de la malnutrition, de la mortalité infantile, de la propagation du SIDA et une meilleure situation économique.

C'est pourquoi cette association s'est donnée comme mission d'apporter aux petites filles défavorisées un enseignement de qualité. Le but est de les accompagner tout au long de leurs études pour qu'elles aient toutes des métiers utiles pour leur pays. Bref, le but est d'en faire des femmes libres et des mères instruites.

Les Khmers Rouges ont exécuté ou fait fuir 90% des intellectuels. Par conséquent, le pays souffre encore d'une dramatique pénurie d'enseignants. Dans ce pays où 40% de la population est âgée de moins de 15 ans, les filles sont les premières à être évincées de ce système scolaire défaillant. Dans les écoles publiques, les cours sont donnés à mi-temps dans des classes où s'entassent 60 à 80 élèves. Les parents de certaines jeunes filles ne trouvent pas d'autres moyens que de les mettre sur le marché de la prostitution qui, ces dernières années, s'est développée de façon effrayante.

Le projet « Happy Chandara » s'est fixé plusieurs objectifs. Quatre d'entre eux ont déjà été atteints :

- la construction de l'école
- son agrandissement, réalisé durant la troisième année
- les suivis médicaux et nutritionnels des enfants
- les dons de riz aux familles pour compenser le manque à gagner étant donné que les fillettes ne travaillent plus dans les champs.



*Les élèves sont heureuses de venir à l'école (photo ASIA).*

Les objectifs à court terme consistent tout d'abord à scolariser du CP jusqu'au niveau baccalauréat. Puis à les initier à trois différentes langues : le khmer, l'anglais et le français grâce à un enseignement de grande qualité à temps plein. Ils veulent aussi apporter une pédagogie qui prend en compte la créativité afin de renouer avec les traditions et les valeurs de la paix et d'égalité dans un pays qui a complètement perdu ses repères depuis le génocide Khmer rouge. Les objectifs à long terme sont de faire évoluer les élèves et de financer leurs études supérieures. Les bénévoles souhaitent reproduire ce projet dans différents endroits du Cambodge où les filles ont rarement accès aux bonnes études.

Pendant son intervention, Hoa Nguon nous a confié d'un ton fier : « Tous les matins les jeunes filles sont devant le portail à 6h alors que l'ouverture des portes s'effectue à 7h30. Nous ressentons leur joie d'aller à l'école et leur volonté de bien faire. » Ce qu'elle vient de nous dire est en effet confirmé par leur sourire constant ainsi que leurs rires perpétuels : nous pouvons percevoir à chaque instant leur enthousiasme. Leur école est en très bon état, les bâtiments sont grands et aérés. Les fillettes sont extrêmement accueillantes et généreuses, malgré leur manque de moyens, elles nous offrent leurs propres jouets et même parfois leurs bijoux, ce qui nous a immédiatement mis dans l'embarras. De notre côté, nous avons organisé une collecte de fournitures scolaires à Hong Kong et nous avons apporté une centaine de kilos de cahiers, crayons et autres...

Cette journée nous a permis à tous d'avoir une vision plus objective de la situation. De nous « ouvrir les yeux » sur la chance inouïe qui est la nôtre... le simple fait d'aller à l'école. Les émotions nous ont à plusieurs reprises envahis. En effet, le départ de la petite école provinciale et de l'orphelinat a été pour un grand nombre d'entre nous très émouvant. Nous nous sommes aperçus qu'en quelques heures nous nous étions très attachés à ces marmots remplis de joie, de grâce et de volonté.

**Margaux Lyaudet (2<sup>nd</sup>e B).**

## POUR SUNTHARY, LA MORT AURAIT ÉTÉ MOINS DOULOUREUSE

A Phnom Penh, nous avons rencontré Sunthary ; elle est partie civile dans le cadre du procès de l'ancien Khmer rouge Douch. Elle nous a raconté l'histoire d'une intellectuelle qui a survécu au régime Khmer rouge : un récit bouleversant, son histoire.

Cambodge, 17 avril 1975. Sunthary avait 19 ans, et sa vie a basculé d'un coup. Elle était aux côtés de son grand-père et de toute sa famille lors de l'entrée des Khmers rouges à Phnom Penh. Une arrivée tout d'abord triomphale ; on les accueillait avec soulagement. Mais cela n'a pas duré très longtemps. Ils se sont peu à peu rendus compte des intentions des Khmers rouges : revenir à un Cambodge « sain et pur, dépourvu de tout esprit malfaisant ». Son grand-père, homme avisé, ordonna à sa famille de s'échapper sans imaginer que ce serait un véritable exode. En l'espace de huit mois, la famille a été éclatée et comptait déjà trois morts. Chacun a été envoyé dans différents camps de travaux pour une rééducation totale de leur façon de vivre, de penser et même de parler.



Sunthary, un récit bouleversant... (photo : Bophana).

Sunthary a vécu l'enfer pendant presque quatre ans, voyant ses proches mourir et, perdant le contact avec les autres... Elle nous confie entre autres que « la mort aurait été moins douloureuse, mais on osait pas se suicider par peur des représailles sur notre famille »... Elle ne savait pas où les siens étaient ni qui était encore vivant. Pendant les derniers mois de sa séquestration, elle a réussi, par le plus grand des hasards, à s'échapper dans la jungle et à retrouver, à côté de Phnom Penh, sa mère et ses deux petits frères. Un jour de décembre 1978, alors qu'elle travaille sur une digue, elle est emportée par un flot de Cambodgiens qui fuient devant l'avancée des soldats vietnamiens. Elle retrouve sa mère et sa sœur, puis ses deux frères et revient à Phnom Penh. Les rues de la capitale se repeuplent et les habitants retrouvent un peu de joie. Cette euphorie est très vite oubliée pour Sunthary car elle apprend alors que son père, juriste de renom, a été tué dans le camp S21, dirigé par Douch. Le choc fut d'autant plus terrible qu'elle pensait que son père était à l'abri en Suisse.

Aujourd'hui, trente-quatre ans après les événements, le procès de Douch se termine (plus de 15 000 personnes ont trouvé la mort à S21). Sunthary a pris part à ce procès en tant que partie civile, et elle est bien décidée aujourd'hui à honorer la mémoire de son père et de toute sa famille, et à travers eux les presque deux millions de Cambodgiens tués pendant cette période.

Paul Dumont (2<sup>nd</sup>e B)

## LE PROCÈS DES KHMERS ROUGES : 30 ANS APRÈS, ENFIN LA JUSTICE ?

Depuis mars 2009 le procès de dirigeants Khmers rouges a commencé au Cambodge. Ils sont accusés de ce que les historiens qualifient de « génocide » pour des faits visant notamment la disparition d'une grande partie de la population entre 1975 et 1979. Nous avons rencontré le juge Jean-Marc Lavergne, du tribunal pénal cambodgien parrainé par l'ONU.

En juin 1997, « le gouvernement cambodgien a demandé l'assistance des Nations Unies pour juger les crimes commis par les Khmers Rouges, se souvient Jean-Marc Lavergne. Les deux premiers ministres de l'époque ont demandé cette aide pour assister le système judiciaire cambodgien, qui n'avait pas les moyens de traiter seul une affaire aussi délicate ». Le tribunal international nommé par les Nations Unies et le Cambodge se compose de juges, de procureurs et de personnels cambodgiens et étrangers. Ce sont « les Chambres extraordinaires au sein des Tribunaux Cambodgiens » pour la poursuite des crimes commis durant la période du Kampuchéa Démocratique. Les accusés sont défendus par deux avocats, un Cambodgien et un « international ». M. Lavergne nous a expliqué le système un peu spécial mis en place...

Seules les personnes toujours vivantes et les plus impliquées dans ce « génocide » sont jugées par ces Chambres. Le premier procès concerne Kaing Guek Eav, alias Douch accusé de crimes contre l'humanité et de crimes de guerre. Pol Pot, le chef du Kampuchéa Démocratique, est mort en 1998 et ne pourra donc être jugé. De nombreuses personnes ont témoigné, comme François Bizot, auteur du « Portail » (livre que nous avons étudié et qui raconte sa détention en 1971 et l'arrivée des Khmers rouges à Phnom Penh le 17 avril 1975). Jean-Marc Lavergne précise que ce livre « apporte un témoignage dans le procès sur la personnalité de l'accusé et sur le contexte historique, mais il ne peut pas servir à prouver les faits poursuivis, vu que les événements qu'il relate se déroulent avant 1975 ».

Le gouvernement royal du Cambodge a déclaré qu'il n'y aurait pas d'amnistie ni de pardon dans cette affaire. Vann Nath, l'un des rescapés du camp S21 que nous avons rencontré, affirme : « Douch devrait être emprisonné autant d'années que de personnes qu'il a tués, c'est-à-dire au moins 16 000 ans ».



Jean-Marc Lavergne est juge international dans le cadre du procès des anciens dirigeants Khmers Rouges (photo ASIA).

Le juge français Jean-Marc Lavergne doit être plus réservé et impartial. Il participe au procès en tant que juge international. Très précis sur les questions techniques, il est obligé d'en éluder d'autres, plus partiales. Lorsqu'un élève lui demande ce qu'il pense personnellement de ces « monstres », il répond : « un juge ne doit jamais faire parler ses émotions ». Le devoir de réserve (confidentialité de certaines informations) est un élément important du métier, a fortiori puisque le procès n'est pas encore terminé. Et même après, il reste du travail : « les procès après celui de Douch seront plus difficiles puisqu'à la différence de ce dernier les autres personnes mises en cause n'ont jamais fait savoir qu'elles reconnaissent avoir une part de responsabilité par rapport à ce qu'il leur est reproché. En outre si au terme de l'instruction en cours, il est jugé qu'il existe des charges suffisantes à leur encontre, ce seront des accusés particulièrement âgés avec des problèmes de santé sérieux ». Conscientieux, il insiste également sur le fait que, « en attendant le verdict, Douch et les autres sont présumés innocents ».

Sur le premier procès, celui de Douch, nous l'interrogeons sur l'étonnant revirement de situation dans la défense de l'accusé (qui a demandé l'acquiescement à la dernière minute après avoir plaidé coupable) ; il nous accorde : « Ce n'est pas une stratégie courante, mais je suis très mal placé pour vous répondre... C'est la défense qu'il faut interroger ! ».

Ces procès historiques devraient durer trois ans et coûter autour de 60 millions USD. Le gouvernement cambodgien finance avec l'aide de plus de 35 pays. Ils devraient permettre à de nombreux Cambodgiens de tourner la page ; sans pour autant oublier le devoir de mémoire, pour éviter que ce genre de désastre ne se reproduise.

Romain Jamet (2<sup>nd</sup>e B)

## PASCAL ROYÈRE FACE AU PUZZLE DU BAPHUON

**Depuis 1995, Pascal Royère dirige la restauration du Baphuon, l'un des temples du site d'Angkor. Un vrai casse-tête qui dure en réalité depuis plus de 70 ans... Rencontre avec ce passionnant membre de l'École française d'Extrême-Orient.**

Le Baphuon a été construit au XI<sup>e</sup> siècle sous Udayadityvarman II ; c'est un monument situé au cœur d'Angkor avec une base de 100 m par 120 m et une hauteur de 35 mètres, ce qui en fait l'un des édifices les plus hauts de la région. « C'est une sorte de château de sable, explique Pascal Royère. Le temple a une forme pyramidale sur trois grands niveaux, chacun étant constitué d'un immense socle de sable, lui-même cerné par un mur de latérite et de grès. » Quelques défauts de constructions et les méfaits du temps (en particulier sous l'effet des infiltrations d'eau dues aux pluies de mousson) ont rendu la vie de ce temple bien difficile. « Lors de la première campagne de restauration entre 1960 et 1970, juste avant la guerre civile au Cambodge, rappelle l'archéologue, les 300 000 pierres constituant le parement du temple ont été éparpillées sur 10 hectares autour du Baphuon ». L'idée était ensuite de tout remonter en ayant solidifié les bases.

Les choses se compliquent encore quand on sait qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, le monument a été transformé en un temple bouddhiste. Il avait donc été redessiné et un immense Bouddha couché de 70 mètres de long s'est étendu sur la façade ouest, avec des pierres prises ailleurs sur la construction...

Quel monument restaurer ? « Les choix sont difficiles et l'objectif n'est pas de tout réparer... il faut montrer les évolutions ».

Comme si cela ne suffisait pas, la restauration a été interrompue avec l'arrivée des Khmers Rouges en 1975, puis l'invasion du Vietnam en 1979. L'ensemble des documents en relation avec la position des pierres ont été pillés et détruits en 1975, laissant Pascal Royère et son équipe face à un « immense puzzle en 3D, sans plan ». Ils ont consolidé la base du temple avec des moyens plus modernes, un coffrage en béton armé, puis reconstruit la façade Nord qui s'était écroulée en 1971, avant l'arrivée des Khmers rouges. Enfin, l'archéologue a entrepris lentement la reconstruction du reste du temple. Pierre à pierre, il résout le puzzle...



*Pascal Royère en pleine réflexion : le Baphuon est un puzzle de 300 000 pièces, sans plan... (photo ASIA).*

Pascal Royère est né en 1965. Son parcours est étonnant et mérite le détour : il a passé un BEP, puis un Bac technique et un BTS dans la construction au début des années 1980. Puis, il complète son cursus par un diplôme d'architecte. Il rejoint ensuite la mission archéologique de Doura-Europos en Syrie et engage là-bas la restauration d'un palais.

Motivé par ces travaux, il est recruté par l'EFEO et arrive au Cambodge en 1993, engage le projet de restauration du Baphuon en 1995 ainsi que ses propres recherches. Il passe une thèse en histoire de l'archéologie du monde indien à la Sorbonne et conduit le programme de restauration du Baphuon depuis lors en compagnie de 250 employés ; à l'heure actuelle, le travail continue...

Thibault Amiel et Adrien Guilmineau (2<sup>nd</sup>e C).

## « ON EST TOMBÉ SUR UN OS »

Espiritu Santo (Saint Esprit) est la plus grande île de l'archipel du Vanuatu dans le Pacifique Sud ; elle se situe à son nord-ouest. Pendant la Seconde Guerre Mondiale, l'île d'Espiritu Santo a été une importante base militaire américaine. C'était une base de repos ainsi qu'une piste d'où les aviateurs américains décollaient pour rejoindre Guadalcanal sur les îles Salomon, une zone de guerre contre les Japonais, située à peu près à un millier de km du Vanuatu (appelé les Nouvelles Hébrides, jusqu'à l'Indépendance en 1980).



*Epave d'avion américain dans le « bush » où l'élève-journaliste Typhaine enquête.*

Durant la seconde guerre mondiale, un avion se perd et s'écrase en brousse avec deux pilotes à bord. L'un disparaît, l'autre meurt calciné. Les villageois de cette région reculée, terrifiés, attendent une semaine avant de se rendre sur les lieux. Une femme et un homme encore vivants y trouvent un os qu'ils ont conservé jusqu'à aujourd'hui. Informés depuis peu, des chercheurs scientifiques américains du centre de recherche d'Hawaii ont voulu rencontrer cette femme ni-vanuataise qui, en chair et en os, a bel et bien entendu et vu l'avion s'écraser dans le « bush » à l'époque de la présence américaine.

### Des Américains à la recherche de leur passé.

Comme l'avion avait pris feu, elle n'a trouvé qu'un os qu'elle a conservé jusqu'ici sans trop de publicité. Les Américains ont décidé de faire une réelle expédition et de débarquer le 13 mars 2009 avec toute une équipe de spécialistes. Parmi eux, la responsable logistique du musée de Port-Vila les a accompagnés tout au long, afin de les guider et de leur permettre de mener à bien leurs recherches notamment en retrouvant l'emplacement du crash et la gardienne de l'os. Les chercheurs ont réussi à se munir de l'os mais ils seront dans l'obligation de revenir au mois de juin le temps d'obtenir les papiers administratifs nécessaires au transport. Et c'est avec beaucoup d'attention que nous suivons cette enquête.



*Abri en demi-lune, vestige américain à Santo.*



*En bord de mer, vestiges rouillés de la présence américaine.*

Véhicules, outils, plaques, grues ... à la fin de la guerre, les Américains jettent à la mer des tonnes de matériel jugé désormais inutile et encombrant ... pour l'étonnement des plongeurs du XXIème siècle. Les autorités de l'époque (le condominium franco-britannique) ne parvinrent pas à tomber d'accord sur un prix d'achat avec les Américains !



*On retrouve encore ici ou là des tables « porte-obus ». (Photos : Typhaine Hymak)*



*Demi-lune aménagée en habitat traditionnel.*

La présence des Américains à Santo et toute l'organisation militaire ont marqué les habitants. Les populations sont réquisitionnées pour certaines tâches. Ils découvrent le travail rémunéré, l'économie de marché, l'esprit patriotique, le bruit effroyable des sirènes, les infirmeries, l'existence des cantines, et ces soldats « noirs américains » qui portent le même uniforme que les soldats « blancs ». Des femmes aussi prennent peur, refusent d'aller aux champs, obligeant du coup leurs maris à les remplacer. Autant de nouveautés et de découvertes pour une petite île du Pacifique dont témoignent encore les plus anciens.

**Typhaine Hymak, Maruska Martinengo de Novack (1<sup>ère</sup> ES)**

# PRESSONS, PRESSONS, LA PLANÈTE N'ATTEND PAS !

A Tagabe, un quartier de Port Vila, la capitale du Vanuatu, l'UNELCO (Union électrique du Vanuatu) s'est une fois de plus lancée dans un projet novateur : produire de l'électricité à partir de noix de cocos !



*Livraison de coprah.*

## L'extraction de l'huile.

Tout d'abord, il faut collecter le coprah (la chair de la coco séchée) venant des îles par sac d'environ 60 kilos chacun. Une fois tous les sacs stockés, on peut passer à la première étape: le broyage. Le broyage consiste à faire passer dans une machine le coprah afin qu'il ressorte en tout petits morceaux. En guise de deuxième étape, on presse à nouveau le coprah pour extraire l'huile ; le « makas » est le résidu solide.



*Coprah pressé, résidu à recycler. L'huile deviendra lumière.*

Le makas est utilisé comme nourriture pour animaux. Une tonne de coprah est achetée 25 000 vatus (environ 160 euros), tandis qu'une tonne de makas est vendue 20 000 vatus, par conséquent, Unelco ne dépense que 5 000 vatus (35 euros). Le makas est des copeaux de noix allégés en lipide qui intéressent certains éleveurs. La troisième étape consiste à faire passer le coprah dans un filtre pour enlever les particules restantes. Enfin, on récolte l'huile, dernière étape de la purification, et on la laisse décanter pendant trois jours pour que les grosses particules se distinguent de l'huile pure ; ainsi récupère-t-on la meilleure huile qui produit le plus d'énergie.

## La production d'énergie.

Une fois l'huile récupérée, elle est envoyée par le biais de tuyaux dans des cuves situées dans un autre endroit de l'usine. Quand la température descend en dessous de 22° C, l'huile se solidifie et devient inutilisable. Pour éviter ce genre de problème, lorsque l'huile est stockée, elle est continuellement réchauffée par de l'eau. Une fois chaude, elle est prête à être mélangée au gasoil et à faire marcher le moteur. A Tagabe, on compte deux moteurs. Un moteur doit se faire contrôler tous les deux ans. C'est dans une salle très bruyante que s'effectue le mélange huile-gasoil et qu'est produite l'électricité. Tout le site de Tagabe est régularisé dans une salle de contrôle. Chaque quartier de Port Vila a son propre départ d'électricité.

## Des énergies renouvelables.

Tout comme l'éolien, l'hydraulique, et le photovoltaïque, la production d'énergie par un agro carburant permet d'économiser le pétrole, ressource non renouvelable. Certes, on produit du dioxyde de



*Etrange alchimie. Des petits robinets, coule un or au parfum de coco ! (Photos Ch.Ed.Saint-Guilhem)*

carbone, gaz participant au réchauffement climatique, pendant la combustion de l'huile de coco mais celui ci est compensé puisque les cocotiers absorbent – dans leur limite - du dioxyde de carbone pour leur croissance. Le fait que l'écologie soit d'actualité va lancer une concurrence entre propriétaires terriens qui planteront des cocotiers parce que « c'est à la mode ».

L'ennui, c'est que certains de ces propriétaires n'hésiteront pas à utiliser des produits chimiques et toxiques pour le sol afin d'être les plus puissants au niveau de la production. Aussi, si nous ne plantons que des cocotiers, c'est mauvais pour la biodiversité puisqu'une espèce est favorisée et mise en avant, tandis que les autres sont minimisées. Mais pour éviter le piège de la mono production, l'UNELCO étudie une autre plante oléagineuse (qui a la capacité de produire de l'huile), la *Jatropha curcas* (ou *Curcas curcas*) qui permettrait de valoriser d'autres terrains. Le Vanuatu a la chance d'avoir de nombreuses cocoteraies. Sans entrer en concurrence avec la production alimentaire et sans détruire de nouveaux espaces, il peut se permettre d'exploiter l'huile de coprah.

**Théotime d'Ornano (3<sup>e</sup>)**

## POINT DE VUE

De l'objectivité/subjectivité dans les médias et de la fiabilité des sources par une élève du Lycée de Sydney.



*De cliché en cliché en baie de Sydney (ASIA Tokyo)*

Le terme de subjectivité a toujours eu une connotation de partialité et donc par là de mensonge, de manipulation du lecteur alors même que le terme « objectif », lui semble être garantie de *vérité indiscutable*, de la réalité même. Pourtant une source objective est-elle forcément fiable et à l'inverse, doit-on toujours se méfier d'une source subjective ?

Dans la plupart des cas, il est certain qu'une source subjective a de plus grandes chances de fournir une information erronée car tout d'abord, son interprétation d'une situation peut être fautive (comme c'est le cas d'un témoin d'un crime qui aurait vu au loin s'enfuir l'assassin, grand brun, alors que la nuit était épaisse) ou cette même personne n'a pas pour objectif principal l'information du lecteur mais la transmission d'une conviction personnelle, par journaliste interposé (et dans ce cas la réalité est transformée pour mieux servir ses intérêts). A l'inverse, une source objective qui ne vise que la stricte vérité sans préoccupation d'intérêts particuliers fournira une information a priori plus fiable.

Cependant, l'exemple du sondage comme source objective désintéressée révèle les défaillances de ces mêmes sources. En effet, un sondage ne donne qu'une certaine idée d'un phénomène et généralise à toute une population une conclusion établie à partir d'un échantillon. S'il s'avère que l'échantillon n'est pas représentatif, alors le sondage est faussé, l'information du même coup, bien qu'elle provienne d'une source objective, n'est plus fiable. Ce retournement de situation peut être également appliqué dans le cas d'une source subjective. En effet, si celle-ci, considérée seule, fournit des renseignements pouvant être mis en doute, la confrontation de différentes sources subjectives qui témoignent d'un même événement peut rendre l'information plus fiable (on parle souvent de « technique de triangulation »). De plus, une source subjective peut faire autorité dans son domaine et même si le point de vue qu'elle porte sur un événement est inhabituel, le lecteur sait toutefois qu'elle dispose d'un corpus de connaissances et d'expérimentations qui rend l'information livrée valide et fiable.

Ainsi, contrairement aux idées reçues, « subjectivité » n'est pas forcément synonyme de « partialité » tout comme « objectivité », d'« omniscience » et de « vérité ». Pour pouvoir se fier à l'information, il est ainsi nécessaire de considérer la nature des sources mais également leur nombre.

**Juliette Maurel (Tle S)**

## VACANCES MÉDICALES AU PAYS DU SOURIRE !

**Bangkok, capitale de l'un des cinq tigres asiatiques est aussi la capitale du tourisme médical. Grâce à une médecine de qualité, un accès rapide aux soins et des prix plus accessibles, Bangkok a attiré, en 2005, 1,28 million de touristes médicaux et rapporté au pays un revenu de 673 millions d'euros.**

Avec un taux d'exportations représentant 60% de son PIB, la Thaïlande est une économie extravertie. Même si ses recettes proviennent toujours essentiellement de l'agriculture et du secteur secondaire (textile, automobile, électronique), elle s'oriente progressivement vers une économie moderne qui met en valeur le secteur tertiaire dont un domaine en particulier : les soins. En effet, depuis une quinzaine d'années, de plus en plus de patients se tournent vers d'autres pays que le leur pour recevoir des soins médicaux. Ce phénomène s'explique par la forte démocratisation des voyages de longue distance.

En Thaïlande, Bangkok est devenu un point-phare du tourisme hospitalier de l'Asie. Les principales opérations demandées par les étrangers concernent la cardiologie, les greffes d'organes, les soins dentaires et l'esthétique (notamment le changement de sexe). Les prix y sont bien plus abordables qu'en Europe ou en Amérique. Par exemple, le prix d'une implantation mammaire aux États-Unis s'élève aux alentours de 10 000 US\$ tandis qu'en Thaïlande c'est plutôt 5 700 US\$ ; le remplacement d'une valve cardiaque passe de 144 000 US\$ à 26 000 US\$.

Mais la compétitivité n'est pas le seul attrait du tourisme médical. Les voyageurs peuvent bénéficier de plusieurs avantages. Le temps d'attente pour la prise en charge d'opérations est quasiment inexistant contrairement à beaucoup de pays. Les hôpitaux privés de Bangkok, au sommet de la technologie médicale, ont un personnel très bien formé, agréable et se rapprochent plus d'un hôtel 4 ou 5 étoiles qu'un simple hôpital. Ces hôpitaux, dont la grande majorité des médecins a été formée à l'étranger, vont jusqu'à vous accommoder votre voyage entier, vous accueillir à l'aéroport... La barrière de la langue n'est pas un problème car, si l'anglais est très maîtrisé, une multitude de traducteurs sont également là pour vous assister. Un parfait exemple parmi les 400 hôpitaux privés jalonnant Bangkok est l'hôpital *Bumrungrad*. Plus de 50% de son chiffre d'affaire provient du tourisme médical et il offre un service irréprochable et des soins de grande qualité avec l'aide de ses interprètes pour l'arabe, le bengali, le français, l'allemand, le coréen, le mandarin, le cantonais, le vietnamien, le japonais et bien sur l'anglais.

### Un accès facile à Bangkok.

Un de ses autres bénéfices est que, après les attentats du 11 septembre 2001 et contrairement aux pays industrialisés d'Occident, la Thaïlande a continué à délivrer avec plus de facilités des visas aux patients arabes. Cela a fortement influencé le nombre de touristes arabes en général.

C'est donc par son développement d'infrastructures, la prolifération de ses hôpitaux anglophones, son incroyable

service, ses procédures uniques et son ouverture d'esprit que la Thaïlande reste la capitale du tourisme médical. Nous pouvons néanmoins constater que ses prestations s'inscrivent dans un système de santé à deux vitesses. Elles sont réservées à une population privilégiée essentiellement constituée d'étrangers et de Thaïlandais nantis. Pour le reste la Thaïlande n'est pas tout à fait un paradis de la santé. Outre les ambulanciers mal formés, il y a un immense problème de médicaments trafiqués et d'hôpitaux surpeuplés.

Margot Lapujade et Angelina Claireau (1ère ES).

## UNE RENCONTRE HORS DU COMMUN À KOH JUM

Nous avons eu écho de l'arrivée prochaine de l'électricité sur une petite île au Sud de la Thaïlande : Koh Jum. Cette île était jusqu'alors très isolée, peu fréquentée par les touristes ; les habitants y vivaient selon un mode de vie traditionnel et dans des conditions modestes. Ils n'avaient qu'un accès limité à l'électricité, par le biais de quelques panneaux solaires et générateurs. Nous avons voulu voir la révolution que ne manquerait pas d'occasionner l'arrivée sur cette île de la "fée électricité", les craintes et espoirs associés à ce raccordement au réseau électrique. Nos vacances scolaires furent l'occasion de cette visite. C'est ainsi que nous avons fait la rencontre d'un personnage insolite, tendre et drôle, dont la longue et riche expérience a jeté un éclairage nouveau sur notre vision du progrès technique.

Assis en tailleur au milieu de la terrasse d'une petite maison entourée par la végétation, l'oeil vif, le sourire aux lèvres, le doyen de l'île nous dévisage de façon à la fois amusée et intriguée. Il semble pour le moins heureux de nous voir. "J'ai quatre-vingt-quatorze ans", affirme-t-il fièrement. Nos yeux s'agrandissent et l'ébahissement se lit sur nos visages. "Euh... Bonjour", parvenons-nous à articuler. Nous enchaînons directement, car nous sentons bien qu'on pourrait facilement y passer la journée. Il nous salue avec le "waaï" (salut effectué en joignant les mains et brève inclination de la tête). Nous faisons de même.

### - Possédez-vous l'électricité ?

- Oui, bien sûr, j'ai... un réfrigérateur, une télévision mais je ne l'utilise jamais.

### - Pourquoi ?

- J'ai un peu peur de ce qui va en sortir, plaisante-t-il, je ne sais pas comment l'utiliser ! C'est une drôle de machine, mais j'en ai acheté une car tout le monde en possédait.

Après tout, il n'a pas complètement tort : ce ne sont peut-être pas des fantômes qui vont en sortir, mais ce ne sont pas toujours de jolies choses. Les nouvelles du monde ne sont pas toujours bonnes à entendre.

### - Vous pensez que l'électricité a changé votre mode de vie, que ce soit du côté pratique ou pour votre confort ?

- L'électricité c'est plus pratique, car avec un générateur on doit aller chercher du pétrole tous les jours.



Le doyen de l'île parle avec affabilité (photo C. Streicher).

*Et puis c'est cher... Mais le problème, c'est que les jeunes ne sortent plus, ils regardent la télé toute la journée...*

### - Et votre famille ?

- Oh, ma famille ! Vous voyez, toutes ces maisons autour (il nous désigne une dizaine d'habitations entourant la sienne d'un geste circulaire), c'est ma famille. Et vous savez, cette maison, ce sont mes gendres qui l'ont construite. Elle est moche, en béton, mais elle est résistante.

### - Et cela fait combien de temps que vous êtes ici ?

- 60 ans ! Je viens de Koh Lanta, je suis venu ici car je suis tombé amoureux, répond-t-il en riant.

### - Il y a des choses que vous regrettez, qui vous manquent ?

- Ce qui me manque le plus, c'est les fêtes de pêcheurs ou tous les bateaux se suivaient dans la mer et formaient une ligne...

C'est vrai que cela devait être joli, cette longue ligne. Cela devait donner une impression de lien entre ces hommes, probablement plus, en tout cas, que ces jeunes désormais enfermés seuls chez eux, devant la télévision.

- Et puis, ils sont bien pratiques, vos vêtements, enchaîne-t-il, mais quand j'étais jeune on se promenait tous tout nus ! Et ça aussi c'était bien pratique. Ce mode de vie me manque.

Nous échangeons un regard et réprimons un rire : nous avons la forte impression de ne pas être prises très au sérieux. L'idée qui nous venait après cette conversation est que si sur notre échelle de temps de jeunes adolescents, l'arrivée de l'électricité peut nous sembler être un bouleversement, elle n'est en fait qu'un changement mineur au regard de ce vieil homme à la longue expérience.

Camille Streicher, Luton Sasha (1ère ES).

## ALERTE GÉNÉRALE, LES «SEA GAMES» ARRIVENT !

**Que de nouveautés en cette fin d'année 2009 au Laos ! Vientiane accueille ses premiers jeux du Sud-Est asiatique ou *Sea Games*. Le coup d'envoi a été donné le 9 décembre 2009 !**

Moins grandioses et moins connus que les jeux olympiques, les *Sea Games* ont vu le jour en 1959 à Bangkok avec la participation de la Thaïlande, du Myanmar, de la Malaisie, du Laos, du Vietnam et du Cambodge. Ils regroupent aujourd'hui onze pays qui se disputent la première place tous les deux ans. Cette 25<sup>e</sup> édition des jeux du Sud-Est asiatique mobilise le Laos et ses habitants depuis de nombreux mois.

Pour que ces jeux deviennent inoubliables, Vientiane revoit entièrement sa décoration. Des terre-pleins tout neufs aux abords fleuris, des poubelles récemment placées tout au long de routes refaites, des bordures de trottoirs et des marquages au sol repeints... Même les bonzes n'hésitent pas à retoucher leurs temples avec des couleurs flamboyantes, inhabituelles et éclatantes.



*Un bonze en train de peindre son temple (photo : lycée Hoffet).*

Pour être à la hauteur de cet événement unique, un stade flambant neuf a été bâti à la périphérie de la capitale grâce au soutien financier et humain du gouvernement chinois. Malgré sa modestie, ce bâtiment situé à 16 kilomètres du centre ville attend impatiemment et fièrement ses 20 000 spectateurs. Autre investissement de taille : un grand marché de 4 000 m<sup>2</sup> est également en cours de construction autour de ce nouveau stade pour accueillir 450 vendeurs de toutes nationalités. Quant aux sports comme le badminton, le kator ou le taekwondo si populaires au Laos, ils auront lieu dans des gymnases spécialement construits pour les jeux. Enfin, de nouveaux moyens de transport ont été mis à disposition des jeux : pas moins de 49 autobus (dont 13 bus électriques), 124 minibus, 500 tuk-tuk et surtout 131 taxis sont mobilisés pour assurer les déplacements des spectateurs vers les différents sites. Six nouvelles lignes de transport agrémentées d'arrêts de bus, qui ont poussé ici comme des champignons, complètent ces aménagements.

### **Le Laos relèvera-t-il le défi ?**

Le Laos est un petit pays, pauvre, quasi inconnu et enclavé en Asie du sud-est. Une question se pose : un pays en développement a-t-il les moyens d'organiser une manifestation d'une telle ampleur ?

En raison du manque d'équipements sportifs dont le Laos ne peut se doter, le nombre de disciplines sera réduit : elles passent de 43 à 28, se différenciant des derniers jeux (en 2007 en Thaïlande). Selon M. Volker Hofferbert, un des entraîneurs des équipes féminines et masculines de football : « Le Laos a surtout des chances dans les sports de combat comme la boxe et le taekwondo. Par contre, l'athlétisme et les jeux de balle restent un point faible ».

En l'absence de moyens modernes et efficaces de télécommunication, la retransmission télévisée des épreuves est confiée au voisin thaïlandais : la Compagnie Publique de Télécommunication Ltd (CAT), une société thaïlandaise, s'est engagée à diffuser les différentes compétitions, suite à un contrat signé avec l'agence lao de publicité Phetchampa.

Ce n'est donc qu'avec l'aide financière de plusieurs pays que le Laos a pu répondre à temps aux exigences imposées au pays organisateur. Mais tous ces bouleversements étaient-ils essentiels dans un pays où les hôpitaux manquent encore manifestement d'équipements ?

Les manques ne sont pas que matériels. Les écoles laos sont fermées depuis fin octobre afin de recruter les étudiants laos pour participer aux nombreuses activités liées aux *Sea Games* : défilé de drapeaux, danse et concerts d'ouverture et de clôture, accueil des athlètes, de la presse et du public. « Huit mille étudiants assistent en tant que force d'aide à ces jeux. Cela leur permet de pratiquer d'autres langues et de connaître différentes cultures », nous confie le Prof. Meumany, chef du département allemand de l'Université nationale de Dong Dok, où a eu lieu le plus grand nombre de recrutements.

Une grande répétition de la cérémonie d'ouverture a eu lieu au nouveau stade le 19 novembre 2009 ; un véritable succès, les spectateurs se disant impressionnés par la perfection de l'exécution des chorégraphies.

### **Vientiane mobilisée et sous surveillance**

Le Laos est un pays communiste, bien paisible, peu habitué à accueillir des effusions de supporters en furie. Ceux d'entre eux qui pensaient fêter la victoire de leur équipe à grand renfort de Beerlao risquent d'être déçus. Le couvre feu a été avancé à onze heures du soir au lieu de minuit auparavant. Le vice-Premier ministre, ministre de la Défense nationale et général de corps de l'armée, M. Douangchay Phichith, a renforcé les effectifs militaires et policiers.

Mais « la première répercussion des *Sea Games* sera une ouverture du Laos vers ses voisins, une amélioration de son image. Il pourra montrer de quoi il est capable, qu'il n'est pas si paisible que ça » conclut le Pr. Meumany. C'est une chance inouïe pour un petit pays comme le Laos que d'être ainsi au cœur de l'actualité asiatique pendant deux semaines... mais, quel défi ! Dans le classement des grands gagnants des *Sea Games* tous jeux confondus, le Laos est seulement classé neuvième sur les onze pays compétiteurs, avec 139 médailles au total contre 4430 médailles pour la Thaïlande (première du classement). Généralement, le pays organisateur des jeux fait partie des trois premiers à monter sur le podium. Va-t-il en être de même pour le Laos ?

**Enora LeReste, Ili Gindroz (2<sup>nd</sup>e), Ina Goldnick (Tle ES)**



## LE DIT DE PHILIPPE CLAUDEL

(suite de la page 14 - Extraits)

**ASIA** - Par le biais des livres, du cinéma, ou du premier voyage que vous avez pu y faire, pourriez-vous nous parler de vos rencontres mémorables avec l'Extrême-Orient ?

**P. Claudel** - Mémorables, oui, et toutes l'ont été. Ma découverte a été progressive. Avant de connaître l'Extrême-Orient, j'ai découvert ce qu'en Europe occidentale on appelle la « porte de l'Orient » : la Turquie, où j'ai voyagé très souvent. J'ai pu me rendre compte que le surnom de « porte » était bien choisi ; c'est effectivement une entrée vers autre chose. Ensuite, je suis allé un peu plus loin, notamment en Asie du Sud-Est, et là encore très souvent, avec une affection particulière pour deux pays.

L'Indonésie, dont je n'ai évidemment jamais fait le tour, parce que c'est un pays aux mille visages, aux îles innombrables, avec des paysages absolument merveilleux, peuplés de gens charmants.

Et le Vietnam. Outre l'affection que j'ai pour ce pays, c'est là que nous avons adopté notre fille, alors qu'elle n'avait que quelques mois. En plus de mon goût personnel pour cet endroit du globe, un lien encore plus fort s'est donc créé, puisque c'est le pays qui m'a offert ma fille ... dans une sorte de conjonction entre deux mondes. (...)

**Quels sont vos réalisateurs asiatiques préférés ?**

Tout comme avec la littérature, mon rapport – assidu – avec le cinéma japonais remonte à mes années d'étude.

Kurosawa ou Ozu ont été importants pour moi. Ozu, par son dépouillement, sa pureté stylistique, me paraissait

étonnamment moderne : on est dans un cinéma qui privilégie des rythmes de montage rapide, ou alors des caméras très mobiles.

Avec des maîtres comme lui et d'autres, on est dans un filmage extrêmement sobre, avec une attention particulière au cadre, qui je pense, a laissé des traces en moi. (...)

« Il y a longtemps que je t'aime », avec Kristin Scott Thomas et la fille de Philippe Claudel, jeune actrice (© Thierry Valletoux/UGC)



Les « Dits d'Asie » sont réalisés par des élèves et des enseignants du Lycée franco-japonais de Tokyo (LFJT) avec le soutien de la direction du LFJT et du Service de Coopération et d'Action culturelle de l'Ambassade de France au Japon. Pour lire l'intégralité des « Dits d'Asie » : <http://www.lfjt.or.jp/secondaire/index.php?page=le-dit-d-asie>

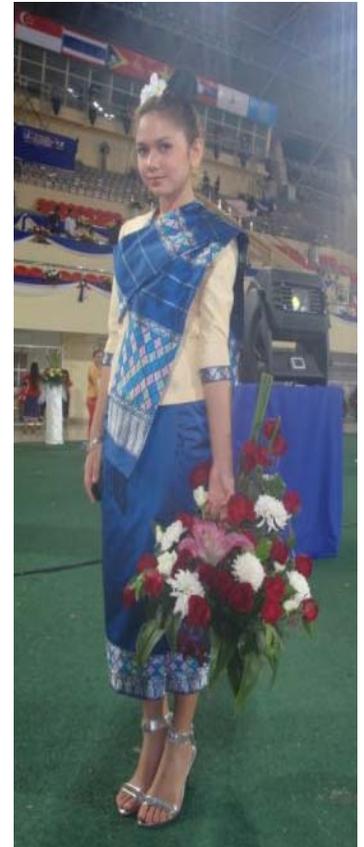
**ASIA n°10** - Autres enseignants ayant collaboré à ce numéro :  
**Jakarta** : Christian et Stéphanie Girard. **Singapour** : Maxime Pilon, Fred Hannequin. **Balikpapan** : Yvon Corouge, Robert Michel. **Shanghai** : l'équipe des professeurs encadrant les IDD en 4<sup>ème</sup>.  
**Tokyo** : Stéphane Leroux, Farid El Khalki, Pascal Ritter, Fumihiko Asakura. **Kyoto** : Elisabeth Etienne, Christian Ray. **Hong Kong** : Xuan-Thu Le. **Sydney** : Stéphane Vincent. **Taipei** : Gilles Schneider.  
**Vientiane** : Thi-Von Muong-Hane. Contact : [asia@lfjtokyo.org](mailto:asia@lfjtokyo.org)

## LE LYCÉE AU CŒUR DES JEUX

**Maria Zasenka**, jeune chanteuse populaire admirée au Laos et élève en seconde au Lycée Josué Hoffet a participé à la cérémonie d'ouverture des *Sea games*. Elle nous parle de sa carrière et de sa prestation à cette occasion.

**Depuis combien d'années chantes-tu ?**

Le chant me passionne depuis toute petite. Je chante en public depuis cinq ans, même si je ne prends pas de cours de chant. C'est mon choix personnel, c'est comme une vocation pour moi. Bien sûr, c'est dur de combiner études et carrière, car je n'ai presque jamais de temps libre. Je m'en sors assez bien néanmoins... mais il ne m'est jamais arrivé de partir en tournée, même si j'ai eu l'opportunité de chanter au Vietnam, en Thaïlande et en Russie.



Maria Zasenka lors de la cérémonie des *Sea Games* (Photo. M. Inthava Vilavane)

**A quelles occasions te produis-tu ?**

Je chante pour des événements publics, gratuits, et je me produis aussi pour de grands événements : les visites de délégations, les inaugurations et les galas de charité. Cette année, j'ai été invitée à participer à la cérémonie d'ouverture des *Sea Games*. Je chante en russe, lao, anglais, français, thaï et espagnol. Ce sont principalement des chansons d'amour, de Jazz et du R'n'B. Quelque fois il m'arrive de chanter sur des musiques traditionnelles. J'écris en partie mes chansons. Selon le type d'événements, certaines chansons me sont imposées, cependant il m'arrive de les choisir. Devant des audiences importantes, je ne suis pas stressée et j'adore me produire devant un grand public (Rires). Je n'ai jamais refusé de chanter pour un événement important.

**Comment s'est passée ta prestation aux SEA GAMES ?**

Lorsque je monte sur scène, je ressens de la fierté, de la joie et de la passion. Et j'ai éprouvé les mêmes sentiments lors de ma performance aux *Sea Games*. L'ambiance, les lumières, le son, les danseurs, le public : tout était spectaculaire. C'était l'une de mes meilleures prestations ! (Rires).

Propos recueillis par Enora LeReste, Ili Gindroz, Esther Feuillerat (2<sup>nde</sup>) et Ina Goldnick (1<sup>re</sup> ES).

## LE DIT DE JULIETTE GRÉCO

Juliette Gréco a répondu aux questions du journal *ASIA* dans le cadre de la série des Dits d'Asie. Cette interview exclusive, réalisée le jeudi 5 novembre 2009, a permis à cette grande artiste d'aborder les souvenirs de sa jeunesse indocile, sa vie sous l'Occupation allemande et sa relation à l'Asie et au Japon. Juliette Gréco a délivré un formidable témoignage de passion et de vie à ses jeunes interlocuteurs touchés par une parole si libre et chaleureuse. L'intégralité du *Dit de Juliette Gréco* est à lire sur [www.afe-asie.net](http://www.afe-asie.net) (rubrique *ASIA, Le Dit d'Asie*).

**ASIA – A l'école, quelle sorte d'élève était la petite Juliette ?**

*Epouvantable, absolument épouvantable ! J'étais dans le fond de la classe, au dernier rang près du radiateur. J'étais muette. J'étais assez caractérielle, assez renfermée, assez difficile. Une enfant vraiment très difficile.*

**Aviez-vous une matière préférée ?**

*Oui, la littérature (...) [et] la poésie. Avec une enseignante [Hélène Duc], qui était extraordinaire. Je ne savais pas qu'elle était comédienne, je ne savais pas du tout. Mais la femme était extrêmement généreuse et attentive et utile. Ce qu'on demande finalement à un enseignant, c'est d'abord de vous plaire. Enfin, moi, c'était mon cas, c'était de me plaire, de me mettre en confiance. Avec un gros point d'interrogation sur ma tête et d'attendre quelque chose. Et je recevais d'elle quelque chose.*

**En 1940, vous vivez dans la zone non occupée et vous allez au Lycée de Bergerac. Quels souvenirs avez-vous de cette période où la propagande du régime du Maréchal Pétain s'imposait à l'Ecole ?**

*Des souvenirs épouvantables. Epouvantables. Une période inacceptable, grave, dangereuse. Un moment très sombre de l'Histoire de France.*

**Un jour de septembre de 1943, votre mère, qui fait partie du réseau Résistance Sud, est arrêtée. Que saviez-vous de ses activités et qu'avez-vous alors fait ?**

*Tout, tout, tout. Je savais tout parce que je voyais des gens passer dans ma maison, dans notre maison, qui étaient des Juifs, qui étaient des Français poursuivis par la Gestapo, ou qui étaient des Résistants. Tous ces gens-là passaient de l'autre côté de la frontière, de la Dordogne jusqu'à Bordeaux, puis jusqu'à la frontière espagnole. Et d'Espagne ils repartaient pour ailleurs. C'était un chemin de liberté, un chemin de combat.*

**Qu'avez-vous alors fait après que votre mère a été arrêtée ?**

*Ce que j'ai fait ? Et bien je suis allée en prison tout bêtement. En retournant à Paris, avec ma sœur, nous nous sommes fait arrêter. Il y a eu des interrogatoires douloureux et humiliants par la Gestapo. Puis, il y a eu la prison. Voilà. Moi je ne suis pas restée très longtemps en prison, parce que nous ne sommes pas juives, ni ma mère ni moi ni ma sœur. Ce que je n'ai pas compris, d'ailleurs je ne comprends toujours pas pourquoi les enfants juifs sont allés en déportation, les enfants catholiques assez peu... Mais enfin c'est ainsi, c'est une des injustices profondes de notre société.*

**Quelles images gardez-vous de la Libération de Paris et de la fin de la guerre ?**

*Soleil !*



*Juliette Gréco entourée des intervieweurs d'ASIA : Clarisse Tischenko, Andreas Elledge et Aline Sekiguchi-Paris.*

*(Photo : © Sangam Chouchan – ASIA)*

*(...) La chose la plus belle du monde, ça s'appelle la Liberté. Ouvrir grande sa bouche, dire tout ce qu'on a envie de dire, s'asseoir sur les trottoirs de SA ville, de SON Paris. Marcher libre.*

**Après la guerre, votre mère s'engage dans la marine nationale et part en Indochine. Vous, vous fréquentez les intellectuels anticolonialistes à une époque où l'on admire beaucoup Mao et Ho chi Minh ... Quel est alors votre intérêt pour l'Asie ? Politique ou artistique ?**

*Les deux. Le tout. Je pense qu'on ne peut pas s'intéresser à l'Asie autrement que dans sa totalité. C'est trop fort, trop lourd, trop présent, trop ancien pour ne pas être considéré dans sa totalité. On ne peut pas regarder l'Asie avec seulement ce qu'elle a de plus beau ou ce qu'elle a de pire. C'est extrêmement important. Dans la culture du monde, l'Asie a quand même un statut extraordinairement fort. Quelques fois, pour nous, trop fort.*

**Vous qui êtes d'une génération contemporaine de l'utilisation de la bombe atomique, qu'avez-vous éprouvé lorsque vous êtes allée à Hiroshima ou à Nagasaki ?**

*C'était abominable. Tu n'étais pas encore née. Quand je suis venue au Japon, c'était peu de temps après la sortie du film « Hiroshima mon amour ». A Hiroshima, on m'a invitée à aller porter une gerbe à ce monument qui est absolument effrayant. Plus froid, plus glacial, plus abstrait que cette petite arche, c'est terrifiant. Donc je me suis cognée le chemin jusque-là et j'ai posé mon bouquet. J'étais morte, à la fois de douleur, de honte, de malheur...*

**Vous avez été l'amie de Marguerite Duras qui est née à Saigon. A Hô Chi Minh -Ville, on étudie la possibilité de donner son nom au Lycée français de cette ville. Soutenez-vous ce projet ?**

*Je ne suis pas au courant, mais c'est une bonne idée. Il ne peut pas y avoir meilleure idée ! Marguerite Duras c'est quand même un être exceptionnellement intelligent, humain et c'est un magnifique écrivain.*

*(Extraits)*

歌

UTA, le chant

Dédicace de Juliette Gréco aux élèves d'ASIA  
 « A vous qui êtes mon espoir de bonheur, de vie vraie, d'amour et de paix. Vous qui êtes demain. Merci. Tendresse. Gréco. »



Par Ken Kopff

## MADORO ISHII, DU LYCÉE AU MUSÉE



M. Ishii, devant un Bouddha chinois (© A. Leuret)

Elève au Lycée franco-japonais de Tokyo de 1978 à 1988, Madoro Ishii est aujourd'hui directeur de la communication du Musée Eisei Bunko de Tokyo. En réponse aux questions d'élèves franco-japonais, il revient sur son parcours scolaire et universitaire tout en décrivant l'institution pour laquelle il travaille et qui est consacrée à l'art japonais et chinois.

Débutant sa scolarité en tant qu'interne à Vevey (Suisse) pendant deux ans, Madoro Ishii intègre le Lycée Franco-japonais de Tokyo en CE2. Adolescent, il choisit la série C (aujourd'hui S), poussé par son goût pour les mathématiques. Les souvenirs qu'il garde du

Lycée franco-japonais de l'époque : un lieu pacifique, sans débat politique, de petits effectifs et des professeurs attentifs.

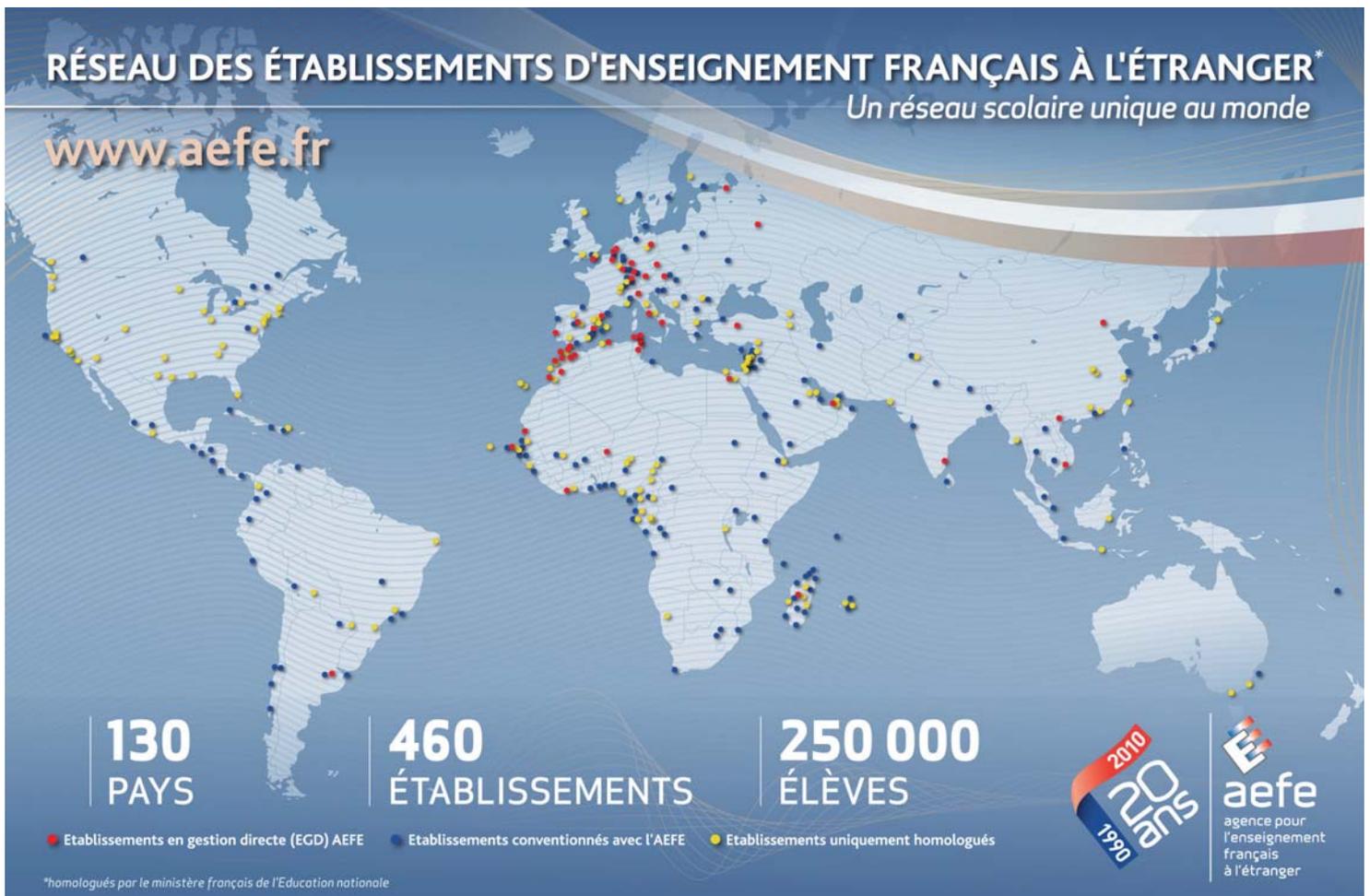
Il nous confie ses impressions sur le système éducatif français : « Un environnement privilégié pour le développement d'un esprit critique très utile pour la suite, une diversité et une tolérance qu'on trouve moins dans les établissements japonais. Mais également un risque pour les élèves de trop s'affirmer dans la société ensuite, malgré leur jeune âge et leur peu d'expérience ... » A sa sortie du Lycée, il choisit de rester à Tokyo et intègre l'International Christian University qui le marquera par sa diversité culturelle et lui ouvrira davantage l'esprit vers le monde, notamment les Etats-Unis. Il fait une thèse de culture comparée à l'université Ritsumeikan de Kyoto auprès du professeur Kato Shuichi. Il débute sa vie professionnelle dans une maison d'édition, où il publie des articles dans des magazines japonais et américains sur les vins, la gastronomie puis sur les paysages japonais.

Une rencontre avec M. Morihiro Hosokawa, ancien Premier ministre japonais et président du Musée Eisei Bunko lui ouvre de nouveaux horizons personnels et professionnels. Il intègre ce musée qui est une fondation privée et qui a quelques liens avec ... la France : le grand-père de M. Hosokawa y a beaucoup voyagé pour des échanges artistiques et a fréquenté Malraux. Le musée renferme une riche documentation en français sur l'Asie.

« Le Japon et la France sont deux pays amoureux l'un de l'autre. Je pense qu'une culture franco-japonaise est en train de naître, et cela ne peut qu'être positif. Je n'ai jamais songé à faire un travail où j'utiliserais ma capacité à parler français, car ce serait réduire cette langue à un simple outil de travail.... Pour moi, elle est bien plus que cela ! » dit-il.

À cheval sur plusieurs cultures, à commencer par celles du Japon et de la France, Madoro Ishii est aujourd'hui un pionnier de la mondialisation culturelle.

**Diane Trelut (Tle L-OIB) et Arnaud Leuret (Tle S-OIB)**



En 2010, l'AEFE fête ses 20 ans : plus d'informations sur [www.scolafrance.info/aefe2010](http://www.scolafrance.info/aefe2010)